

G.-J. ARNAUD

# LA COMPAGNIE DES GLACES

— 23 —

Voyageuse Yeuse



FLEUVE NOIR  
ANTICIPATION

*Georges-Jean Arnaud*

---

*LA COMPAGNIE DES GLACES*

---

*TOME 23*

***VOYAGEUSE YEUSE***

(1985)



## CHAPITRE PREMIER

Les cinq autres étaient déjà en place quand Lady Diana entra dans le salon ovale sur son fauteuil électrique. Elle devina leur pensée : une motte de beurre ou de saindoux avec juste les deux taches des yeux, voilà ce qu'ils songeaient en la regardant.

Le Conseil restreint du Consortium de la Panaméricaine avait quelque peu changé au cours des dix dernières années. De l'ancien ne survivaient que Lady Diana et le Vétéran, un très riche actionnaire qui avait peut-être cent ans et qui se recroquevillait de plus en plus, son menton aigu semblant vouloir rejoindre ses genoux osseux qui pointaient sous le tissu luxueux de sa combinaison isotherme.

Il y avait deux autres femmes, dont l'une dans la beauté accomplie de ses quarante ans, Mirasola, plantureuse blonde qui d'ordinaire vivait fastueusement dans une propriété sous bulle où, disait-on, on se promenait nu dans une chaleur de serre parmi une végétation tropicale.

L'autre femme, Borska, était sèche et anguleuse, digne petite-fille de sa grand-mère morte depuis trois ans et qui vivait misérablement sur ses sacs d'or. Borska habitait un trois-compartiments modeste et se contentait d'un minimum de calories-chaleur comme de calories-nourriture.

Peter Housk était un bel homme qui faisait rêver Lady Diana. L'aventurier du Conseil restreint. Il acceptait des missions lointaines, voire dangereuses. Il avait négocié avec les Sibériens et surtout avec les Cellules de Coordination d'Amertume Station. Enfin venait Jeb Interson l'avocat, le juriste qui empoisonnait la vie de Lady Diana par ses critiques acerbes sur sa façon de gérer la

Compagnie.

— Nous avons dépensé du temps et de l'argent pour créer cette branche annexe du Tube, uniquement pour retrouver cette vieille capitale, Washington, et surtout la Maison-Blanche. C'est assez décevant.

— C'était un symbole, dit Lady Diana.

— Je me fous des symboles, dit Jeb Interson. Des millions de dollars fichus en l'air... Et une branche annexe qui ne rapporte pas grand-chose tout compte fait...

— Il y aura des visiteurs payants plus tard.

L'avocat fit la moue. Il se résigna à écouter ensuite le bilan des derniers six mois de gestion. Il n'était ni bon ni mauvais. Le Tube Nord-Sud, qui devait relier sous la couche de glace les deux pôles, était loin d'être terminé malgré les moyens énormes mis en place et surtout le détournement d'énergie effectué par la Compagnie. Plus de la moitié des ressources actuelles du monde glacé était absorbée par la construction de ce tunnel. Des millions de gens, dans les autres Compagnies, devaient supporter le froid et la faim parce que leurs dirigeants vendaient à Lady Diana les matières premières indispensables.

— Il y a des écroulements quotidiens. Vos glaciologues ne sont pas compétents. Il n'y en avait qu'un seul capable de vous sortir de cette situation catastrophique, c'était ce Lien Rag. Pour des raisons de sécurité vous avez comploté contre lui, vous avez souhaité sa mort et en fait vous n'êtes même pas sûre qu'il ait été tué car vous ne pouvez pas nous montrer son cadavre.

— Lien Rag allait faire s'écrouler notre système par ses recherches. Il avait dépassé le stade de non-retour ainsi que ses compagnons.

Le Vétéran ricana en bavant un peu sur son genou :

— Nous étions tous d'accord, même votre oncle, Interson.

— C'était une erreur. Il fallait négocier... J'ai étudié son cas. On aurait dû lui offrir un empire pour s'opposer au président de la Compagnie de la Banquise, ce nain présomptueux qui est en train de briguer la suprématie du monde. Il fallait détacher l'Antarctique et la lui donner. En échange de ses secrets pour empêcher la glace

de s'écrouler.

Depuis des années, Lady Diana ne colorait même plus ses lèvres ayant remarqué, à force de s'étudier dans son miroir ou sur l'écran où passaient les images de ses activités, que sa bouche exprimait trop ses sentiments de mépris, de haine, de triomphe. Une bouche carnassière qui la trahissait. Désormais dans son visage énorme, triangulaire à cause de l'étalement de ses mentons à la base, il n'y avait que ses yeux pour survivre à l'envahissement adipeux.

— Nous n'avons pas le droit de dilapider les biens sociaux de la société et l'Antarctique est un point stratégique.

— Le Tunnel s'écroule sans arrêt et bloque tout le système. Les travailleurs se révoltent et les investisseurs rechignent de plus en plus. Je les comprends. Vous ne savez pas ce qu'est devenu le corps de Lien Rag après dix ans ?

— J'ai des équipes qui s'en occupent.

Peter Housk intervint avec son sourire charmeur :

— Je m'y suis intéressé... Ce ne sera pas facile comme enquête car les pistes se perdent vite... Même le fils de Lien Rag, Jdrien, a renoncé, même cette Yeuse.

— Qui est en route vers la Transeuropéenne comme ambassadrice, fit Borska la hargneuse.

Désormais ceux et celles du Conseil restreint arrivaient aux réunions avec des dossiers, des renseignements. Jadis Lady Diana était maîtresse du jeu, imposait ses propres informations, pouvait manipuler les autres membres. Dans son cerveau fiévreux elle échafaudait mille plans pour capter le pouvoir et éliminer les autres. Surtout Jeb Interson. Déjà elle avait fomenté des grèves, des attentats dans ses entreprises alimentaires. Il détenait le marché des protéines animales dans la Compagnie et pouvait d'un seul coup affamer toute la population. Les grèves, les sabotages avaient eu un retentissement fâcheux dans l'opinion quand il avait fallu réduire les rations alimentaires. Surtout dans les convois de travailleurs intérimaires.

— Si nous suivions l'ordre du jour, dit-elle avec une violence contenue... Il se passe dans la Compagnie de la Banquise des événements curieux. Les Rénovateurs du Soleil semblent avoir pris

cette concession pour champ de manœuvres puisque leurs dirigeables y évoluent souvent. Le Viaduc du Kid a été sérieusement endommagé. De plus il y a eu les événements de Hot Station.

— Une histoire abracadabrante, dit l’avocat.

Elle le fusilla du regard :

— Avec un fond de vérité.

— Il y aurait eu lutte fratricide, dit Mirasola en roulant des yeux énamourés vers Housk... On dit que ce Lien Rag aurait deux fils qui seraient en quelque sorte deux frères ennemis.

— Vous avez lu ça dans *True*, n’est-ce pas ?

*True* était un magazine luxueux, à tirage limité, vendu sur abonnement aux membres de la classe dominante. Pour s’abonner il fallait un parrainage et un nom pour éviter une clientèle trop commune qui divulguerait certains secrets des possédants. De fait, *True* diffusait parfois des informations qui auraient pu créer des réactions dangereuses dans le public. Lady Diana aurait aimé en limiter la diffusion et le contenu des articles, mais le Vétéran par exemple et Mirasola avaient des intérêts dans la publication qui servait aussi de vitrine publicitaire pour des produits de luxe qui rapportaient gros.

— Bien sûr, fit Mirasola, et c’est la vérité. L’un est ce messie des Roux, un joli garçon... *True* a publié une photographie de lui sans vêtements. Il... Je veux dire qu’il ressemble à un animal magnifique... L’autre ne serait qu’un adolescent qui serait le sosie de son père...

— Au point que certaines personnes se demandent si ce Liensun n’est pas Lien Rag lui-même au visage rajeuni.

Lady Diana regarda Peter Housk comme s’il venait de dire une obscénité :

— Voyons, c’est impossible !

— Pourquoi donc ? s’écria Jeb Interson sautant sur l’occasion. Sauriez-vous quelque chose sur Lien Rag que vous nous cachez depuis dix ans ?

— Je vous en prie... Vous m’insultez.

— Non. Chaque fois qu’on vous remet en question vous dites la

même chose. Je ne vous insulte pas, je veux la vérité toute simple.

— Je n'en sais pas plus long que vous mais une chose est sûre. Lien Rag a laissé un autre fils qui a reçu une éducation soignée chez les Rénovateurs du Soleil. Ceux de cette Compagnie de Dirigeables qui se cache dans la banquise du Nord Pacifique et que nous n'avons jamais pu situer avec exactitude... Nous avons lancé une expédition, créé une ligne ferroviaire mais nous avons dû nous replier. Un dirigeable nous a attaqués et a tout incendié. Il n'y a eu que quelques survivants complètement traumatisés.

— Et les Éboueurs de la Vie Éternelle que nous avons payés pour nous débarrasser de Lien Rag... Vous savez ce qu'on en a dit ? Qu'en fait ils nous dupaient et s'efforçaient de sauver les grands esprits, les gens de valeur, tout ce qui fait la richesse intellectuelle d'une société... Ils auraient mis Lien Rag à l'abri on ne sait où avant d'être surpris et attaqués par des pirates...

— Absurde, hypothèses absurdes. Le corps de Lien Rag a dû être jeté sur la banquise, dévoré par les loups, les rats ou les goélands...

Le Vétéran leva une main tremblante :

— Que décidons-nous ? Pour ces histoires de la Compagnie de la Banquise ?

— Pour l'instant le Président, le Kid, lutte avec énergie contre les Rénovateurs. Il a créé un camp de concentration à cinq mille kilomètres à l'est sur une branche de son viaduc. On a arrêté des milliers de gens. Les intellectuels un peu trop enclins à soutenir ces anarchistes ont été mis au pas. Yeuse s'en va en Transeuropéenne et son mari, l'écrivain Ruanda, qui se fait appeler R, a vu sa pièce interdite. Nous ne pouvons qu'approuver cette action.

— Non, dit Jeb Interson. Montrez-vous toujours déplaisante, exigez plus. Nous aurons un jour l'occasion d'intervenir et cette fois nos unités blindées ne seront pas englouties dans la banquise...

Lady Diana rougit imperceptiblement au rappel de sa défaite, treize années auparavant. Elle n'avait rien oublié et préparait sournoisement sa revanche en espérant que le temps ne lui était pas compté.

— Alors on ne fait rien, dit le Vétéran. La Voie Oblique, c'est tout de même une chose à surveiller... Et si Lien Rag l'avait utilisée ?



— Nous le saurions, dit Lady Diana.

Jeb Interson haussa les épaules :

— J'ai étudié le rapport, les dossiers et les annexes. Il pourrait très bien se trouver là-bas et échapper aux recherches.

— Pendant dix ans ?

— Oui, pendant dix ans. Vous savez bien que c'est possible.

— Il n'avait pas grand-chose, juste le nom de Ragus son ancêtre des Alpes françaises...

— Il savait qu'il était programmé d'une certaine façon et dans les documents que j'ai compulsés c'est écrit en toutes lettres que la famille Ragus possède depuis des centaines d'années des gènes spéciaux qui, d'un seul coup, peuvent modifier en totalité le comportement du porteur. Nous ne savons même pas si ces gènes ne transmettent pas une certaine immortalité.

— Vous délirez complètement ! s'écria Lady Diana.

— Pas forcément. J'ai réfléchi sur le sujet, voilà tout. Un jour j'irai peut-être du côté de la Voie Oblique...

Tous le regardèrent avec horreur. Mirasola faillit même défaillir et porta sa main à son décolleté profond :

— Je vous en prie, parlons d'autre chose.

— Il faut recommencer l'enquête à zéro, dit Interson, surveiller cette Yeuse qui semble retourner aux sources mêmes où Lien Rag a fait ses découvertes.

— Je m'en charge, dit Peter Housk avec un sourire éblouissant. C'est une jolie femme et j'aimerais assez l'approcher. Je ne suis pas très connu. Ça peut réussir.

Mirasola lui jeta un regard dépité.



## CHAPITRE II

C'était Zelay qui s'était chargé des démarches auprès de la police ferroviaire africainne et Yeuse attendait dans son train spécial en rédigeant son livre de bord. Elle avait promis d'écrire à son mari et au Kid pour les tenir au courant de ses déplacements.

Ils séjournaient dans une station frontière, une banale cross-station peu peuplée en bordure de l'inlandsis africain. Il y avait déjà eu un contrôle rapide en pleine banquise mais ici c'était plus sérieux. Même sa qualité de diplomate ne pouvait rien contre la lenteur administrative des fonctionnaires du coin.

Le journaliste revint. Quand il était déçu, fatigué ou un peu ivre, son œil mort réagissait curieusement. La paupière vide se gonflait et des tics en partaient dans tous les sens.

— Nous n'avons pas l'autorisation d'aller dans cette direction.

— Pourtant nous ne voulons qu'emprunter un réseau ordinaire. Nous n'avons jamais parlé de Roofless Station.

— C'est ainsi. S'il y a une oasis de chaleur dans le coin, elle est interdite. Nous ne pourrions jamais y aborder.

Le vieux rédacteur avait des souvenirs de trente ans. Depuis, la surveillance a dû se renforcer.

— Vous avez expliqué que nous voulions voir les éléphants en liberté ?

— Il y a plus au nord une réserve merveilleuse sous cloche avec même des tigres.

— Jadis il n'y avait pas de tigres en Afrique.

— Vous en savez de ces choses, soupira Zelay... Comment peut-on être sûr de ça ?

— Quand j'étais enfant j'avais un livre de géographie vieux de quatre cents ans, sur lequel on disait que les tigres vivaient en Asie.

Ils durent attendre une demi-journée avant que le train diplomatique ne soit autorisé à poursuivre vers le nord-ouest.

— Cette tension à l'est, là où les trois Compagnies ont des frontières communes, est très ennuyeuse... J'aurais bien aimé faire un reportage...

On avait retrouvé des gisements de pétrole sous la glace, dans l'ancien Moyen-Orient, et la Transeuropéenne, la Sibérienne et l'Africana se disputaient les zones mal délimitées que jusqu'ici elles dédaignaient.

— On va traverser la Méditerranée et sa banquise est la moins sûre du monde.

— Je sais, dit Yeuse, à cause des volcans récents qui réchauffent l'eau.

— On risque de couler.

À la station suivante, un gradé des Aiguilleurs lui remit une enveloppe épaisse :

— Ceci vous attend depuis quelques jours.

C'était un message codé du Kid et elle s'enferma pour le traduire. Le Président lui demandait d'éviter tout incident en Africana. Pour des raisons qu'elle ignorait il soutenait la Sibérienne pour les gisements de pétrole.

Il avait fait aussi traduire en code un rapport sur les événements récents de Hot Station. Liensun avait disparu bel et bien sans laisser de trace. Par contre, un dirigeable avait attaqué une fabrique de bactéries nouvellement inventées, productrices d'une enzyme qui, dans certaines conditions très spéciales, amollissait les métaux ferreux. Le vol de ces bactéries était catastrophique car les Rénovateurs allaient certainement pouvoir utiliser des déchets de ferraille. Le Kid demandait à Yeuse d'insister, une fois en Transeuropéenne, pour qu'une action commune soit envisagée contre les Rénovateurs.

Elle resta songeuse. La lutte contre les Réno, comme on disait, paraissait s'intensifier et le président en faisait une priorité. Elle pensait à son mari qui ne cachait pas sa sympathie pour ces gens-là.

Elle serait soulagée quand il pourrait enfin la rejoindre. Pour l'instant il veillait à ce que l'œuvre superbe entreprise à Kaménépolis ne soit pas mise en danger par le départ de Yeuse.

— De bonnes nouvelles ?

— Rien d'important, dit-elle.

Zeloy eut un sourire entendu :

— Secret diplomatique, hein ?

— Bien sûr, fit-elle en riant.

— Vous croyez que Lien Rag avait encore des parents ? Je ne parle ni de père ni de mère...

— Pas de frères et sœurs non plus.

— Oncle, tante ?

— Il doit rester un oncle par alliance quelque part du côté de la capitale mais je n'en suis pas sûre.

— Je veux une biographie aussi précise que possible... Il ne faut rien négliger chez cet homme-là. Il y a quelque chose d'inexplicable chez lui. Il vit près de vingt-six ans de façon normale, un peu effacé, sans grande ambition, et d'un seul coup il prend conscience du problème des Roux, de leur existence misérable et, en même temps, il remet en question l'hégémonie des Compagnies ferroviaires puis toute la Société soumise aux Accords de NY Station.

Elle alluma une cigarette et alla chercher une bouteille de vodka et du jus d'orange. Du vrai qu'on commençait à trouver chez eux à un prix prohibitif.

— Il y a des trous énormes dans sa vie... Des choses totalement occultées...

Elle versait les deux liquides dans les verres, la cigarette au coin des lèvres. Il regarda son visage et comprit qu'elle ne trahirait pas son ancien amant.

— Ce sera dur, hein ?

— Certainement.

— Tenez, par exemple, quand vous étiez ensemble dans cette station fantôme au milieu de la Banquise et que, par la suite, on vous retrouve dans Amertume Station comme par miracle, alors qu'aucun réseau n'est entier, qu'il faut repasser par la

Panaméricaine, l'Antarctique pour revenir là... C'est magique. Vous aviez un moyen de transport ?

Yeuse lui présenta un des verres qu'il prit machinalement.

— Vous ne voulez pas répondre ?

— Je n'ai rien à répondre.

Une vieille terreur enfouie dans son subconscient et qui, parfois, la réveillait en pleine nuit d'un cauchemar haletant. Pouvait-on, sans risquer d'être prise pour une folle, parler des Hommes-Jonas qui vivaient dans le corps des énormes baleines en parfaite symbiose ? Grâce à eux ils avaient navigué sous la banquise, en quelques jours. Yeuse avait cru mourir d'épouvante durant cette semaine-là.

— Ce n'est pas tout... Pourquoi a-t-il quitté Lady Diana en Patagonie, pourquoi a-t-il un deuxième fils ?... Et pourquoi le premier serait-il d'origine divine ou quelque chose dans ce goût-là ?

Tranquillement, elle dégustait son alcool. Elle savait qu'elle buvait beaucoup, trop, mais c'était ainsi. C'était le mal de tous les Banquisiens de la première génération qui ne pouvaient pas oublier que, sous leurs pieds, se trouvait l'océan le plus profond du monde. Ceux de la deuxième génération s'en moquaient, oubliant cette présence obsédante d'une eau noire, glacée.

— Vous l'avez connu quand ?

— Un autre jour si vous voulez bien... Là-bas ce sera plus facile, nous serons sur les lieux mêmes de cette rencontre inoubliable... J'étais danseuse nue dans un cabaret à fausses prétentions intellectuelles...

— On a dit que le spectacle était pornographique... Des journaux satiriques l'ont écrit contre vous, contre le Président ?

— C'est vrai.

— Vous assumez ce passé ?

— Je suis bien obligée. Tous ceux qui se retrouvent en Compagnie de la Banquise ont un passé, non ?

## CHAPITRE III

Le dernier poste frontière de l'Africana se situait très au large de l'inlandsis, en pleine banquise. Le réseau était peu important, huit lignes en tout et, à part quelques pêcheries sans envergure, la glace fragile s'étendait à perte de vue.

Le train diplomatique avait déjà traversé une zone où l'eau recouvrait la banquise sur quelques centimètres. Les roues faisaient gicler des gerbes inquiétantes et Yeuse regrettait de n'avoir pas emprunté le grand réseau de Gibraltar plus à l'ouest.

— Comment se fait-il que tant de convois roulent dans l'autre sens ? s'étonna le journaliste.

— Des trains-cargos tout simplement.

— Non, il y a des voyageurs. Et tout un bric-à-brac incroyable est visible dans les compartiments.

Le poste frontière, Jouroum Station, apparaissait à la faveur d'une grande courbe, et le regard de Yeuse vit autre chose que le dôme transparent. Il y avait là des dizaines et des dizaines de trains échelonnés sur le réseau à perte de vue.

— La police ferroviaire est bien lente, remarqua Zelay... Faire attendre des convois lourds sur une banquise aussi fragile, c'est de la folie.

— Vous avez remarqué que depuis ce matin toutes les autres voies sont utilisées pour les trains qui descendent vers le sud et que nous ne disposons que d'une seule voie lente ?

Le convoi freina sèchement et ils se retrouvèrent sur une voie de garage à un kilomètre de la station. Des trains les croisèrent, six en tout, remplis de voyageurs. On ne voyait que des têtes par les hublots embués.

— Mais ils sont tous debout là-dedans...

Le chef de train pénétra dans le salon et s'inclina devant Yeuse :

— Je vais essayer d'atteindre la station pour savoir la raison de cet arrêt... Nous sommes inquiets de l'état de la glace. Vous avez vu ?

Yeuse quitta son fauteuil capitonné et l'accompagna jusqu'au sas de sortie.

— Je n'ai pas ma combinaison...

— Il fait anormalement chaud... L'eau fume en certains points, regardez.

Il y avait effectivement des vapeurs molles à quelque distance du réseau. Yeuse fut surprise par la douceur de l'air et regarda la banquise, frissonna. Il y avait bien dix centimètres d'une eau sale au-dessus de la glace.

— En marchant sur la voie, je pense y parvenir, dit le chef de train qui se nommait Mogar et était Aiguilleur-chef.

Ils le virent s'éloigner d'un pas hésitant. Pour lui, ce devait être une épreuve que de quitter son train pour marcher sur une aussi longue distance.

— Même pas un message radio ou téléphoné. Les fonctionnaires de ce poste sont vraiment au-dessous de tout. J'espère que l'accueil en Transeuropéenne sera meilleur.

— Je me demande où vont ces gens... Des milliers de gens...

— Des travailleurs embauchés en Africana ? Ils connaissent une expansion formidable dans ce pays. Pas de guerre, pas trop de conflits...

Yeuse fit servir du thé et des gâteaux pour rompre avec l'angoisse de l'attente. Lorsqu'elle retourna regarder l'état de la banquise depuis le sas, elle eut l'impression que l'eau avait monté.

Le téléphone sonna. C'était Mogar qui appelait depuis la station :

— Nous sommes immobilisés ici pour au moins une partie de la nuit.

— Le réseau est détruit ?

— Non, saturé, voyageuse Yeuse... Par des centaines de trains

qui affluent de Transeuropéenne. On craint que la glace ne résiste pas. Des convois sauvages qui ne tiennent compte d'aucune instruction ni des signaux. On dit que les locos sont conduites par des voyageurs.

— Mais où vont-ils ?

— Ils fuient, voyageuse Yeuse. Des troubles importants se déroulent dans les grandes stations de la Compagnie. Surtout en bordure de l'inlandsis mais aussi vers le centre... Nous ne pourrions avoir une voie car les réfugiés accaparent tout le réseau. Ici, on les filtre comme on peut mais on attend des renforts pour mettre de l'ordre.

— Que conseille le chef de station ?

— Il est débordé. Un Aiguilleur m'a conseillé de rester pour l'instant mais plus tard il faudra retourner vers le sud et attendre. Tous les réseaux transbanquisiens sont inutilisables pour le moment. Avez-vous besoin de quelque chose ? Je vais être reconduit en draisine et je peux avoir quelques provisions. Nos réserves sont intactes mais on ne sait jamais...

— Regardez, cria Zelay, une ville.

Toute une ville qui roulait lentement sur la voie la plus proche. Des wagons en forme de maison, avec trois étages parfois, un magasin coincé entre deux immeubles, une église. Dix, vingt wagons. Et tout ça venait de traverser la banquise au risque de la faire s'enfoncer un peu plus. Un autre magasin marqué « Combustibles ».

— Avons-nous assez d'huile ?

— Ils ont été dévalisés... Ils n'ont plus rien.

— Rentrez.

— Comme vous voudrez, voyageuse.

Zelay ressemblait à un fauve en cage. Il reprit le téléphone, essaya de joindre un central quelconque qui pourrait le mettre en rapport avec l'agence de presse banquisienne qui avait quatre bureaux en Africa.

— Il faut annoncer ça à nos lecteurs... Et surtout au président qui n'en sait peut-être rien.



— Douze ans après la fin de la guerre ils ne peuvent plus supporter la vie qu'on leur fait... Les rations caloriques étaient tombées au plus bas, tant pour le chauffage que pour la nourriture.

Zeloy continua de s'énerver. La draisine avait dû arriver sur la voie de garage car l'Aiguilleur-chef pénétrait dans le salon.

— C'est assez inquiétant. Ils ne peuvent laisser ces trains stationner trop longtemps sur une banquise fragile. Même en réduisant la pression des machines et le chauffage, il y a encore trop de chaleur. À certains endroits les rails s'enfoncent lentement mais inexorablement. Mais en plus ils ne veulent pas ouvrir la frontière en grand, sinon c'est toute la population qui va déferler.

— Que se passe-t-il exactement ?

— Des émeutes très graves. Il s'est constitué des Comités de la Faim qui déclarent que n'importe quel moyen est bon pour donner à manger au peuple et lui permettre d'avoir chaud.

— Qui fuit ? Certains nantis ?

— Un peu tout le monde : ceux qui croient trouver de quoi manger en Africa, ceux qui ont peur pour leurs biens, ceux qui ont peur pour leur vie... Ces trains ont souvent été volés dans les dépôts.

Par chance inouïe, Zeloy avait réussi à convaincre un central de le mettre en communication avec le correspondant de l'agence dans une station en bordure de l'inlandsis, Souk Station, grand marché intercompagnies de produits africains. Il passa son message. L'autre journaliste était au courant que quelque chose se passait mais, sans avoir de confirmation, Zeloy déclara qu'au moins quarante trains avaient réussi à passer le poste frontière, que des dizaines attendaient au risque de crever la banquise.

Il parla des renforts attendus, dit que l'ambassadrice de la Banquise était coincée dans ce poste.

— Voyageuse Yeuse, dit le chef de train mécontent, il n'aurait pas fallu utiliser ces informations... Je ne les ai eues que parce que je suis Aiguilleur moi-même.

Toujours cet esprit de caste que l'on retrouvait aux quatre coins de la Terre.

— C'est pour que le Président soit averti, dit-elle.

— Dans ce cas, fit-il à regret... Nous pouvons approcher de la station maintenant. Les renforts ne vont pas tarder. Il y a de sérieux risques de fractures de la banquise plus au nord, les appareils donnent des graphiques pessimistes. Dès que les renforts seront là, nous pourrons repartir. Une ligne sera dégagée en voie prioritaire...

— Les réserves d'huile ?

— À surveiller.

— Faites baisser la température de quelques degrés.

Il finit par s'en aller et Yeuse soupira de soulagement. Elle détestait les Aiguilleurs et celui-là était aussi imbu de sa personne que les autres.

— Vous n'auriez pas dû en effet... Depuis un train diplomatique... Le Kid a souhaité que nous soyons prudents dans cette Compagnie.

— Je n'ai pas pu résister au scoop.

— Ça rapporte gros ?

Il eut un sourire navré :

— Je suis assez négligent côté fric... Sincèrement, je regrette...

Les renforts apparurent à la tombée de la nuit. Des blindés aux phares puissants défilèrent sur la seule voie libérée.

— Il n'y a plus aucune autorité de l'autre côté. Ils vont devoir traverser la frontière, ne serait-ce que pour obliger les convois à s'aligner les uns à la suite des autres pour éviter une concentration en un même périmètre...

— On dirait que le flux des réfugiés s'est tari.

— Toutes les voies sont libres, dit Yeuse qui regardait à travers le hublot. Il neige.

— C'est-à-dire ?

— La température est telle ici qu'il neige... Vous n'avez jamais vu ça. Il est vrai qu'à moins soixante c'est plutôt rare.

De gros flocons drus commençaient de cingler les parois du wagon-salon. Zelayo regardait avec ahurissement ce phénomène inconnu. Il prit des photographies sans bien savoir ce qu'elles donneraient.

— Voyageuse, annonça Mogar, on capte une émission continue

d'informations.

Il régla lui-même l'émetteur et une voix de femme s'éleva. En fait les émeutes avaient commencé depuis plusieurs semaines dans le nord de la Compagnie. Des groupes de gens avaient attaqué des dépôts de vivres, des magasins, des parcs à bestiaux, des stocks de carburants divers. Mais peu à peu la révolte avait gagné le sud de la Concession. Malheureusement des soldats de la Sécurité, qui attendaient d'être envoyés vers le sud-est sur les régions litigieuses du Moyen-Orient, avaient pu être utilisés contre les émeutiers. Mais ces derniers, après deux jours de silence, avaient réapparu armés et des blindés avaient été incendiés, même des unités plus importantes dont un train blindé. Depuis, c'était une véritable guérilla sur les quais des stations. Un journaliste africain avait pu, grâce à des relais, envoyer des précisions par radio. Dans la seule ville de Frontera Station il y aurait eu quatre mille morts. Le gouverneur et sa famille avaient été pendus.

— On se demandait comment les émeutiers dans les différentes stations avaient pu se procurer des armes. Mais depuis la fin de la guerre avec la Sibérienne existent de nombreux stocks chez les ferrailleurs. D'autre part, il semble qu'ailleurs on ait remonté de l'ancien sol terrestre des fusils et des mitrailleuses classiques, ainsi que des munitions. Dans le centre de la Concession de véritables flottilles d'unités lourdes encerclent certaines stations et les pilonnent à coups de missiles. Le Conseil d'administration transeuropéen a décrété l'état de guerre et toute justice est abolie pour trente jours. Il semble que dans le nord la situation soit redevenue plus calme, depuis que la Panaméricaine a envoyé des milliers de tonnes de nourriture.

Yeuse baissa le son et alluma une cigarette.

— Vous comptez toujours rejoindre votre poste à Grand Star Station ?

— C'est ma mission. Nous passerons s'il le faut par la banquise ouest. Quitte à remonter vers le nord si cette zone est plus tranquille.

— Croyez-vous qu'on vous laissera entrer dans la Concession ?

— Pourquoi pas ? Nous pouvons aider ces gens-là à remonter

leur économie. Il y avait eu des accords sur la viande de baleine mais ils n'ont jamais été suivis de beaucoup d'effets. Je pense que nous serons bien accueillis.

— Écoutez.

Une arme lourde tirait au nord, très lourde, un lance-missiles.

— J'espère que ce sont des coups d'avertissement pour que les convois se rangent.

— Souhaitons-le.

Dans la nuit, le chef de train frappa au compartiment de Yeuse.

— Nous devons repartir. C'est un ordre. Il est interdit de rester dans le coin. Le nouveau commandant de la place vient de nous en avertir. Nous pourrions certainement avoir des facilités par la suite mais pour l'instant nous disposons d'un quart d'heure pour utiliser la ligne prioritaire. Ensuite elle appartiendra à l'armée.

Déjà, le convoi s'ébranlait pour aller se placer sur la plate-forme tournante. Lorsque Zelay la rejoignit ils retournaient au sud à toute vapeur.

## CHAPITRE IV

Il leur fallut huit jours pour atteindre Grand Star Station après avoir transité par la banquise atlantique, le réseau remontant vers le nord. Mais depuis quarante-huit heures ils attendaient, dans une écluse saturée, l'autorisation de pénétrer dans la ville. Les surfaces transparentes de l'écluse avaient été badigeonnées en blanc et on ne voyait rien de ce qui se passait autour.

— C'est pour cacher les dégâts des émeutes, les ruines.

— Il y aurait encore des combats.

Des trains de marchandises venant d'autres compagnies étaient également immobilisés. L'un d'eux était rempli de moutons vivants et, malgré l'insonorisation des wagons, on les entendait bêler lamentablement. Le chef de train avait acheté un agneau que le cuisinier préparait, les provisions commençant à manquer.

— Mon ambassade se présente mal, dit Yeuse. Je m'attendais à des difficultés mais ça dépasse tout.

Dans l'après-midi, un représentant de la délégation aux Relations extérieures monta à bord du train. C'était un Aiguilleur très gourmé qui s'inclina devant Yeuse.

— Voyageuse ambassadrice, nous sommes désolés de ce contretemps et la Déléguée, Floa Sadon, vous prie de recevoir ses excuses les plus vives.

— C'est toujours elle qui dirige la délégation ?

— Oui, voyageuse. Cela fera plus de douze ans, je crois... Elle vous envoie ces fleurs, ces confiseries et aussi ce couffin de plats fins pour vous faire prendre patience. Cette nuit, votre train sera conduit sur un quai d'honneur et demain matin à dix heures notre Déléguée vous souhaitera la bienvenue.

Le train fut autorisé à rouler vers deux heures dans un black-out complet. Impressionnés, Yeuse et Zelay essayèrent de voir quelque chose de cette station sinistre où ils entraient à petite vitesse.

— Ça sent le brûlé... Pire, la crémation...

— Et ces détours incompréhensibles comme dans un dédale... Il doit y avoir de nombreuses voies inutilisables.

Le train s'immobilisa une heure plus tard sur un quai faiblement éclairé. Ils aperçurent des drisines blindées et des uniformes de la Sécurité ferroviaire. Il y avait un homme tous les mètres.

— Ça promet, dit Zelay. Qu'ils n'aillent pas me refouler.

— Vous êtes accrédité. Mon bureau de presse c'est vous. Bientôt nous aurons un chargé culturel, mon mari.

Ils retournèrent se coucher et, le lendemain à dix heures, Floa Sadon descendait de son train particulier. Elle portait un manteau de loup blanc comme toujours. Yeuse trouva qu'elle avait grossi. Son visage était un peu trop fardé.

— Yeuse, fit-elle en ouvrant les bras sans protocole.

L'ambassadrice crut qu'elle allait l'embrasser sur la bouche en souvenir du passé et rougit. Comment avait-elle pu oublier que cette fille l'avait un soir si fortement désirée qu'elle avait cédé. À l'époque où elle dansait dans le cabaret *Miki*.

— Je suis surprise, dit Yeuse, des difficultés rencontrées depuis bientôt quinze jours.

Floa soupira, roula des yeux câlins :

— C'est épouvantable... Mais nous maîtrisons la situation désormais... Mais Lien Rag... Vraiment ?

Yeuse s'y attendait plus ou moins. Lien Rag avait vécu avec Floa.

— On n'a jamais retrouvé son cadavre, c'est ça ?

— Non, jamais.

— Seulement celui de Harl Mern ? Je connaissais le vieux professeur... Un peu fou... Il passait d'une théorie à l'autre toujours en ce qui concerne les Roux. Toute une vie passée à s'intéresser à ces êtres...

Yeuse ne voyait pas la coupole de GSS et se demandait si les

Roux travaillaient dessus à racler la glace.

— Malheureusement, pour un temps, vous devrez rester dans ce secteur... Nous ne disposons pas d'un palais-wagon convenant à la représentante d'une si grande Compagnie.

Nulle ironie perceptible. Floa avait désormais l'expérience de sa fonction. On avait besoin des ressources de la Compagnie de la Banquise pour reconstruire une économie qui vacillait depuis si longtemps.

— Il y aura bientôt une grande réception par le Conseil d'administration... Une fête superbe.

— Votre père est toujours gouverneur de la XVII<sup>e</sup> Province ?

— Non... Il a préféré se retirer... Il dirige nos intérêts...

Elle regardait autour d'elle :

— C'est délicieux ces fauteuils, ce luxe rétro...

— Un vieux wagon des chemins de fer russes du XIX<sup>e</sup> siècle.

— La classe !

Floa ôta son manteau, s'installa dans un fauteuil. Elle portait une robe noire moulante qui cachait ses genoux mais mettait en relief une croupe arrogante.

— Que de chemin parcouru... Nous deux... Si les journalistes avaient le droit...

Elle eut un rire de petite fille perverse.

— On dit que votre Compagnie est la plus belle, la plus active au monde, qu'on y trouve ce qu'on peut désirer... Vous avez un niveau de vie élevé ?

Yeuse souriait. Il n'y avait pas de véritable classe possédante là-bas. Des gens aisés, d'autres moins mais au fil des années l'équilibre s'établirait.

— Nous pensons que chez nous ce sont les Rénovateurs du Soleil qui ont provoqué ces manifestations de mauvaise humeur qui ont quelque peu gâché votre voyage.

Manifestations de mauvaise humeur alors qu'on parlait de milliers de victimes ? Mais Yeuse ne retint que l'accusation contre les Rénovateurs.

— Vous croyez ?



— Ils travaillent en dessous, sapent... Comme partout. Chez vous aussi ? Vous avez créé des camps de... regroupements pour ces anormaux.

Tout finissait par se savoir, surtout ce genre de nouvelles que, pour sa part, Yeuse aurait souhaité ne pas voir divulguées dans le monde entier.

— Vous avez raison. Il faut frapper fort... Nous allons organiser la lutte. Nous avons besoin de vos conseils... Si nous n'y prenons garde, leurs maudits appareils... Comment les appelez-vous déjà ?

Ça aussi elle le savait. Yeuse se força à sourire :

— Nous disons machines infernales le plus souvent.

— Ils veulent ruiner le rail, la société ferroviaire, nous transformer en bêtes sauvages... Nous devons conclure une alliance, les Compagnies les plus civilisées.

Elle finit par s'en aller au bout d'une demi-heure, laissant Yeuse perplexe. Son excentricité de jadis se réduisait désormais à ses vêtements, sinon elle était devenue hargneuse, adepte de la répression à outrance. Derrière les émeutes y avait-il vraiment les Rénovateurs ? Elle en doutait. On allait trouver un bouc émissaire pour cacher les véritables raisons des événements.

— Yeuse, venez voir.

Elle dut sortir sur le quai. Les soldats étaient toujours autour du train diplomatique.

— Là-haut.

C'était toujours la verrière ancienne, gothique. Sale, enfumée.

— Là-bas, vous voyez ?

— Bien sûr.

— Regardez bien.

Elle plissa ses yeux et ne voyait que les piliers qui montaient vers le ciel croûteux. Quelques piliers... Et certains rompus, effilochés.

— C'est impossible.

— Si, j'ai fait le tour depuis le dôme panoramique du train. Il n'y a rien d'autre que cette verrière sur un quartier préservé par miracle. Le reste n'existe plus. Il n'y a plus de verrière, de dôme, de

coupole comme vous voudrez. Dans les quartiers périphériques on doit mourir de faim mais surtout de froid. Cette verrière ne protège que les beaux quais, les rues des possédants. Soit un parallélépipède de cent mètres sur quatre-vingts environ.

## CHAPITRE V

Au bout de quinze jours le Conseil d'administration atténua ses mesures sévères de circulation et Yeuse fut autorisée à quitter le quartier résidentiel pour se promener autour. Mais on lui refusa une boîte marron prioritaire pour aller visiter d'autres stations.

— Vous possédez un loco-vapeur et c'est déjà une exception chez nous. Seuls les personnages importants ont le droit d'en utiliser. Ici le sort commun c'est l'électricité, lui dit le représentant de Floa Sadon, Soverig.

— Vous en êtes toujours là, comme il y a quinze ans ? La vapeur pour les puissants, l'électricité pour les autres, ainsi on peut les immobiliser à volonté sur n'importe quel point du réseau ?

Soverig avait pris l'habitude de se faire rabrouer. Il était là pour ça et essayait d'aplanir les relations de l'ambassadrice avec le Conseil.

— Chez vous ce n'est pas ainsi ?

— On peut choisir librement son énergie. Les loco-cars, par exemple, disposent d'une autonomie mais peuvent aussi se brancher sur le courant de la ligne.

Il paraissait sceptique :

— Les voyageurs vont n'importe où ?

— Bien sûr, selon leurs moyens financiers.

— Je savais bien qu'il y avait une faille dans votre système, triompha-t-il.

Cependant elle apprit qu'avec un simple laissez-passer elle pouvait emprunter les trains de voyageurs, express, rapides ou omnibus.

- Pour n'importe quelle direction ?
- Sauf les Provinces du Sud et de l'Est.
- Les troubles continuent là-bas ?
- Il y a quelques difficultés. Les réseaux ne sont pas sûrs et vous pourriez avoir des ennuis.
- Je veux deux laissez-passer, un pour mon chargé de presse, l'autre pour moi.
- Où compte se rendre le voyageur Zelay ?
- Oh ! ne vous inquiétez pas. Il a envie d'aller admirer vos montagnes, les Alpes, voir comment les gens y vivent. Chez nous c'est d'une platitude absolue, avec parfois un amas de congères de quelques dizaines de mètres.

Les laissez-passer arrivèrent en moins de quarante-huit heures mais, entre-temps, équipés de combinaisons très performantes, ils avaient pu aller visiter les quartiers dévastés par la guerre civile.

Au début les combats avaient ravagé bon nombre d'habitations sur roues, mais, par la suite, les grosses unités de la flotte, dont un cuirassé imposant, avaient tiré sur les dômes, les détruisant en quelques heures. D'un seul coup le froid mortel avait obligé les habitants à chercher un abri précaire dans les logements glacés. La Sécurité ferroviaire n'avait eu alors aucun mal à s'emparer des quais l'un après l'autre. Il y avait des traces de sang en certains endroits. On attachait les suspects aux piliers des anciens dômes pour les fusiller.

Quelques bars étaient ouverts et une clientèle morne venait boire de la bière chaude à la vodka, manger ce qu'on y proposait à un prix prohibitif. Ils renoncèrent à faire parler les gens.

À chaque croisement des voies, chaque aiguillage en Y ou en étoile, stationnait une draisine blindée et des patrouilles se succédaient sur les quais. On leur demanda leur laissez-passer à plusieurs reprises.

Dans un immeuble ils trouvèrent des gens agonisants dans des compartiments dévastés, des chiffons remplaçant les vitres isolantes. Partout c'était le froid, la misère et l'apathie générale. On avait tellement abattu de révoltés que ne restaient que des survivants amorphes pour longtemps.

Pour retourner dans la zone privilégiée il fallait passer par un sas compliqué sévèrement gardé. On leur demanda quatre fois leurs papiers. On les photographiait à l'aller et au retour et on comparait les épreuves par projection.

— Ils ont aussi un spectrographe. Tout notre corps apparaît sur un écran avec les os, le système sanguin et nerveux, et à la moindre différence l'appareil donne l'alarme.

Ce fut deux jours après cette sortie démoralisante que le journaliste lui parla de sa visite à l'Office généalogique.

— J'ai eu des ennuis. Le nom de Rag était sur une liste noire et j'ai eu affaire à deux Aiguilleurs des services secrets.

— Comment vous êtes-vous tiré d'affaire ?

— J'ai expliqué que chez nous Lien Rag, mort depuis dix ans, était considéré comme un grand homme, qu'on lui devait la construction du célèbre Viaduc. Même ici ils connaissent. Il y a eu des reportages télé et des pages de magazines... J'ai dit que j'étais chargé par le Président de retrouver les origines de cet homme illustre.

— Quel culot ! fit Yeuse amusée.

— On va examiner ma demande mais je crains de me voir opposer un refus.

— Je peux vous donner quelques précisions sur les origines de Lien Rag.

— Je suis certain que vous savez beaucoup de choses. Pourquoi gardez-vous le secret sur de simples détails biographiques ? Envisagez-vous d'écrire un bouquin ? Ou alors R peut-être ?

— Pas du tout... Mais il y a un certain danger à fouiller dans la vie de mon ami mort...

Il fumait un cigare euphorisant local. Jamais elle n'en avait trouvé de meilleurs dans les autres Compagnies et il lui tendit sa boîte.

— Un certain danger ?

— Et pas seulement de la part des Transeuropéens. Lien a suscité la hargne de plusieurs grandes Compagnies. Lady Diana avait lancé ses tueurs contre lui.

— Mais je le sais tout ça. Quelles relations avec ses origines ?

— Justement il était sur le point de le découvrir... Le nom d'origine était Ragus. Lien a pu remonter jusqu'à une ancêtre née en 2182 du calendrier de l'époque, avant la remise à jour dernière. Cette femme défendait la langue française. Elle a créé une société pour la Maintenance de la Langue française. Mais l'invasion de l'américain moderne, à cause de la terminologie ferroviaire, a fait considérer cette langue comme subversive. Elle a écrit un bouquin autobiographique : *Mémoires d'une femme de langue française*.

Il tressaillit, rejeta un peu de fumée sans la quitter des yeux.

— Je peux vous le prêter.

— Vous l'avez ici ?

— Oui.

Il emporta le livre dans son compartiment et elle ne jugea pas utile de lui fournir d'autres renseignements, tant qu'il n'avait pas découvert par lui-même ce que cette autobiographie laissait entendre.

Le lendemain matin, il la rejoignit pour le petit déjeuner, l'air maussade :

— D'accord pour la langue française et pour ses aventures avec les milices, ses expériences amoureuses mais je ne vois pas jusqu'ici en quoi ces souvenirs peuvent être intéressants.

— Lorsque Lien me l'a fait lire j'étais dans la même incertitude que vous et il m'a conseillé de le relire avec attention. Je suis sûre que vous l'avez surtout survolé, ce qu'il ne faut pas faire.

Il parut agacé :

— C'est un test ?

— Pourquoi pas. Si vous le réussissez, je pourrais peut-être vous en confier plus.

— Vous pensez que Lien Rag pourrait être revenu dans cette Compagnie il y a dix ans ? En admettant qu'il ne soit pas mort ? Pour l'instant nous devons considérer cette hypothèse comme peu probante, mais enfin...

— C'est ici qu'il a fait les plus importantes découvertes, non seulement sur ses origines, mais aussi sur l'état du monde et des

techniques au moment de la Grande Panique de 2050... Par exemple sur les voyages dans l'espace.

Le même soir il la rejoignit dans son bureau où elle préparait un rapport pour le Kid sur la situation politique de cette Compagnie.

— Cette femme avait un don, n'est-ce pas ? Elle lisait dans le cerveau des gens ? Ce n'est pas explicite mais il y a des phrases curieuses, révélatrices.

— Il y a eu six éditions. Une pour chaque génération. Certaines sont douteuses, d'autres plus crédibles avec des précisions sous forme de notes et d'analyses.

— Donc il y a d'autres descendants de cette ancêtre Ragus ?

Yeuse referma son dossier. Il lui faudrait encore quelques jours pour le mettre au point. Elle avait besoin de voyager dans la Concession, de descendre vers les Provinces du sud pour voir où en était la rébellion. Le Kid allait peut-être profiter de ces événements pour pousser la Sibérienne à s'emparer des puits de pétrole sous la glace. La Transeuropéenne avait besoin de ses troupes sur place et l'Africana accepterait un compromis.

— Il y a des descendants... Un certain Lienty Ragus habite dans le Nord, une ferme modèle d'élevage... C'est le nom véritable de cette famille.

Les aînés portent toujours le prénom de Lienty.

— Lien Rag était télépathe ?

— Je ne crois pas.

— Jdrien l'est, officiellement. Et ce deuxième fils mystérieux, Liensun, le serait également.

Yeuse se contenta de sourire.

— Vous me conseillez d'aller dans le Nord ?

— J'ai dit à Soverig que vous désiriez aller dans les Alpes. Il va vous prendre pour un fantaisiste mais vous devriez aller dans le Nord. J'espère que ce Lienty Ragus est toujours en vie car il était immobilisé sur un fauteuil électrique. Soyez prudent. Lui a une hypersensibilité.

— Que me confiera-t-il ?

— Vous verrez bien.





## CHAPITRE VI

Ce Peter Housk était vraiment un joli garçon et Floa en frissonnait d'émotion, en le recevant dans le bureau de son énorme palais qui ressemblait à une pâtisserie blanchâtre posée sur plusieurs voies. Elle n'avait pas voulu du train de la délégation, préférait habiter chez elle. C'était la deuxième fois qu'elle rencontrait Housk et chaque fois il provoquait chez elle le même effet.

— Il y a un journaliste, Zelay, avec elle. Soi-disant son chargé de presse mais il est grand reporter au principal journal de la Banquise, *Victory*. Il envoie même des articles... Nous faisons semblant d'être dupes.

— Vous avez l'impression qu'ils concentrent leurs recherches sur les origines de ce Lien Rag.

— Pas plus tard qu'hier Zelay a eu des problèmes à l'Office généalogique... Qu'attendez-vous de moi ?

— Que vous me présentiez Yeuse... Je dois devenir son ami, pénétrer dans son intimité.

— Son amant aussi ?

— Si je peux, oui.

Floa en ressentit du dépit. Mais le sens des affaires reprit vite le dessus :

— Vous pensez que le Conseil oligarchique se réunira un jour pour discuter vraiment de ce Lien Rag ? C'est prévu depuis des années, et, en fait, Lady Diana mène seule le combat et nous sèvre d'informations capitales. Je suis postulante à ce Conseil. J'ai le droit de connaître les grands secrets de notre monde, de participer à la préservation de notre société ferroviaire.

Le sourire de Housk ne réussit pas à la calmer. Pourtant quel charme possédait ce garçon aux dents éblouissantes.

— Je ne suis plus une enfant. Je suis la plus riche actionnaire de la Compagnie. En réalité c'est moi qui détiens le pouvoir. Dans le Conseil il n'y a que de vieux apathiques qui comptent leur argent et rêvent d'accroître encore leurs richesses. Je suis la seule qui travaille, qui réfléchisse, qui prenne les décisions les plus difficiles... Durant les dernières semaines j'ai accepté que l'on massacre plusieurs dizaines de milliers de personnes pour anéantir la révolte.

— Dans le Sud, c'est toujours l'incertitude et on dit qu'un pouvoir révolutionnaire se mettrait en place.

— J'ai concentré mes forces là-bas. Nous en viendrons à bout.

— Lady Diana est prête à...

— J'agirai seule, sans aide. Mais je veux que ce Conseil des quatre Compagnies se réunisse.

— Il y a un problème avec la Banquise.

Elle fronça ses sourcils délicatement épilés à la mode du jour, en forme d'accent circonflexe.

— Quoi la Banquise, ils ne disposent pas d'un potentiel...

— Ils arrivent juste derrière la Panaméricaine et le niveau de vie de leurs habitants dépasse le nôtre. Deux mille cinq cents calories-nourriture en moyenne et la chaleur à gogo... Nous allons devoir les admettre.

— Comment discuter du sujet primordial avec un ami de Lien Rag ?

— Le glaciologue est certainement mort et le Kid sait où se trouve son intérêt. Il n'a aucune envie de voir sa banquise se transformer en eau de mer.

Floa écoutait de toutes ses oreilles. On ne lui avait jamais clairement expliqué ce qu'étaient ces grands secrets détenus par le Conseil mondial que d'autres appelaient oligarchique.

— Lien Rag pouvait-il amener une catastrophe pareille ? C'était donc un Rénovateur ?

— Jamais de la vie ! Il avait un certain esprit de tolérance mais il avait vu les effets catastrophiques d'un retour au temps passé. Là-

bas sur le Viaduc. Il avait même failli y laisser sa vie.

— Mais alors ?

— En recherchant ses origines il pouvait... Je suis désolé, mais malgré votre charme, je dois tenir ma langue. D'ailleurs c'est trop compliqué. Parfois j'ai essayé de lire les dossiers que l'on me confiait sur le sujet mais je m'endormais dessus.

Il était beau mais idiot, ou alors il faisait semblant. Lady Diana savait choisir ses collaborateurs.

— Quand me remettra-t-on ces dossiers ? Prend-on la Transeuropéenne pour une Compagnie de deuxième importance ? La Sibérienne, l'Africana ont accès à ces dossiers et nous...

— Vous aviez votre représentant personnel.

— Helbon ? Il est mort depuis bientôt huit ans et n'a jamais été remplacé.

Dans sa tête, Housk notait qu'il devrait prévenir Lady Diana que la jeune femme commençait à s'impatisser. Mieux valait faire quelque chose avant qu'elle ne se fâche vraiment. Quant à lui, il ne pouvait lui en dire plus.

— Je les fais surveiller.

— Il vaut mieux que je sois le plus souvent auprès d'elle.

— Elle se méfiera d'un Panaméricain.

— À moi de faire en sorte qu'elle oublie ses préventions.

— Vous aimez les conquêtes difficiles ?

— Oh, je ne lance aucune exclusive.

Ils échangèrent un sourire entendu qui scellait déjà un accord pour une nuit d'amour.

— Autre chose. Lady Diana envisage pour plus tard un voyage dans votre Compagnie. Un voyage officiel.

— Elle sera la bienvenue quand nous aurons réglé nos problèmes actuels.

— Lady Diana pense aussi qu'il faudrait ne pas encourager l'extension économique de la Compagnie de la Banquise qui, d'ici dix ans, risque de déverser sur le monde entier des marchandises de toute nature à des prix très bas. Nos systèmes n'y résisteraient pas et les troubles pourraient s'intensifier dans la classe inférieure.

— Nous avons besoin de nourriture et d'énergie. De technologie aussi. Vous ne pensez qu'à votre Tunnel. Si je trouve chez le Kid de quoi satisfaire les entreprises je le prendrai.

— Dans quelques années le Tunnel sera source de prospérité et tous en profiteront.

— Vous le promettez depuis quinze ans. Nous vous avons vendu nos matières énergétiques depuis la fin de la guerre. Jusqu'aux cadavres des soldats morts, pour en faire de l'électricité.

C'était un secret absolu en Transeuropéenne.

— Résultat : les émeutes actuelles. Nous ne pouvons, en faisant des comptes stricts, donner que douze cents calories-nourriture à chacun et ne garantir que dix degrés Celsius de chaleur.

— Vos entreprises se sont enrichies au passage. Vous vous êtes tous enrichis.

— Je ne détenais pas le pouvoir d'empêcher ça mais désormais je vais devoir nourrir ces affamés qui menacent, et les chauffer. Très vite je dois fournir au moins quinze cents calories-nourriture et quatorze à quinze degrés de chaleur. Votre Lady Diana peut-elle m'aider ?

Dès qu'il s'agissait d'économie, Housk perdait vite pied. Il n'y comprenait pas grand-chose. Il n'était pas dans ce bureau extravagant pour discuter de ça. Lui était chargé de surveiller Yeuse et éventuellement d'en savoir plus sur la fin de Lien Rag, porté disparu depuis dix ans.

Floa se radoucit et se leva. Il en fit autant. Elle vint lui prendre le bras, éprouva la dureté de ses muscles avec jubilation.

— Venez dîner avec moi un soir.

— Quand vous voudrez.

— Ce soir ?

Elle inclina la tête. Elle espérait l'affoler assez pour lui soutirer d'autres révélations mais elle n'était pas mécontente de cette entrevue.

Lorsqu'elle fut seule, elle réfléchit pendant une demi-heure avant de demander au central qu'on la mette en communication avec l'ambassade banquisienne, c'est-à-dire le train diplomatique

stationnant sur un quai d'honneur.

Yeuse répondit très vite.

— Floa Sadon à l'appareil. Je viens d'avoir la visite d'un chargé de mission panaméricain, Peter Housk. Un garçon charmant, très beau. Il désire vous rencontrer. Je préfère vous mettre en garde. C'est un homme habile.

— Vous êtes très aimable, fit Yeuse sans la moindre ironie, de me prévenir.

— Entre femmes, c'était normal... Nous devons malgré tout avoir quelques réserves vis-à-vis de la Panaméricaine, n'est-ce pas ?

## CHAPITRE VII

Le chauffeur de la draisine-taxi jetait de fréquents regards intrigués à son passager, un jeune homme de vingt ans environ dont le visage lui rappelait vaguement quelqu'un.

— Vous me laisserez à l'embranchement de la ferme de pisciculture Hamer.

— Hé, on va venir vous chercher ? La ferme est à soixante kilomètres de là, au bout de cette voie unique. Si c'est le prix, on peut s'arranger. J'y suis allé souvent...

— On doit venir me chercher, dit le garçon.

— Vous venez de Hot Station ?

— De Titanpolis. Je m'occupe d'ichtyologie.

Comme il ignorait ce que ça signifiait, le chauffeur éprouva soudain du respect pour son client.

— Moi je n'aimerais pas Hot Station après ce qui s'est passé dernièrement. Les Rénos ont provoqué les Roux et ces derniers ont envahi les coupoles de la ville. Pour moi c'est le début de la Grande Bagarre. On n'a encore rien vu jusqu'ici, même avec l'invasion panaméricaine. Ce coup-ci ça sera la Grande Guerre entre les Rénos et les Roux, vous verrez.

Liensun eut un petit sourire tranquille. Cet imbécile ne se trompait guère. Mais pour l'instant il retournait chez les siens dans le grand Nord.

— Vous êtes sûr que vous allez attendre dans ce wagon à demi pourri qu'on vienne vous chercher ?

— Ne vous inquiétez pas, j'ai une bonne combinaison isotherme et cette fourrure épaisse.



Il régla la course et descendit. Il attendit que le taxi ait utilisé la plaque tournante et se soit éloigné pour grimper dans le wagon. Il s'y trouvait à l'abri du vent.

On y disposait d'huile de phoque pour remplir le gros poêle sur lequel on pouvait s'allonger, de la viande congelée, de quoi attendre des secours en bordure de cette ligne secondaire qui se ramifiait en voies uniques pour desservir des installations de pêche.

Il s'assit sur une banquette et se concentra. Quelque part vers le nord un dirigeable s'orientait vers le lieu de ce rendez-vous et attendait son appel télépathique.

Au bout d'un quart d'heure il relâcha sa tension, n'ayant reçu aucune réponse. Il regarda par les vitres encroûtées de givre, dans la crainte qu'un convoi n'arrive. Il essaya de se détendre mais le froid était encore vif malgré l'abri, sa combinaison et sa fourrure. Dans ces régions le vent soufflait en permanence et faisait chuter le thermomètre.

Il dut récidiver trois fois avant de trouver un écho dans l'esprit d'un homme d'équipage qui servait de médium.

— Je vous attends. Combien de temps ?

— Dans les deux heures. Nous avons donné toute la vitesse mais le vent en altitude est très puissant et nous retarde.

— Bien, je patienterai.

Pour passer son temps il remplit le poêle et alluma le feu. Il s'allongea ensuite sur la couchette pour se réchauffer mais ne put y rester, car il ne voyait rien de la banquise et du ciel.

Au bout de trois heures, il aperçut le point noir un peu au nord-ouest à cause du vent.

— Vous voyez l'aiguillage en Y avec une plaque tournante ? Je suis dans le wagon-abri. Dois-je vous aider à la manœuvre ?

— Nous préciserons.

Le point noir grossit et il reconnut le dirigeable *Soleil Levant*. Ce n'était pas un des plus gros de la flotte, un moyen-courrier de deux cents mètres. Il amorçait un grand virage pour se mettre dans le lit du vent et laisser tomber ses ancres chauffantes qui crocheraient dans la banquise.

Liensun, après les efforts fournis pour communiquer par télépathie, ne trouvait plus l'énergie pour continuer à donner des précisions. Mais le commandant de bord savait manœuvrer. Une ancre descendit très vite de la soute avant et rebondit sur la glace puis commença de s'y enfoncer dans un gros nuage de vapeur d'eau. Liensun se dirigea vers elle à pied, ce qui représentait dans les cinq cents mètres. Un autre câble descendait avec un harnais au bout et se balançait dangereusement. Il dut attendre qu'il se pose sur la glace pour le saisir et boucler le système. Très rapidement on le hissa jusqu'au sas arrière où l'attendaient deux hommes d'équipage robustes. En même temps l'ancre était dégagée et le dirigeable reprenait le chemin du retour en tanguant un peu dans les courants de vents violents.

— Ma Ker va bien ? demanda-t-il au capitaine.

— Nous sommes partis depuis trente-six heures et tout allait bien. On va vous conduire à votre cabine.

— Je peux avoir un repas, de quoi boire ?

Il mangea gloutonnement, but du thé brûlant et se coucha. Il dormit dix heures et dans le poste de pilotage apprit que, grâce aux vents portants, le *Soleil Levant* avait franchi deux mille huit cents kilomètres.

— Et nous avons économisé le carburant en plus, dit le capitaine réjoui.

C'était la nuit épaisse et l'appareil naviguait aux instruments très sophistiqués. Il y avait aussi des balises enfouies dans la banquise qui formaient comme un « rail » d'ondes jusqu'à la Fraternité, ainsi appelait-on d'un seul mot la Compagnie Internationale des Dirigeables de la Fraternité, là-bas dans le grand Nord.

— Depuis votre départ nous avons recueilli des dizaines de Rénovateurs un peu partout. En Sibérie même. Dans des endroits proches de grandes stations. En Panaméricaine. Ils sont pourchassés avec une rigueur extrême et désormais savent qu'ils peuvent faire appel à nous.

Liensun eut un goût d'amertume dans la bouche. Lui revenait les mains vides de sa première mission. Il avait lamentablement

échoué dans Hot Station. Même sa demi-sœur Jael ne l'avait pas soutenu. Il avait failli y rester et ne devait qu'à ses dons exceptionnels d'être là. Mais il allait réfléchir sur cet échec et préparer son retour avec beaucoup plus de soin.

— Le mastodonte de 500 mètres est terminé ?

— On a eu un problème de moteurs. Ils étaient trop faibles pour la masse totale. Mais nous l'avons vu soulever dans les airs trois vieilles locomotives très lourdes et des wagons anciens.

Liensun sourit à cette évocation. Il imaginait ce dirigeable attaquant un train sur le Viaduc, le soulevant avec ses ancres et le jetant à la mer. Quelle catastrophe pour le président de la Compagnie !

— Ce sera un bel appareil lorsque les moteurs seront assez puissants pour lui donner la vitesse de croisière promise de cinq cents kilomètres/heure. Vu sa grosse masse, il faudra bien ça pour le tirer d'affaire.

— Le quatrième dôme est terminé ?

— Il y a un mois et il commence à faire meilleur dans la cité. Nous avons découvert un courant chaud sous la banquise qui pourrait nous alimenter en énergie, d'après Greog Suba.

Il retourna se coucher. Le voyage allait durer encore toute la journée et serait monotone. Mais, de toute façon, c'était plus rapide que leurs maudits chemins de fer. Quand il habitait Hot Station il les trouvait tous ridicules avec leur désir de posséder des silico-cars individuels qui ne faisaient même pas cent kilomètres à l'heure.

Son demi-frère Jdrien, ce messie des Roux, l'avait contraint à fuir. Mais il ne gagnerait pas toujours avec ses bandes de puants. Il aurait quand même aimé le rencontrer, lui parler d'autre chose, peut-être de leur père disparu depuis dix ans dans de mystérieuses conditions. Personne n'en parlait plus et Jael, pourtant amoureuse de lui, paraissait l'avoir complètement oublié. Il n'y avait que cette femme Yeuse qui en gardait un souvenir particulier. Il avait bien senti qu'elle était émue en sa présence, trouvant la ressemblance extraordinaire. Un instant il avait cru qu'elle allait se jeter sur lui et l'embrasser sur la bouche. Il rougit dans l'obscurité de sa cabine.

Quand il se réveilla les bruits divers lui apprirent qu'on avait

commencé les manœuvres d'atterrissage sur l'aéroport de Fraternité. Il allait revoir sa mère adoptive et son cœur battait beaucoup plus vite.

Des projecteurs puissants jaillissaient du sol pour nimer *Soleil Levant* de lumière.

## CHAPITRE VIII

— Ma Ker, Ma Ker ! cria-t-il dans les laboratoires.

Il la trouva dans le dernier, endormie devant ses appareils. Une mèche grise coulait sur son front et elle respirait un peu fort. Il s'immobilisa avec respect, eut les larmes aux yeux de la découvrir si fragile, si âgée. Depuis la mort de Julius, son mari, elle n'était plus tout à fait la même.

— Ma ?

Quelle merveilleuse chose qu'elle ait ce prénom curieux. Il n'aurait jamais osé l'appeler maman sinon.

— Tu devrais aller te coucher.

Elle ouvrit les yeux, le découvrit.

— Tu me regardais dormir, méchant garçon... Tu sais que je n'aime pas ça.

Un peu difficilement, elle se leva pour l'embrasser.

— Tu piques maintenant. À treize ans on dirait que tu en as vingt sonnés... Ne me raconte rien encore, plus tard.

— J'ai échoué.

— Je sais.

— Mais voyons, tu n'as pas pu...

— Les émissions radio deviennent de plus en plus audibles malgré la distance... La Compagnie de la Banquise a de puissants émetteurs. Dans son orgueil et la joie de sa réussite elle veut que le monde entier soit à son écoute. Mais ils ne trichent pas là-bas. Ils donnent aussi les mauvaises nouvelles.

— Ma, je m'y suis mal pris et ma demi-sœur est stupide... Je n'ai pas retrouvé la fille qui prenait soin de moi jadis... Je n'étais pas à

l'aise dans cette station... J'aurais dû m'habituer à vivre comme eux une année durant mais j'étais trop pressé.

— Comme toujours, dit-elle en passant devant lui.

Il la suivit jusqu'aux appartements, la cuisine où elle fit chauffer du lait.

— Tu veux manger ?

— Non... Il est très fort... Il a cette masse qui réagit à ses moindres ordres.

— Jdrien, ton demi-frère, fit-elle en versant le lait dans les tasses.

— Il m'avait repéré tout de suite.

— Tu as dû le narguer.

Liensun rougit :

— Un peu mais...

— C'était encore trop. Je t'avais dit, sois anonyme et ne te sers pas de tes facultés extrasensorielles, sinon tu seras entraîné dans un cycle fatal. Tu aurais dû te conduire en homme banal.

Il s'assit en face de sa mère adoptive. Il savait qu'elle avait raison, mais lorsqu'il s'éloignait d'elle il se grisait de son autonomie.

— Sont-ils vraiment prospères ?

— Oui, ils vivent bien. C'est, paraît-il, la meilleure Compagnie ferroviaire.

— Je dois aller me coucher. Demain tu iras voir Ann Suba. Elle comprendra. Mais nous avons besoin de tant de choses. Si tu avais pu constituer un réseau d'informateurs seulement. Des gens qui auraient pu nous signaler les stocks de matières premières. Tu as voulu frapper un grand coup et ça n'a pas marché.

La première personne qu'il aperçut le lendemain matin très tôt, en sortant de leur wagon, ce fut Greog Suba et ce ne pouvait être un hasard. Le savant le guettait pour lui parler de Jael dont il était amoureux fou dans le temps. Il ne l'avait pas oubliée après huit ans.

— Heureux de te voir, Liensun... C'était comment là-bas ?

— Ce serait trop long à expliquer.

— Ta demi-sœur, tu l'as vue ?

— Bien sûr. Elle travaille dur dans une serre arboricole à

transplanter des pousses délicates d'orangers et, à part ça, elle essaye de ne pas trop s'en faire. En ce moment elle est libre. Elle avait deux amants mais ils sont morts.

Greog devint très pâle.

— Mais comment est-elle ?

— Pas mal. Belle femme. Pas mon genre mais les types se retournent sur elle.

— Elle ne t'a pas parlé de... ?

— De toi ? Non. Elle ne parle pas du passé. Elle ne veut plus entendre parler. C'est une imbécile... Une imbécile qui ne cherche qu'à se faire sauter si tu veux savoir.

— Liensun, je t'interdis...

Le garçon vit que Ma les regardait à travers la fenêtre de leur appartement et il préféra ne pas réagir.

— Oublie-la, Greog. Elle mène une vie stupide. C'est une pauvre fille sans cervelle qui n'arrivera jamais à rien de bien. Elle aime bien allumer les hommes, c'est tout.

Il pénétra dans le train du collectif administratif, mais dut attendre que Ann Suba le reçoive dans un salon envahi surtout de revues techniques. Il était passionné d'électronique et ne vit pas le temps passer.

Soudain, il se sentit observé et leva la tête. Ann lui souriait.

— Je suis bien heureuse de te revoir sain et sauf.

Elle l'embrassa tendrement et le fit entrer dans son bureau. C'était un endroit tellement encombré de papiers, d'instruments, de dossiers qu'on ne savait jamais où s'asseoir mais, depuis la fenêtre, on apercevait au-delà de la coupole l'aéroport avec les neuf dirigeables en stationnement. Trois se trouvaient donc en mission quelque part, tous des long-courriers à longue autonomie.

— On recommencera, dit-elle.

Ils savaient tous. Il s'expliquait la désinvolture du capitaine du *Soleil Levant* à son égard. Il n'apparaissait plus que comme un jeune garçon prétentieux. Il sonda l'esprit d'Ann mais elle se déroba vite en grondant :

— Cesse ce petit jeu avec moi.

Mais il avait lu qu'elle le trouvait à son goût et il y avait une arrière-pensée sensuelle chez elle, difficile à définir.

— Tu sais que nous sommes plus de mille à ce jour mille vingt et qu'il faut nourrir, occuper tous ces gens-là ? Nous manquons de tout. Nos dirigeables n'arrêtent pas de piller un peu partout.

— Un jour ça finira mal, dit-il.

— C'est fait. *Soleil de printemps* a été détruit par les Panaméricains bêtement. Juste comme il passait à l'aplomb du Cancer Network un bâtiment de guerre l'a abattu d'un seul missile. Un hasard. Il ne faut jamais suivre les rails... Nous ne cessons de le répéter mais nos commandants de bord ont du mal à oublier ce qui a fait partie de notre cadre de vie durant trois siècles. Malgré eux, quand ils aperçoivent une voie ferrée, ils l'utilisent comme repère.

— La deuxième génération sera plus libérée, dit Liensun.

— Oui, mais j'aurai soixante ans.

— Tu exagères.

— Non. Tu as vu ta demi-sœur ?

Elle en parlait sans rancune. Il résuma sa mission en une dizaine de minutes.

— Tu vas me faire un rapport plus détaillé, décrire cette station. On vit vraiment si agréablement là-bas ?

— On a chaud, on peut travailler et bouffer, il y a des distractions, dit-il maussade. Moi je ne trouve pas qu'ils vivent si bien que ça mais par rapport à nous... Mais encore... Ils n'ont qu'un idéal, bouffer plus et gagner plus. La plupart ont peur de la banquise. Les médecins, les hôpitaux donnent des calmants à un habitant sur deux. Tous viennent d'un inlandsis, tu comprends ?

— C'est-à-dire que si on provoquait de grandes fissures dans la banquise ils déguerpiraient ?

— Certainement. C'est déjà arrivé une fois. Je n'étais pas encore né. Ce fut la grande terreur.

Elle regarda les papiers posés sur sa table et s'excusa :

— Je dois travailler. Il faut que tu continues d'étudier. Essaie d'apprendre la modération également.

— Les Rénovateurs ne sont pas des modérés mais des



extrémistes, c'est pourquoi je suis des vôtres.

Il y eut un bruit de sirène qui empêcha Ann de répondre. Un dirigeable approchait de la cité avec son plein de butin raflé quelque part à l'Est.

## CHAPITRE IX

Zeloy attendait depuis deux jours dans cet hôtel collectif de la Y station dans laquelle il avait difficilement trouvé une couchette. On lui avait dit que parfois des gens de la ferme d'élevage venaient retirer des marchandises à la station, mais pas toujours. Il avait essayé de téléphoner mais en vain.

C'était le bout du monde que le petit cercle polaire, pire que la grande banquise du Pacifique et il sentait autour de lui une hostilité générale. Il avait été contrôlé un nombre incroyable de fois. On le prenait pour un proscrit, pour un révolutionnaire en fuite et dans ce coin tranquille on n'aimait pas ces extrémistes. Les gens buvaient beaucoup dans le bar, se battaient parfois. Zeloy n'avait trouvé aucune draisine à louer.

Ce soir-là, il paya une tournée générale de cette vodka horrible, distillée certainement dans le coin, mais ne s'attira guère plus de sympathie. Vers la fin de la soirée, un vieillard qui couchait sur place lui dit qu'à son avis la Ferme Ragus ne le recevrait pas.

- Depuis que le vieux a foutu le camp.
- Le vieux Ragus ? Lienty Ragus ?
- Je sais pas comment il s'appelle mais il a foutu le camp.
- Mais il était paralysé.

— N'empêche qu'il a quitté son exploitation à bord de son loco particulier et depuis fini ! Moi, je crois qu'il a dû tomber en panne très loin d'ici et que les loups se sont partagé son corps.

Le vieux lui-même chassait les loups et vendait leurs peaux. Il connaissait tout sur ces animaux. En faisant semblant de l'écouter Zeloy décida de partir le lendemain très tôt avec le premier omnibus, quitte à revenir plus tard.

Mais le lendemain on lui dit qu'un convoi de chez Ragus était en gare pour charger des caisses de nourriture. Il se présenta, dit qu'il voulait rencontrer Lienty Ragus.

— Lequel ? demanda un jeune homme blond très robuste qui chargeait des sacs de farine sur ses épaules.

— Le père... Je viens de la part... Ce serait très long à expliquer.

— Il n'y a plus de père, dit le garçon. Juste les enfants. Et le fils aîné s'appelle Lienty comme de juste.

— Je sais, dit Zelay. J'ai lu les *Mémoires d'une femme de langue française*.

Le garçon lui saisit le bras et le fit sortir sans ménagements du wagon de marchandises. Zelay crut qu'il l'expulsait pour une raison inconnue mais l'autre souffla :

— Prudence, mon vieux. On ne dit pas des choses pareilles. Embarquez dans la loco, c'est moi qui conduis et fermez-la.

Zelay se dirigea vers la cabine de pilotage et s'y enferma. Il attendit trois longues heures avant que le garçon ne le rejoigne.

— Maintenant c'est moi Lienty Ragus. Mon père a disparu.

— Comme son cousin Lien Rag.

— Nous l'avons appris. Mais mon père, c'est depuis deux ans.

— Comment avez-vous su que Lien Rag passait pour mort ?

Lienty mit la loco en route et attendit pour répondre que le convoi s'engage sur un aiguillage dangereux qui faisait bringuebaler les wagons.

— Maintenant nous sommes tranquilles. Comment on l'a su ? Comme ça, par mon père... En fait, je ne sais pas mais mon père avait des presciences incroyables.

— Que s'est-il passé ?

Lienty se tourna vers lui :

— Vous d'abord. D'où venez-vous ?

Zelay se montra honnête et raconta comment depuis des années il rêvait d'écrire une vie de Lien Rag. Que ce n'était dans le fond qu'un prétexte pour mieux comprendre ses actions et surtout sa disparition mystérieuse.

— J'ai remonté la trace et me voici.

— Il ne faut rien publier sur lui à moins que vous ne souhaitiez mourir. Nous sommes une famille maudite depuis longtemps et ceux qui s'intéressent de trop près à nous n'ont jamais eu beaucoup de chance.

C'était la solitude des glaces, le blizzard qui roulait des blocs gelés.

— Vous habitez le bout du monde, dit Zelay.

— La banquise du Pacifique est tout aussi désolée, non ?

— Oui, bien sûr, mais c'est différent. Là-bas on est plein d'espoir alors que dans cette Compagnie on meurt de faim et de froid.

— Yeuse est à GSS, alors ? Lien Rag l'a beaucoup aimée. Comme il a aimé les autres, Leouan, Jdrou et l'actuelle maîtresse de la Compagnie, Floa Sadon. C'est elle qui tient le pouvoir, le reste du Conseil ne compte pas.

— Vous craignez des espions, vous m'avez reproché d'avoir fait allusion à ces *Mémoires* de votre aïeule.

— Ils nous font surveiller étroitement. Depuis la disparition de mon père mais bien avant, quand Lien Rag a été capturé sur notre domaine.

— Vous avez des frères, des sœurs ?

— Cinq en tout. Trois fils et deux filles. Je suis l'aîné. Mon frère cadet est bien plus jeune. Jusqu'ici je me sentais très seul avec les secrets de mon père. Il a mis tout en ordre avant...

— Mais alors c'est un suicide ?

Lienty serra les dents sans répondre. Zelay se souvint que son père avait été amputé des deux jambes et se déplaçait en fauteuil roulant. Avait-il eu une crise de désespoir ?

Lienty tendit la main et il aperçut des lumières dans le crépuscule torturé de cette fin du monde. Son cœur se serra sans qu'il sût trop pourquoi, mais il regrettait d'un seul coup Hot Station, les bureaux de *Victory*, l'odeur d'imprimerie.

— Ce n'était pas un suicide.

— Si je vous ai offensé, excusez-moi.

— C'était un choix délibéré. Comme il le disait il pouvait se retirer puisque nous étions assurés d'être à l'abri du besoin, avec de

quoi vivre indépendants dans cette Compagnie déplaisante. Lui avait décidé de partir pour essayer d'en savoir plus.

— Comme Lien Rag, une quête peut-être plus idéaliste. Votre cousin, le glaciologue, avait ses faiblesses humaines. Votre père était-il plus... ?

— Idéaliste ? Oui, c'est peut-être ça. Depuis sa double amputation il vivait dans sa tête, vous comprenez, méprisait notre pauvre vie étriquée d'éternels transis.

## CHAPITRE X

Lorsqu'elle pénétra dans les immenses salons ruisselants de lumière du palais, Yeuse eut un instant de paralysie. Le majordome dut la reconnaître, elle ne sut jamais comment, et lança dans le micro :

— La voyageuse ambassadrice de la Compagnie de la Banquise Son Excellence Yeuse.

Plus de cent têtes se tournèrent en même temps vers la rotonde en surplomb qui servait d'antichambre. Ensuite il fallait descendre quelques marches pour se trouver au même niveau que les autres invités. Elle aurait aimé s'appuyer sur le bras de Zelay, mais le journaliste n'avait pas donné de ses nouvelles depuis une semaine. Il essayait de rejoindre le petit cercle polaire pour y rencontrer Lienty Ragus, ce lointain cousin de Lien Rag.

Floa Sadon, moulée dans un fourreau rouge très audacieux, vint au-devant d'elle et l'embrassa sans autre protocole. Presque au coin de la bouche, sans se soucier des regards braqués sur elle.

— Savez-vous que je n'ai jamais oublié une certaine fois, chuchota-t-elle, abusant de cet instant solennel pour lui faire des avances alors que Yeuse était à demi morte de peur à l'idée d'affronter ces gens impitoyables.

Les présentations commencèrent. La première personnalité était un homme habillé de pourpre. Un religieux, un Néo-Catholique certainement.

— Le voyageur cardinal archevêque de Grand Star Station, frère Pierre, dit Floa sèchement.

Frère Pierre ! Le missionnaire équivoque, l'homme qui était intervenu souvent dans la vie de Lien Rag et dans la sienne. Elle ne

l'avait pas rencontré depuis treize ans, avait complètement oublié ses traits mais les retrouvait semblables. Un visage toujours maigre, assez hallucinant, des yeux pleins d'un feu secret.

Elle s'inclina à peine et cela fut remarqué. Il y eut des murmures. Elle aurait dû baisser la main du religieux mais la Compagnie de la Banquise gardait encore ses distances avec Vatican II.

— Voyageuse ambassadrice, fit le cardinal d'une voix lente et douce, je suis heureux de vous revoir après tant d'années. Je ne vous ai jamais oubliée dans mes prières et j'ai suivi de loin les grands moments de votre vie. Je sais qu'on vous doit la résurrection d'une station, Kaménépolis, complètement détruite par une affreuse guerre.

Comme l'ambassadeur panaméricain venait juste après lui sur le rang des invités qu'on allait présenter à Yeuse, il se garda bien d'insister sur la fameuse guerre.

— Nous nous sommes quittés dans des circonstances très difficiles, répondit Yeuse qui reprenait son sang-froid et sa causticité.

Le cardinal hocha la tête en silence. Ses paupières fines, transparentes, voilèrent l'expression de son regard. Il n'avait pas dû apprécier cette réponse.

— Je pense que nous allons nous revoir très vite car je voudrais que nous parlions d'un sujet qui a beaucoup d'importance, à vos yeux comme aux nôtres.

— Quand vous voudrez, voyageur cardinal.

L'ambassadeur américain Buguey était un petit homme grassouillet et remuant. Mais à côté de lui se tenait un des plus beaux hommes que Yeuse ait jamais vus. Quand Floa le présenta avec une intonation spéciale elle sut que c'était le fameux Peter Housk, envoyé de charme de Lady Diana, l'homme dangereux dont lui avait parlé Floa.

Il y avait aussi l'ambassadeur sibérien qui venait à la suite. C'était un géant au visage assez impressionnant. Un métis de Mongol, très beau lui aussi mais d'un genre différent. Ses yeux obliques ne souriaient pas.

— Voyageur ambassadeur Sernine. Déjà en poste depuis des années. Nous nous entendons très bien et grâce à lui nous avons oublié cette affreuse guerre.

Yeuse pensa que dans le sud-est, aux confins des deux compagnies, elle risquait de reprendre, la guerre, pour ces champs pétrolifères redécouverts sous la glace.

— Voyageuse Yeuse, je suis profondément flatté de vous rencontrer. J'ai beaucoup entendu parler de vous et je sais que vous avez longtemps séjourné dans notre Compagnie.

Elle rougit. C'était du temps du cabaret *Miki*. La troupe avait été capturée par les Sibériens et jouait sur le front. On ne les avait jamais maltraités mais un jour elle avait dû tuer un lieutenant qui la faisait chanter à cause de Jdrien, encore bébé, dont elle avait la garde. Pour sauver l'enfant elle avait dû tuer ce lieutenant Oude et avait été condamnée à séjourner dans un train pénitencier. Lien Rag avait dû négocier sa libération.

— J'ai un message verbal à vous transmettre. De la part de notre chef d'état-major le général Sofi. Il vous salue respectueusement et ne manquera pas, lorsqu'il viendra dans cette station, de vous présenter ses hommages.

Yeuse ne put dire un mot, sourit maladroitement en s'inclinant.

— Eh bien, ma chère, chuchota Floa à son oreille, il vous a fait un tel effet. C'est un bel homme. Un coureur de jupons aussi. Vous pouvez m'en croire.

— Oh, je ne doute jamais de vous ! dit Yeuse.

Ce n'était pas Sernine qui la rendait si vulnérable mais le souvenir de Sofi, alors colonel de cavalerie, qui l'entraînait dans le wagon-écurie de ses chevaux pour la monter comme une jument. Cette volupté sauvage, connue dans l'odeur des animaux et du fourrage, embrasait encore son corps. Les présentations se poursuivaient.

Plus tard elle se trouva près du buffet avec une coupe de champagne à la main. On disait que c'était du vrai champagne récolté dans des serres viticoles, mais comment prouver son authenticité ?

Le cardinal Pierre apparut soudain devant elle.



— Je suis navré, profondément, au sujet de Lien Rag. Je n'ai pas cru à sa mort au début mais il se confirmait par la suite qu'il n'avait pas échappé à ces fanatiques.

— On l'a piégé comme on avait piégé Harl Mern qui croupissait dans cette Compagnie de la Sainte-Croix, dirigée par les vôtres, voyageur cardinal.

— J'étais loin, très loin. En Panaméricaine, et ce depuis que je vous avais laissée dans cette Station Fantôme au centre de la Banquise.

— Vous vous êtes rendu à Lady Diana pour nous sauver la vie, fit-elle bizarrement.

— Je ne me suis pas sacrifié mais je devais rejoindre la Nouvelle Rome au plus vite. Lady Diana m'a ennuyé quelque temps mais avec son réalisme habituel a compris qu'il valait mieux me laisser partir.

— Vous avez connu une belle carrière.

— Vous aussi, non ? fit-il goguenard.

Il lui prit familièrement le bras et sans perdre un pouce de sa dignité l'entraîna un peu à l'écart.

— Le Saint-Père aimerait que votre Compagnie soit moins hostile à nos envoyés, nos missionnaires. Nous pensons que vous pourriez servir de porte-parole auprès de votre cher président.

— Ce serait possible mais pour bien des gens, dans l'entourage de notre cher président, vous avez été mêlés de trop près à la disparition de Lien Rag. Il faudra encore des années avant que cette prévention disparaisse.

— Mon Dieu, quel gâchis ! Nous n'avons aucune responsabilité dans cette horrible histoire.

— Même pas envers Harl Mern ?

— Ce vieux fou soutenait des thèses sacrilèges sur l'origine des Roux. Nous avons eu peur que l'action de nos missionnaires dans ces régions lointaines n'en fût perturbée... J'admets que ce fut une erreur. Mais pour Lien Rag nous n'avons rien à nous reprocher.

— Les Éboueurs de la Vie Éternelle ne dépendent pas de vous ?

— Ce n'est qu'une secte misérable, fanatique. Nous les rejetons catégoriquement.

Il portait son regard au loin sur la foule des invités mais continuait de parler :

— Je sais que vous n’avez jamais retrouvé son corps, seulement ceux de Harl Mern et de cette... créature issue d’un métissage détestable.

— Leouan était une fille merveilleuse. Je vous demande de ne plus jamais parler d’elle de cette façon. Je sais que désormais l’Église Néo ne crédite plus les Roux d’une âme, mais tout de même !...

— Ne soyez pas excessive.

— Vous l’êtes bien.

— Mon sacerdoce a des exigences pointilleuses.

— Mon athéisme méfiant aussi.

Il ramena son regard sur elle et ils se défièrent en silence.

— Nous sommes stupides, dit-il le premier, et veuillez m’excuser si je vous ai peinée... Lien Rag a-t-il laissé des manuscrits, des indications ? Il avait fait des recherches sur ses origines et, paraît-il, en était bouleversé. On m’a rapporté qu’il était revenu ici fréquemment pour les poursuivre.

— Il avait écrit quelques pages sur l’histoire de la papauté durant les terribles années de la Grande Panique et vous le savez bien. Il avait été établi que le pape alors régnant, Grégoire XVII, était mystérieusement, avec une suite réduite, remonté vers le nord de l’Europe alors que les populations au contraire fuyaient vers le sud, imaginant que la Méditerranée serait une source de climat plus tempéré. C’était une démarche curieuse, comme si votre Saint-Père avait reçu un appel inconnu... Depuis nous en arrivons à penser qu’il essayait de rejoindre un vaisseau spatial qui devait l’emporter loin de la Terre condamnée. C’est-à-dire qu’il abandonnait ses fidèles à l’instant le plus crucial de toute l’histoire de l’humanité.

— Vous n’avez aucune base solide pour révéler de pareilles inepties.

— Vous avez négocié avec Lien Rag. Son silence contre votre aide, quand vous l’avez accompagné dans son expédition sur le Réseau des Disparus. C’est ainsi que nous fûmes sauvés. Mais moi et les autres, des scientifiques de la Banquise, ne sommes pas tenus

par cet engagement.

Un serveur leur présenta un plateau avec des coupes et ils se servirent. Puis il y eut des assortiments de nourriture sophistiquée. Yeuse pouvait voir Peter Housk qui, de loin, lui souriait de toutes ses dents, attendant visiblement que le cardinal archevêque s'éloigne pour se précipiter. Elle eut envie de rire.

— Faudra-t-il renégocier à nouveau pour empêcher que ces sottises ne soient un jour diffusées ?

Yeuse n'y songeait pas au départ mais après tout pour une diplomate c'était une bonne occasion.

— La vérité historique peut-elle être négociée ? fit-elle mutine.

— C'est une duperie. Le Saint-Père recherchait une plus grande sérénité loin de la multitude qui saccageait tout et ne respectait plus rien. Il pensait, par son exemple, rassurer les fidèles et les inciter à remonter vers le nord. Il n'y a jamais eu de vaisseau spatial. La pièce de votre mari est une œuvre de fiction mais c'est tout.

— Vous pourrez en discuter longuement avec lui dans quelques mois quand il me rejoindra.

— Il viendra ici ?

— Il a besoin justement d'étayer ses recherches. L'histoire des papes entre 2050 et 2080. Il y en aurait eu quatre durant cette période troublée. Je trouve que c'est un travail passionnant.

— Nous l'avons fait depuis longtemps, dit le cardinal. Il est assez difficile de trouver des documents. Les légendes ne peuvent être prises en compte.

Il s'inclina et s'éloigna d'un pas majestueux. Yeuse aurait aimé rejoindre le Sibérien Sernine mais Housk, qui faisait fi des convenances, lui barra le passage.

— Voyageuse ambassadrice, il faut que je vous dise combien je suis agréablement surpris par votre charme et votre jeunesse. Je m'attendais à rencontrer une vieille dame revêche et laide alors que...

— Lady Diana ne vous avait pas parlé de moi ? fit-elle avec une naïveté désarmante.

Il en resta coi.

— Nous nous connaissons depuis si longtemps. Serait-elle fâchée contre moi ?

— Pas du tout...

Il ne put que s'effacer et la suivre. Déconcerté, il réalisait qu'elle le traînait à sa suite comme un animal domestique mais il espérait encore reprendre l'avantage. Elle se rapprochait de Sernine qui discutait avec l'Africanien, un certain Moulah vêtu d'une gandoura en signe de fidélité à sa religion islamique.

— Voyageur ambassadeur, le général Sofi n'avait-il pas été blessé quand je me trouvais chez vous ?

— Si, mais il s'est vite remis et par la suite ses qualités de soldat l'ont vite fait remarquer. Depuis la fin de la guerre il est en train de réorganiser notre système militaire et je pense qu'il s'en tire fort bien. Je vous demanderai audience prochainement car je dois vous entretenir d'un problème qui nous concerne... Voyageur Housk, vous pouvez rester et écouter ce que j'ai à dire.

Peter Housk sourit et revint auprès d'eux.

— Il s'agit des Rénovateurs installés dans un no man's land difficilement accessible entre nos deux Concessions, nos trois exactement. Ne pensez-vous pas qu'il suffirait de s'unir pour construire un réseau qui permette à nos unités blindées de les anéantir ? Leurs incursions chez nous deviennent trop fréquentes. Ce sont des pirates qu'il faut détruire.

## CHAPITRE XI

Deux jours plus tard, Yeuse recevait un paquet de l'ambassade sibérienne avec un mot de Sernine. « J'espère que ces journaux vous feront plaisir et vous rappelleront de bons souvenirs. » Il s'agissait d'une feuille de chou militaire avec beaucoup de photographies. On pouvait la reconnaître sur plusieurs, essayant d'imiter une comédienne de jadis, Marilyn Monroe. Elle était nue et mimait une scène très érotique avec le Kid qui exhibait un faux sexe obscène en carton.

Elle resta perplexe devant cet envoi. S'agissait-il d'une tentative de chantage, d'une mise en condition pour exiger d'elle qu'elle se montre favorable envers la Compagnie de l'Est ?

C'était une maladresse qu'elle n'appréciait pas du tout. Mais elle ne reniait rien de son passé et le Kid, que l'on appelait le Gnome à cette époque lointaine, savait à quoi ils s'exposaient l'un et l'autre depuis qu'ils avaient atteint leur situation actuelle.

Ce qui l'inquiétait c'était l'absence de nouvelles du journaliste Zelay. Elle aurait pu demander à Floa d'intervenir mais préférait attendre encore un peu.

Depuis Hot Station, le *Victory* envoyait des messages de plus en plus pressants, et elle avait dû répondre que Zelay effectuait un reportage dans le nord de la Concession.

Elle avait fait un rapport sur la soirée en reprochant poliment au Kid de ne pas l'avoir prévenue de la présence du frère Pierre comme cardinal archevêque de Grand Star Station. Depuis qu'elle l'avait rencontré elle n'était plus tout à fait sereine. Même ces journaux au contenu déplaisant ne l'inquiétaient pas autant.

Elle reçut une longue lettre de son mari. Depuis deux ans, les

relations postales ne cessaient de s'améliorer et il n'y avait pas huit jours que ce courrier avait quitté Kaménépolis.

« Je ne cherche pas à t'affoler mais ici les choses, depuis ton départ, ne sont plus tout à fait les mêmes. Le Kid a envoyé des amis à lui pour vérifier les comptes et voir si tout ce qui a été fait n'était pas de l'argent gaspillé. Ils sont en train de fouiner partout et leur inquisition paralyse toute la vie culturelle de Kaménépolis. Personne n'ose plus faire de projets ou prendre des initiatives. Il est à craindre que, si cette sorte de terreur administrative persistait, la station n'aille vers un dépérissement intellectuel très grave.

On parle d'installer des centres de vacances super-chic avec des plans d'eau, des activités ludiques, des restaurants gastronomiques et les commerçants voient ça d'un meilleur œil que nos artistes souvent faméliques. »

C'était déjà un cri d'alerte. Il continuait en disant que la chasse aux Rénovateurs s'intensifiait. On parlait désormais de plusieurs camps de travail installés sur les blanches latérales nord du Viaduc.

« Certains seraient même sur des sortes d'îlots, à cinquante mètres au-dessus du niveau de la banquise qui, à cet endroit, est souvent mélangée d'eau. La seule liaison serait des câbles d'acier pour des cabines servant à amener les détenus et le ravitaillement. On leur a promis qu'ils pourraient chasser et pêcher librement, créer des entreprises, mais ils ne disposent d'aucun matériel. La ration calorique serait de douze cents et la chaleur dans les wagons, il n'y a pas de dôme, de dix. On a arrêté des dizaines d'artistes, écrivains, comédiens... Certains de nos collaborateurs aussi et je préfère attendre de te donner les noms de vive voix pour ne pas te chagriner à l'avance.

« Pourtant il semble que les attaques de dirigeables se fassent plus rares et se concentrent sur le nord. On dit que Liensun, le fils de Lien Rag, aurait réussi à échapper aux recherches et qu'un de ces aéronefs l'aurait recueilli plus au nord du Réseau 160. »

R donnait d'autres précisions, pensait que son rôle dans la station devenait de plus en plus honorifique et qu'il n'avait plus aucune raison de rester. Mais le Kid voulait le voir avant son départ. La convocation tardait à venir et c'était ce qui l'immobilisait.

« Les gens qui travaillent mangent et sont bien chauffés, sont satisfaits des mesures prises contre les Rénovateurs et, peu à peu, dans leur esprit, toutes les bouches inutiles, les artistes, les intellectuels sont assimilés aux Rénos et ils estiment qu'on doit les éliminer. »

Yeuse relut la lettre deux fois et alla chercher du café dans la cuisine. C'étaient de mauvaises nouvelles qui allaient encore tourmenter sa vie. Ici aussi on ne parlait que de la lutte contre les Rénovateurs. Les Panaméricains, Floa Sadon, Sernine. Ils devenaient des prétextes pour arrêter n'importe qui désormais.

Dans son rapport au Kid elle demanda des explications sur l'inquisition fiscale à Kaménépolis et sur les camps de concentration. Puis elle donna les dernières précisions qu'elle possédait sur les troubles.

« Il semble qu'au sud de la Concession les émeutiers aient encore le contrôle d'une dizaine de grandes stations stratégiques qui paralysent totalement le trafic par la banquise sud (méditerranéenne). Malgré les effectifs employés à la répression le Conseil d'administration ne parvient pas à réduire ces points de résistance. »

Puis, de sa propre main, elle parla de sa rencontre avec Sernine et cita Sofi, que le Kid avait bien connu, en précisant sa fonction tout en haut de la hiérarchie militaire.

Lorsque le courrier fut parti, elle regretta d'avoir parlé de Sofi. Le Kid, qui savait profiter de toutes les situations, risquait de l'expédier un jour en Sibérienne pour qu'elle renoue, avec le généralissime, des relations intimes. Elle préférait rester en Transeuropéenne.

Frère Pierre allait se sentir obligé de faire une offre pour empêcher la publication des textes de Lien Rag sur les papes de la Grande Panique, et elle était curieuse de savoir ce qu'il aurait comme monnaie d'échange.

Elle avait le pressentiment qu'il lui apporterait des précisions sur la fin de Lien Rag et sur ce qu'était devenu son cadavre.

Pourquoi les Néo-Catholiques de la Sainte Croix n'en auraient-ils pas négocié la restitution auprès des Éboueurs de la Vie

Éternelle ? Elle regrettait de ne pas avoir eu la curiosité, lors de son expédition jusque dans ces zones dangereuses, d'aller voir les dirigeants de la Compagnie de la Sainte Croix dans NSJC Station.

Mais elle songea à Kaménépolis qui risquait de perdre une seconde fois sa personnalité. Le Kid n'avait jamais pardonné à cette station de l'avoir trahi.



## CHAPITRE XII

— C'était une tradition orale dans notre famille, expliquait Lienty. On en menaçait les enfants... Et bien avant qu'on vienne s'installer dans le petit cercle polaire. Mon père a toujours entendu le sien brandir cet avertissement effrayant.

— Pourquoi est-il venu ici comme attiré par la présence de cette chose ?

Il regardait les photographies. On apercevait une colonne de fumée ou de vapeur très blanche sur le ciel d'un vert grisâtre.

— C'est mon père qui a fait cette photo. Lorsque Lien Rag est descendu dans cet abîme, la voie la plus proche s'en trouvait à dix kilomètres. Il a dû marcher à pied durant des heures avec son matériel spécial. Il utilisait un traîneau mais c'était épuisant, surtout au retour après une descente et une ascension qui avaient duré des jours, six je crois. Mon père l'a attendu tout ce temps.

Zeloy se pencha sur la carte dessinée avec précision par le père.

— Au fil des années, sans rien nous dire, il allait là-bas et construisait une voie avec un aiguillage camouflé. Ainsi il a pu se rapprocher du gouffre. Il lui a fallu quatre ans je crois pour établir les dix kilomètres en les dissimulant. Il les a peints en blanc et l'aiguillage volant doit chaque fois être remis en place. Il avait fait bricoler sa draisine avec une petite grue électrique, achetait des surplus de rails chez des ferrailleurs lointains.

Il y avait un autre dossier, dû à Lien Rag celui-là, le récit en photos de sa descente dans les profondeurs de la terre, mais Lienty le gardait devant lui.

— Pour votre père comment avez-vous su ?

— Je ne sais pas. Comme ça... soudain je me suis souvenu de ce

gouffre dont il me parlait et j'ai essayé de le localiser. Ça m'a pris des mois. Une fois là-bas j'ai trouvé sa draisine. Son fauteuil. Il était descendu à l'aide d'un palan spécial perfectionné avec un frein de chute. Le matériel était en parfait état.

— Vous êtes descendu ?

— Une semaine plus tard.

— Seul ?

Lienty ouvrit le dossier et Zelay put voir les photographies de Lien Rag. Si Lienty en avait pris, elles n'y étaient pas et celles de son père n'avaient pas été retrouvées.

— C'est un torrent ?

— La fonte du glacier crée des ruisseaux puis ce torrent. Il s'enfonce dans la terre... Plus loin il rencontre des roches bouillantes, ce qui explique la vapeur d'eau qui monte jusqu'à la surface.

— Un volcan ?

Lienty ne répondit pas, passa une autre épreuve.

— Ce nuage noir, c'est quoi ?

— Ça ?

Il sursauta devant le monstre ailé à la gueule menaçante.

— Un agrandissement. Ces animaux sont à peine gros comme la moitié de mon poing. Ce sont des chauves-souris.

— J'en ai vu mortes, momifiées dans un musée.

— Il faisait déjà chaud... Je pouvais aller le visage nu.

— Jusqu'où ?

— J'ai retrouvé les traces du campement de Lien Rag, avec celles de mon père à côté. Il avait gravé son nom à côté de celui de Lien Rag.

— Comment faisait-il sans jambes ?

— Il était habile, très puissant des bras. J'ai relevé des traces d'une sorte de traîneau. Il devait avancer avec dans les éboulis, s'assurant avec un câble. Les câbles sont en place. Avec la voie qu'il avait construite il a pu amener un matériel colossal en plusieurs fois. Je pense qu'il a effectué une dizaine de descentes avec chaque fois une progression d'une journée. Moi, voilà ce qui m'a arrêté.

Zeloy pensa à une statue égyptienne figurant dans un livre d'autrefois qu'il avait feuilleté.

— Ce n'est pas un agrandissement. C'est une bête colossale.

— Humaine de visage... Les deux mains aux pattes de devant...

— Un chien-garou qui surveille l'entrée d'un nouveau passage qui descend à l'oblique. Il ne m'a pas attaqué mais ne m'a pas laissé aller plus loin.

— Vous étiez armé ?

— J'ai préféré ne pas tirer. Plus loin dans la vapeur toujours présente il y avait des silhouettes effarantes qui se mouvaient en silence.

— Vous avez renoncé ?

— J'ai attendu deux heures l'arme au poing puis j'ai lamentablement craqué. Et je suis remonté.

Zeloy faisait glisser les photographies avec lenteur.

À la surprise choc succédait le doute. Un lycanthrope n'existait pas !

— Combien de temps y a-t-il ?

— Un an. Je me suis donné des prétextes pour ajourner ma deuxième expédition. On ne peut y aller seul.

— Pourtant Lien Rag, votre père...

— Deux hommes exceptionnels motivés dans leurs gènes mêmes. Je veux dire qu'ils faisaient ça parce qu'ils étaient physiologiquement conditionnés depuis des siècles pour le faire... Mon père le disait en toute simplicité. Notre famille est génétiquement préparée à ce genre d'exploit. Mon père disait qu'à l'origine un aïeul ou une aïeule a vu son A.D.N. modifié pour retrouver, au jour choisi, l'itinéraire de retour... Je ne sais pas si vous me suivez...

— Vous pensez qu'on l'a lâché en pleine nature avec la possibilité de retrouver le point de départ.

— Voilà...

— Mais qui, quel point de départ ?

— Ça, je l'ignore... Pour une raison inconnue cet aïeul n'a pu revenir sur ses pas et le gène s'est transmis, réapparaît de temps en

temps, peut-être au hasard, peut-être non... Lien Rag se sentait prédestiné, il l'a dit à mon père, et je suppose qu'à la suite de cette confiance ce dernier a dû se demander si lui-même n'était pas appelé quelque part.

Zeloy ricana :

— Les fanatiques néos ou ceux des sectes parlent d'appel de Dieu.

— Ça n'a rien à voir, fit Lienty Ragus agacé.

— Mais vous, à quoi pensez-vous ?

L'autre parut embarrassé, intimidé. Il avait dû rêver à son tour.

— Ce gouffre donne peut-être accès à un monde différent, meilleur, où d'autres hommes se sont réfugiés en attendant la fin de la période glaciaire.

— Ils vivraient sous terre, dans la chaleur peut-être, mais comme des animaux ?

— C'est peut-être une porte...

— Et si on l'ouvre c'est le paradis derrière, dit Zeloy.

— Je sais que c'est stupide, mais comment imaginer autre chose ? Les Rénovateurs parlent du Soleil mais depuis trois siècles notre éducation familiale et scolaire en a complètement fait disparaître l'image. On ne peut même plus l'imaginer, en rêver. On ne sait pas ce que c'est. On nous dit qu'il est au-delà de notre voûte céleste. Pourquoi ne serait-il pas dans la terre ?

— Emprisonné et gardé par des chiens-garous.

— Vous n'y croyez pas ?

— Je voudrais vraiment les voir.

— Organisons une expédition. En moins d'une semaine je me fais fort de la mettre sur pied.

Zeloy secoua la tête :

— Je dois rentrer à GSS mais je reviendrai. Si je tarde on s'inquiétera et j'apparaîtrai comme vraiment suspect. Mais je reviendrai. Nous allons nous mettre en rapport pendant quelque temps. Il faut que je dissipe les soupçons.

Il regarda les photographies avec envie :

— Je dois y renoncer, ce ne serait pas raisonnable. Vous

m'écrirez pour que je me procure le matériel qui manque. Si vous n'êtes pas trop pressé je peux même le faire venir d'ailleurs.

— Vous savez ce que Lien Rag avait remonté du fond de l'abîme ? Un morceau de céramique à haute résistance thermique. Une matière incroyable, indestructible.

— Jusqu'où était-il allé ?

— Là où il y avait de la lumière et de la chaleur, c'est tout ce que je sais.

## CHAPITRE XIII

Le deuxième jour, Yeuse pensa que c'était un voyage insensé vers des régions frontalières qu'elle n'avait jamais visitées, même du temps du cabaret *Miki*. C'était vers l'est et elle devait rencontrer un moine qui avait, dans le temps, évangélisé les Éboueurs de la Vie Éternelle et qui peut-être saurait quelque chose sur la mort de Lien Rag.

Quand le cardinal Pierre lui avait parlé de ce religieux, frère Ignace, elle n'avait pas pris le temps de réfléchir, avait retenu une cabine à bord du Centre-transeuropéen qui partait le soir même. Le personnel de l'ambassade avait paru atterré et elle réalisait que ce voyage était une sottise. Pourquoi n'avait-elle pas attendu le retour de Zelay pour l'envoyer à sa place ? Elle en avait pour une bonne semaine aller et retour peut-être pour rien.

On frappa à la porte de sa cabine et l'hôtesse entra l'air maussade :

— Vous dînez ici ou au wagon-restaurant ?

— Retenez-moi une table.

— Pas une table, un siège. Il faut que nous installions tout le monde.

C'était certainement une ligne sans prestige. Les wagons étaient réchauffés par des poêles à charbon avec des bouches d'air chaud pour chaque cabine. L'hôtesse préparait du thé, des bouillies sur ce poêle et le couloir était rempli d'une odeur composite de soufre et de farine brûlée.

Lorsque la cloche sonna elle se rendit au restaurant déjà encombré d'une foule de gens. Elle eut du mal à trouver sa place parmi ces hommes très gros qui mangeaient déjà en buvant de

grosses quantités de bière. Très peu de femmes et elle attira l'attention sur elle. Plus tard elle comprit que les femmes et les enfants restaient dans les cabines et ne se montraient pas. Ils parlaient une langue inconnue et elle pensa qu'ils devaient élever des animaux de boucherie.

En face d'elle un vieillard très rouge souriait de ses dents gâtées et voulait lui offrir de sa bière. Il en était à son deuxième pot.

— Bonne bière, très bonne.

On servait une soupe épaisse au gruau et ensuite du chou avec du lard. Préoccupée, elle n'avait pas faim et lorsque son vis-à-vis le remarqua, il désigna son assiette jusqu'à ce qu'elle comprenne qu'il pouvait la vider à sa place. Elle la poussa vers lui.

Frère Ignace, ancien missionnaire rappelé dans son couvent des Carpates pour une raison de discipline, elle ignorait laquelle, pouvait connaître comment Lien Rag avait été mis à mort.

« — Il me doit beaucoup », lui avait affirmé le cardinal.

Elle retourna dans sa cabine, commanda du thé et du pain grillé.

— J'ai de la confiture, lui confia l'hôtesse comme un grand secret.

— Naturelle ?

— Bien sûr.

Mais c'était de la synthétique. Il n'y avait que dans la Banquise que l'on trouvait depuis peu, et à des prix excessifs, une confiture de fruits naturels. Elle grignota en buvant son thé. Le train s'immobilisa et l'ampoule ne donna presque plus de lumière. Cela faisait la troisième fois en douze heures. Il fallait attendre que le courant donne sa pleine puissance pour que la loco puisse repartir. Elle regarda par le hublot, ne vit qu'une muraille de glace. On devait se trouver dans une étroite vallée. Elle se coucha mais l'hôtesse la dérangerait pour venir chercher le plateau car elle manquait de tasses, les lavait dans un baquet malodorant.

Un moine chez les Éboueurs, était-ce crédible ? Pourquoi cette précipitation ? Le cardinal avait peur qu'on parle de ces papes de la Grande Panique, surtout de Grégoire XVII qui avait terminé sa vie bizarrement, se laissant séduire par une paysanne à qui il avait

donné des enfants. Lien Rag avait pu reconstituer son histoire grâce aux ragots de Grégoire XVIII qui détestait son ancien patron.

Le lendemain matin, le train roulait avec lenteur dans un paysage de montagnes. On apercevait même la roche quand elle était trop verticale pour que la glace s'y accroche.

Elle déjeuna dans sa cabine. Ces voyageurs énormes lui faisaient peur. Ils se gavaient de nourriture épaisse et l'écœuraient. Pourtant, jadis, ces mêmes gens auraient pu être parmi les clients les plus enthousiastes du cabaret *Miki* dont les spectacles un peu gras convenaient très bien à ce genre de clientèle. Elle s'en voulait d'être devenue aussi raffinée et intolérante, mais là-bas la Banquise rejetait de plus en plus la barbarie du biotope, pour essayer de vivre dans un certain bonheur.

Le troisième jour, elle débarqua en gare de Romania Station, capitale de la Province du même nom, la Province numéro 53. Elle découvrit avec ravissement l'étrangeté des coupoles en bulbe qui protégeaient du froid. Il y avait des couleurs et les femmes portaient des robes étonnantes en gros lainage aux dessins géométriques.

— Tirgu Station, lui dit-on aux renseignements, il faut attendre jusqu'à demain. Il y a eu un effondrement de glace sur un bon kilomètre. Les locos chasse-glace sont à l'ouvrage.

Elle trouva un hôtel charmant non loin de là, lui aussi peint de couleurs vives. Sa chambre était jolie et bien chauffée. On lui expliqua que c'était le gaz de Tirgu Station qui arrivait jusqu'à la capitale et permettait d'avoir de la bonne chaleur.

Dès l'aube elle courut aux renseignements, fut rassurée que le train soit en cours de formation sur un quai proche. Elle s'y installa une des premières mais il ne quitta Romania Station que vers midi et il n'y avait pas de wagon-restaurant. L'hôtesse lui vendit une crêpe épaisse avec des débris de viande à l'intérieur et du thé.

— Vous allez travailler à Tirgu Station ? lui demanda son voisin. Dans le gaz ?

— Non. Je vais au monastère des Missions.

L'autre, un gros réjoui, la regarda avec surprise :

— Ils ne vous laisseront jamais entrer. C'est interdit aux femmes ce machin-là.



— Je suis attendue.

— Ma foi si vous le dites, mais je crains bien que vous ne puissiez y pénétrer.

Il avait raison et elle était trop sûre d'elle. Le monastère se trouvait en dehors de la station, en bout d'une misérable ligne de montagne qu'une draisine à crémaillère ne grimpait qu'en s'essoufflant. Il commençait à se faire tard et le chauffeur lui dit qu'il n'y avait pas de trafic après huit heures du soir.

— Et là-haut ils vous laisseraient crever dehors plutôt que de vous héberger. Il n'y a que le wagon de la crémaillère pour s'abriter du froid.

Lui aussi disait juste. Le frère portier roula des yeux effarés à travers son guichet quand il la découvrit. Elle raconta très vite la raison de sa présence. Il claqua le volet sans répondre et elle resta par moins cinquante degrés à attendre. Sa combinaison marchait bien mais elle avait quand même des frissons.

Peu après un papier apparut dans la fente du guichet. Elle hésita puis décida qu'il la concernait.

On lui demandait d'aller attendre le frère Ignace dans la petite gare de la crémaillère.

Elle attendit une heure, vit arriver une autre draisine avec des moines cachés sous leurs capuchons et des paysans qui habitaient plus loin une ferme-igloo. Puis elle fut seule à se demander si le cardinal ne lui avait imposé méchamment ce genre d'épreuves pour lui faire faire pénitence.

Elle n'avait rien à manger mais c'était de soif qu'elle souffrait le plus. Dans la petite gare le thermomètre marquait moins trente quand même et elle craignait de devoir redescendre avec la prochaine et dernière draisine, sans avoir rencontré ce maudit missionnaire.

Et puis il arriva, précédé par une effroyable odeur de crasse et d'alcool. Elle ne put démêler laquelle dominait l'autre. Il s'enveloppait dans une robe en lambeaux et elle ne distinguait même pas l'éclat de ses yeux.

— Frère Ignace ?

Le capuchon s'inclina d'un coup.



## CHAPITRE XIV

— C'est la marche en avant, dit le Président en fixant R dans les yeux. Nous n'y pouvons rien. Nous apportons le bonheur aux habitants de cette Concession et nous n'acceptons pas les anarchistes... Peut-être que l'homme peut vivre sans les joies de l'esprit comme vous appelez les arts... Je ne sais pas. Je n'ai jamais le temps pour ces joies-là et pourtant je vis. Je construis. Mon Viaduc sera le plus grand monument actuel de l'humanité, une réplique cinglante à cette nature effroyable qui depuis trois siècles nous fait vivre dans le froid.

— Vous préférez que je quitte la Compagnie ?

Le Kid regarda R. Il avait les yeux tombants, le teint brun, un peu de bedaine. Derrière les verres des lunettes le regard assoupi veillait pourtant.

— Oui, je préfère. Il faut extirper le mal. Ces dirigeables diaboliques nous provoquent. Et l'ennemi intérieur sabote notre œuvre. Votre pièce a trop fait rêver les gens. Le Soleil n'existe plus, R, vous n'aviez pas le droit d'en parler de façon aussi poétique. Nulle part on ne jouera votre pièce.

— En Africana elle est autorisée.

Le Kid haussa ses frêles épaules et sa tête sans cou disparut entre ces deux bosses.

— Profitez des avantages diplomatiques. Vous trouverez là-bas d'autres sources d'inspiration.

— Pour Kaménépolis...

— Nous en ferons un grand centre de vacances et bien sûr un lieu culturel, ne vous inquiétez pas.

— Si.

— De toute façon vous serez longtemps, très longtemps absent, vous ne pourriez continuer à gérer cette station. Il faut qu'elle devienne saine, comme Titanpolis. Nous allons achever la vingt-cinquième coupole cristalline. C'est la reine de l'Univers.

— Une reine glacée comme le reste, sans âme. Les gens s'y ennuiant et la débauche y est pire qu'ailleurs. Vous le savez mais vous vous le cachez.

— Partez maintenant, R. Mes amitiés à Yeuse.

— Nous reviendrons.

Le Kid faillit se dresser avec fureur.

— Ne me provoquez pas.

— Nous reviendrons parce que vous aurez besoin de nous quand vous aurez dépassé le supportable. Sinon vous resterez seul à jamais. Lien Rag mort, nous partis, Jdrien qui s'est enfermé dans son ghetto du Dépotoir et refuse de vous rencontrer. Il ne vous reste que des courtisanes.

Il s'inclina et se dirigea vers la porte.

— Vous direz à Yeuse que ses renseignements sur les émeutes en Transeuropéenne sont précieux. Il faudrait qu'elles se poursuivent encore un peu car la Sibérienne est en train de grignoter les terrains pétrolifères découverts sous la glace.

R se retourna :

— Vous voudriez qu'elle souffle sur le brasier ?

— Belle image ! Pourquoi pas ?

— Ce serait à l'encontre de tous les bons usages diplomatiques.

— Yeuse est d'abord une fonctionnaire de la Compagnie et doit veiller à ses intérêts. Certaines tâches sont délicates, voire répugnantes, mais il ne faut pas hésiter à les accomplir.

R, cette fois, ne jugea pas utile de répondre et sortit.

— Cette fois, murmura le Président, la vieille garde n'existe plus.

R avait raison. Il n'avait plus personne sur qui compter vraiment. Il haussa les épaules, fit rouler son fauteuil jusqu'à un classeur qui fermait grâce à un code, l'ouvrit et en sortit les exemplaires de ces journaux pour soldats d'origine sibérienne. Il

regarda longuement la nudité de Yeuse, on la découvrait sous toutes ses faces. Elle était toujours belle et désirable. Depuis vingt ans il rêvait de devenir son amant et n'avait jamais osé le lui dire, de crainte qu'elle ne lui rie au nez comme tant d'autres. Bien sûr, actuellement, elle aurait peut-être accepté par respect, crainte, mais il ne voulait pas de ce consentement-là.

Il referma le classeur et alla devant une des dernières photographies géantes de son Viaduc.

« Merveilleux ! » eut-il envie de crier de toutes ses forces.

Le plus grand œuvre au monde. À côté le tunnel de la vieille Lady Diana n'était qu'une mascarade sinistre qui ne cessait de s'effondrer.

Il recula sans lâcher le Viaduc du regard et rejoignit sa table de travail. Il lui fallait étudier la proposition sibérienne d'une coalition contre la Fraternité des Dirigeables. Il fallait reconstruire un réseau et cerner les Rénovateurs dans leur repaire. Un gros, très gros risque à prendre. Il réfléchit et en revint à une idée plus simple. Il lui fallait trouver un agent qui ait l'audace d'aller là-bas recueillir des renseignements.

## CHAPITRE XV

Par moments, elle avait l'impression que le capuchon, raidi par la crasse plus que par le froid, n'abritait que le néant. Qu'il n'y avait rien que du vide. Et ce n'était pas la fumeuse ampoule électrique de la minuscule station déserte qui pouvait lui permettre de se faire une opinion sur les traits de frère Ignace. Elle essayait d'effectuer un mouvement tournant pour l'amener en pleine lumière, mais il se refusait à tomber dans le piège. Il n'y avait que l'odeur qui traversait la barrière du froid, puis celle du filtre à air de sa cagoule protectrice.

Et enfin la voix. Une voix rauque de poivrot qui par sa vulgarité raccrochait le moine au réel.

— Pas frère, avait-il exigé. Père... Je suis le père Ignace même si je suis le plus grand alcoolo de l'humanité. Vous n'avez rien à boire ?

— Je regrette, avait-elle dit.

— Il y a toujours à boire dans le sac d'une jolie femme... Vous n'avez pas de parfum ?

— Je n'en mets jamais.

— Quelle idée ! avait-il dit furieux.

Elle avait ouvert son sac pour lui en montrer le contenu.

— Vous avez des dollars ? Y aura peut-être des paysans dans la dernière draisine et ils ont toujours de la vodka sur eux, mais ces mécréants en demandent cher.

— Combien voulez-vous ?

— Le maximum, femme stupide, le maximum.

Elle avait pris une liasse sans compter et n'avait pu apercevoir la main tant le geste avait été rapide. Les billets disparurent dans

l'emmanchure.

— Le cardinal Pierre, commença-t-elle, archevêque de GSS...

— Une ordure, de la crotte de yack !... Nous élevons des yacks dans le monastère que les frères du Tibet nous ont offerts en cadeaux. La crotte de yack sert à faire du feu une fois bien séchée alors que le père Pierre ne sert à rien... Mais je dois m'incliner et lui lécher ses pieds qu'il doit avoir très sales car il a pataugé depuis un demi-siècle dans les pires affaires. Puisque je lui dois tout allons-y... Je suis un alcoolique et à l'occasion une jolie femme ne me fait pas peur. Frère Pierre vous a-t-il sautée ?

Choquée elle eut un mouvement de recul :

— Dites-moi ce que vous savez...

— Il a pourtant coïté avec de très jeunes filles rousses quand celles-ci avaient une âme, voici quinze ans... Même des petites filles qu'il ouvrait de son gros sexe d'obsédé...

Avec soulagement elle perçut une vibration. La draine à crémaillère commençait son dernier aller et retour mais ne serait pas sur place avant une demi-heure.

— Avec votre main, dit-il... Sous la robe d'un moine pervers, quel souvenir pour la fin de vos jours ! Vous l'utiliserez quand votre amant manquera d'imagination. Ici les paysannes sont trop stupides et ne viennent que rarement à confesse... Non, vous ne voulez pas...

— Vous avez votre agent... Si je repars déçue, le cardinal ne vous le pardonnera pas.

Il alla s'asseoir sur l'unique banc de bois et il n'était pas question pour elle de le rejoindre. C'est alors qu'elle aperçut ses pieds et quelques centimètres de mollet sous la robe durcie. Des pieds nus. Énormes. Dans des sandales à lanières. Et chose étonnante des pieds roses, propres. Elle ne pouvait en détacher ses yeux.

— J'avais reçu mission d'aller chez les Éboueurs de la Vie Éternelle, des hérétiques et des fous. Une secte qui possédait une Compagnie... Quand je dis une Compagnie c'était une nécropole... Ces Éboueurs faisaient le ménage sur les réseaux de la banquise de l'océan Indien... Sur le Kerguelen Network aussi et vers Mozambique Station. Ils ramassaient les morts dans les déraillements, les

épidémies, et les entassaient dans des wagons-cimetières.

Yeuse le laissait dire, ne jugeant pas utile de préciser qu'elle était allée dans ces régions lointaines, avait vu ce qu'il restait des wagons-cimetières.

— Je devais rechercher, pour le vicaire apostolique de la Compagnie de la Sainte Croix, le cadavre d'un certain Harl Mern.

— Seulement le sien ?

— C'est-à-dire que le vicaire m'avait laissé entendre que si je trouvais aussi celui d'un autre type, Lien Rag, ça serait encore mieux.

— Un instant. C'était quand exactement ?

Le capuchon s'inclina comme si le père Ignace regardait ses pieds phénoménaux.

— Huit... Peut-être neuf ans... Ou bien dix ans.

— Vous ne pouvez pas vous souvenir de façon plus précise ? supplia Yeuse.

Au-dehors, les rails commençaient à chanter et maintenant Yeuse craignait de n'avoir pas assez de temps pour soutirer le maximum de renseignements à cet étrange religieux.

— Si vous voulez, dix ans...

— Je ne veux pas, cria-t-elle, je veux une certitude.

— Bon c'était peut-être dix ans... Il n'y avait pas plus de six mois que ce Harl Mern avait fichu le camp de la Sainte Croix.

— Bien, continuez.

— J'ai négocié pas mal de temps avec les Éboueurs, ça vous pouvez m'en croire, mais enfin on s'est mis d'accord et ils m'ont conduit vers le cadavre de ce type... Un professeur de je ne sais quoi... Il faut dire que d'abord j'avais demandé s'il n'avait pas de papiers avec lui au moment où ils l'avaient congelé... Rien, ils m'ont dit. Pas ça... Mais sur lui. Ils n'avaient pas fouillé et j'ai dû me taper la corvée avec un cadavre qui était plus dur que ce banc.

— Qui était à côté de lui ? demanda-t-elle.

— Si vous croyez que je m'en souviens !

— Ça aurait dû vous marquer.

— Ah ! la créature diabolique, mi-femme mi-bête. Qu'un



fornicateur avait dû créer avec une femelle Rousse... Je m'en souviens... Une créature belle avec ses cheveux et des seins très gros... Sous son vêtement on les voyait...

— Vous avez trouvé ces papiers ?

— Non... Il n'y avait rien.

— Et le cadavre de Lien Rag ?

— Il n'y avait pas de cadavre de Lien Rag. J'avais les photographies. J'ai reconnu le vieux savant, la créature, mais l'autre n'y était pas. J'ai cherché dans ce wagon puis dans plusieurs autres.

Dans moins de dix minutes la crémaillère arriverait à la halte et elle n'aurait que le temps d'embarquer si elle ne voulait pas mourir de froid durant la nuit.

— Vous avez cherché partout ? Que vous ont dit les Éboueurs ?

— Eh bien, ça n'a pas été facile, croyez-moi... J'ai dû les harceler et comme je suis têtu, au bout de quinze jours ils ont fini par cracher le morceau. Ils m'ont dit qu'ils avaient vendu le cadavre. Une forte somme...

— À qui ?

— Du calme... Sur le moment je pensais surtout aux papiers de ce Harl Mern... Vous comprenez il avait écrit une thèse abominable sur l'origine des Roux, en disant que ces animaux étaient certainement d'origine divine... Qu'ils n'étaient autres que les descendants de Notre Seigneur Jésus Christ... Oui, les descendants ! Ce pauvre Jésus aurait créé une famille et même, qu'Il me pardonne de répéter ces insinuations horribles, plusieurs. Il aurait forniqué dans toutes les villes et villages traversés par Lui et ses apôtres... Si bien qu'il y avait ensuite des dizaines de gens pour se proclamer ses descendants et qu'on avait fini par s'émouvoir au moment de l'Église antique. Après le Concile de...

Le capuchon se secoua :

— Ah, je ne sais plus avec tous ces conciles.

— Celui de Chalcédoine, ne put s'empêcher de souffler Yeuse.

— C'est ça. Chalcédoine.

Puis aussitôt la méfiance :

— Comment savez-vous ça ?

— Le cardinal m'en a dit deux mots.

— Vous savez le reste, persécutés les descendants auraient filé jusqu'au Tibet et là-bas auraient subi des transformations physiques... Des âneries stupides... Mais dangereuses pour la foi et pour rétablir la nouvelle Église...

— Vous n'avez pas trouvé les papiers et alors ?

Le phare unique de la crémaillère commençait d'éclairer la halte-station et le capuchon se tourna vers la gauche.

— Pourvu qu'il y ait des paysans avec de la vodka. Ils en remontent en général... Mais ils la vendent un prix fou, ces païens. Aucun respect pour l'habit religieux... Donc pas de papiers... Mais j'ai fini par savoir que les Éboueurs avaient dû rendre le cadavre de Lien Rag sous la menace d'un bâtiment de guerre.

— Vous êtes sûr... De quelle Compagnie ?

— Ils ne m'ont rien dit.

Une minute tout au plus, avant l'arrivée de la crémaillère.

— Un gros ?

— Paraît que oui, et qu'ils ont dû céder sous la menace car jamais ils n'auraient rendu le corps.

— Juste celui de Lien Rag ?

— Ouais, juste celui-là.

— Je vous en supplie, essayez d'avoir d'autres détails... Je remonterai demain matin pour continuer cette conversation... Je vous apporterai toute la vodka que vous désirez... Tout ce que vous souhaitez.

— Quel dommage que vous veniez si tard !... Demain je ne serai plus ici... Le supérieur me fait transférer et à partir de minuit je serai rayé pour cinq ans du monde des vivants, en pénitence pour mes péchés mortels.

— Des précisions sur ce bâtiment de combat.

— Il était énorme et impressionnant. Des Éboueurs se sont fait massacrer avant que leurs dirigeants ne cèdent. Ah ! voilà la crémaillère enfin... J'espère en prendre une si corsée qu'ils auront du mal à me transférer.

La crémaillère s'immobilisait dans un crissement insupportable.

— Je vous en prie, cria Yeuse, mais peine perdue.

Le moine se dressait et se précipitait vers les premiers voyageurs. Des hommes surtout qui portaient des manteaux traînant jusqu'au plancher, brodés en rouge et vert. Fabriqués dans une étoffe très épaisse.

— Père Ignace ! cria-t-elle.

Mais il avait trouvé à faire affaire et il avait une énorme fiasque enveloppée de tissu bariolé à la main.

Elle fut interpellée par le chauffeur :

— Voyageuse, vous rentrez à Tirgu Station ? Je repars sur-le-champ.

— Une minute.

— Je suis trop en retard, désolé.

Elle dut entrer dans la draisine et s'appuya contre la portière qui venait de se refermer automatiquement. Elle voyait le père Ignace qui restait seul dans la petite station, en train de relever sa robe et soudain elle se mit à rire nerveusement.

Les fameux pieds nus, roses et propres, n'étaient que des simulacres, des sortes de chaussures fourrées montant très haut. Le moine était en train d'essayer d'y introduire sa fiasque d'alcool.

— Celui-là il est toujours prêt à rôder pour acheter de quoi se saouler. Ce sont de curieux bonshommes dans ce monastère. Il est de votre famille ?

— Pas exactement, non.

Elle s'assit assez loin du conducteur pour ne pas avoir de conversation à soutenir. Lorsqu'elle débarqua dans la gare de Tirgu Station, elle fut quelque peu désorientée. On lui annonça qu'elle devrait attendre le lendemain matin pour rejoindre Romania Station où s'arrêtait le Centre-transeuropéen express.

— Et un hôtel ?

— Par là-bas, mais vous ne trouverez rien.

Il n'y avait que des hôtels collectifs, c'est-à-dire qu'on couchait à plusieurs par compartiment, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre. Effectivement il n'y avait pas de place.

— Il faudrait voir chez l'habitant, lui conseilla-t-on, mais vous

devrez payer le prix d'une semaine pour une seule nuit.

Peu lui importait. Elle se dirigea vers une vague adresse dans un quartier proche de la gare, remarqua que la station était carrément éclairée avec le gaz produit sur place et non converti en électricité. Ce système avait l'avantage de donner aussi de la chaleur, mais l'atmosphère était souvent chargée en gaz carbonique.

— Voyageuse Yeuse ?

Une draisine de la Sécurité venait de s'immobiliser à sa hauteur. Un officier en sortit, s'inclina :

— Nous avons ordre de vous conduire vers un endroit où vous trouverez une chambre digne de l'ambassadrice de la Compagnie de la Banquise.

— Mais à qui dois-je cette faveur ? fit-elle sur ses gardes.

L'officier se garda bien de répondre et continua de sourire.

## CHAPITRE XVI

Tandis que la draisine blindée roulait, Yeuse pensait qu'elle était étroitement surveillée depuis son départ, et qu'on allait peut-être l'interroger sur les raisons de ce voyage à la limite de la Concession. À quelques kilomètres commençait la Sibérienne. Il y avait eu des combats et des destructions atroces dans cette région qui restait entièrement militarisée.

— Nous retournons à la gare ?

— Oui, voyageuse.

— Il y a des chambres ?

L'officier avait parlé de chambre et non de couchette ou de cabine. Une chambre impliquait une maison déjà cossue ou un hôtel de luxe. La draisine s'immobilisa le long d'un train privé blanc et qu'elle reconnut. C'était à son bord que Floa Sadon voyageait.

La jeune femme l'attendait d'ailleurs dans le sas, vêtue d'une époustouflante robe d'intérieur, très décolletée et garnie de fourrure aux manches et dans le bas.

— Je suis en inspection dans la région et qu'est-ce que j'apprends, que ma chère amie se trouve aussi dans cette zone !...

Yeuse s'immobilisa sitôt sortie du sas, dans le hall luxueux garni de banquettes en cuir blanc.

— Non, vous ne me ferez pas croire à cette coïncidence.

— Et vous aurez raison.

Elle l'entraîna vers son boudoir en lui prenant la taille et Yeuse se demanda pourquoi ça ne lui déplaisait pas.

— Nous allons souper et puis on discutera.

Ce fut très fin comme d'habitude, avec du champagne. Yeuse

avait quitté sa fourrure, sa combinaison pour une robe longue prêtée par Floa. Elle s'ouvrait sur le côté et dévoilait sa cuisse et sa hanche. Yeuse, plus ronde que Floa, s'y sentait terriblement impudique mais ça avait l'air de plaire à son hôtesse.

— Le cardinal est un cachottier et je n'aime pas ça... Vous avez rencontré un moine alcoolique et paillard... Son supérieur va devoir le retirer de la circulation pendant quelques années.

— Il devait me parler de Lien Rag.

— Vraiment ?

Floa, assise en face d'elle, se pencha et posa sa main sur le genou découvert. Yeuse pensa qu'elle avait trop bu de champagne, ce qui la rendait toujours très réceptive à toute tentative pareille.

— Du corps de Lien Rag.

Elle raconta ce qu'elle savait avec, cependant, l'impression que Floa n'ignorait rien des circonstances de la mort de son ancien amant.

— Un bâtiment de guerre ?

— Le père Ignace n'a pas su préciser. Un gros bâtiment certainement.

— Lady Diana ?

— C'est la première idée que j'ai eue.

— Vous la connaissez ?

— J'étais ambassadrice auprès de la Commission des Accords de NY Station.

— Elle ne vous a jamais fait des avances ?

Yeuse rougit autant de la question que de la pression de la main de Floa sur son genou.

— J'ai fait semblant de ne pas comprendre.

— Elle est de plus en plus monstrueuse. Une motte de beurre, non, de saindoux, avec juste les yeux qui surnagent chargés de méchanceté. La bouche elle-même a disparu. Elle ne la barbouille plus de rouge. Oui, il est possible qu'elle détienne le cadavre de Lien... Mais que voulait-elle en faire ?

— La satisfaction de posséder le corps de son ennemi ?

— Serait-elle nécrophile ?

— Oh ! non, je vous en prie.

Floa se glissa à côté d'elle et approcha sa bouche de son oreille :

— Si nous évoquions ensemble Lien ?

Yeuse respirait difficilement. Elle se disait que l'éclairage au gaz devait empester l'atmosphère de cette station, pénétrer malgré les filtres. La main de Floa glissait sur ses cuisses jointes.

— Vous vous souvenez aussi de cette fois...

— Nous étions un peu folles, si jeunes...

— Nous n'avons pas vieilli, décréta Floa en se levant brusquement pour remplir les coupes. Nous sommes encore pleines de vitalité et nous avons besoin de faire l'amour souvent. Vous comme moi...

— Écoutez, Floa..., commença Yeuse.

— Vous me repoussez ?

— Croyez-vous que nous puissions savoir si Lady Diana conserve le corps de Lien Rag.

— Moi je peux... Déjà j'ai obtenu d'elle des accords commerciaux, politiques, pourquoi pas ce renseignement. Il suffit de fermer les yeux et de s'imaginer en train de nager dans une baignoire de graisse.

— Vous avez pu...

Floa Sadon caressa le côté droit de sa robe et, comme par miracle, celle-ci s'ouvrit sur son corps impeccable. Plus potelé que jadis mais très désirable, sans un défaut. Elle piétina son vêtement et s'approcha de Yeuse qui fixait sa toison dorée au bas du ventre légèrement bombé.

— Vous savez que je suis capable de tout, même de cela. Je dirige une Compagnie au milieu de l'hostilité générale des autres actionnaires. Si je n'avais pas des résultats je ne tiendrais jamais... J'ai contre moi les Aiguilleurs, donc la Sécurité ferroviaire, un vieux conflit entre nous. Les actionnaires les plus importants, les Néo-Catholiques qui font mine de collaborer mais me traitent de truie obscène quand ils parlent de moi entre eux. Le reste, la population me hait sans ambiguïté car on colporte sur moi dix fois plus de mensonges que ne comporte la vérité.

Elle s'agenouilla devant Yeuse, posa son menton entre ses genoux. Comment pouvait-il y avoir autant de tendresse dans le regard clair de cette faunesse impitoyable ?

— Nous demanderons à la Diana des comptes sur le cher pauvre Lien que nous aimions toutes les deux.

Lentement, elle découvrit les cuisses de Yeuse qui préféra fermer les yeux. Elle essayait d'oublier sa partenaire, l'instant, le lieu mais la douceur de cette bouche lui dévoila sa propre duplicité.

Bien plus tard, elle réalisa que le train privé roulait dans un semi-silence feutré vers une destination inconnue.



## CHAPITRE XVII

Sur le chemin du retour, Zeloy avait été arrêté par la Sécurité ferroviaire car il arrivait du petit cercle polaire, zone militaire depuis des années. Il avait été fouillé, interrogé. Son laissez-passer ne paraissait pas impressionner les Aiguilleurs.

— Vous venez de la Compagnie de la Banquise. Citez-nous des noms de grands chefs Aiguilleurs là-bas.

— Lichten, par exemple, qui dirige la Sécurité militaire.

Ils avaient paru satisfaits mais ne l'avaient pas relâché immédiatement pour autant. Ils avaient développé les photographies de son appareil mais elles ne révélaient rien de suspect. Il avait pris ses précautions : Lienty Ragus lui ferait parvenir les plus intéressantes.

— Que vouliez-vous voir dans la ferme Ragus ?

— Des rennes. Je pense faire un reportage pour mon journal. Il me semble que ce serait intéressant pour ma Compagnie d'en importer pour créer des élevages. Nous manquons de viande de ce genre.

Deux jours ils l'avaient gardé et déjà, revenue à Grand Star Station, Yeuse s'inquiétait. Elle avait appelé Floa qui s'était moquée d'elle, sous-entendant qu'un mâle lui manquait déjà.

— Je veux savoir ce qu'il est devenu.

Il arriva fatigué et sale et elle eut envie de s'occuper de lui, de le baigner, de le masser, de lui donner à manger. Mais lui ne pensait qu'au gouffre aux Garous, au vieux Ragus disparu dans la profondeur de la terre.

— Je sais déjà par Lien Rag que ce gouffre est l'ancre de

créatures effrayantes. Ragus n'a pas laissé autre chose ?

— Ou alors son fils n'a pas cru bon de me les révéler. Il faut que j'y retourne dans quelque temps. Nous descendrons dans le gouffre. Au moins pour remonter le corps de son père.

Yeuse doutait qu'ils le trouvent un jour. Elle ne savait pas comment expliquer son pessimisme. Zelay alla dans son compartiment, ne reparut qu'une heure plus tard. Il ne cachait pas sa fatigue.

— R arrive, dit-elle. Le Kid l'a presque expulsé. En disant qu'il craignait pour lui les retombées de la campagne anti-Rénos.

— La Sécurité ferroviaire m'a interrogé là-dessus. Ils sont impressionnés par nos camps de concentration.

— Quelle honte ! soupira-t-elle.

Au début elle voulait attendre pour lui parler de frère Ignace, puis au repas du soir elle raconta son voyage.

— Vous auriez pu attendre mon retour, fit-il vexé.

— Il fallait faire vite. Je ne savais pourquoi mais lui me l'a dit. Il est retiré de la vie normale pour cinq ans, certainement envoyé dans un monastère perdu.

Il écoutait, n'ayant plus faim, son œil unique brillant d'excitation tandis que sa cicatrice devenait blême.

— Je peux utiliser ce scoop ?

— J'y réfléchis depuis mon retour. Il n'y a pas urgence, n'est-ce pas ?

— C'est une nouvelle phénoménale. Vous êtes là calme, raisonneuse...

— J'ai eu le temps de l'assimiler, moi, et vous en ferez autant.

— Un bâtiment de guerre ? Un aviso, un destroyer ?

— Je ne sais pas.

Ne pouvant plus se retenir, il se leva pour aller et venir dans la petite salle à manger du train spécial. Il frappait du poing droit dans sa paume gauche toutes les dix secondes et ça finit par agacer Yeuse :

— Asseyez-vous, par pitié.

— C'est Lady Diana qui a récupéré le corps.

— Vous aussi vous le pensez ?

Il alluma un cigare et prit sa tête entre ses mains, parla en mâchouillant son bout euphorisant :

— Pas pour l'embaumer ou l'admirer... Pas pour rassasier sa vindicte.

Yeuse pensait à l'hypothèse de Floa, n'osait pas en parler la première.

— J'y suis, les gènes... Elle a dû faire faire une autopsie détaillée. Son index pointa vers elle :

— Elle devait savoir que Lien Rag se sentait prédestiné par un message inscrit dans ses chromosomes... Son hérédité avait choisi cet homme un peu au hasard pour que soudain il endosse une autre personnalité... Oui, oui, c'est ça... Lady Diana y a songé et pense qu'une autopsie minutieuse lui apportera des informations sur les Rag, Ragus et compagnie... Ses médecins, ses biologistes sont les meilleurs du monde et ils trouveront.

Yeuse réalisa brusquement qu'il pourrait avoir raison et que, depuis dix ans, Lady Diana disposait certainement de ces informations-là. Zelay parlait au présent car elle n'avait pas précisé la date de ce détournement de cadavre.

— Dix ans, fit Zelay effondré... Il est certainement trop tard à moins qu'ils n'aient pas eu toutes les possibilités pour analyser et pour ensuite reconstituer dans une synthèse précise leurs observations. C'est fort possible.

Floa et elle n'avaient rien envisagé de semblable mais Zelay devait avoir raison. Lady Diana voulait savoir pourquoi cet homme, qui menait une existence tranquille de petit fonctionnaire, avait subitement fait éclater le carcan de la société ferroviaire, cherché dans de multiples directions, pris la défense des Roux, regardé du côté des Rénovateurs du Soleil, eu des idées avancées en démocratie. Pour une femme que le pouvoir isolait dans une superbe dédaigneuse, il était impossible qu'un tel homme agisse de par sa seule volonté. Yeuse avait toujours cru que Lien Rag avait un jour fait son autocritique et s'était volontairement affranchi de toutes les tutelles.

— Lien Rag lui-même se disait appelé, dit Zelay comme s'il avait

suivi ses réflexions.

— À cause des coïncidences dans sa vie... Il en était même arrivé à se croire immortel.

Zeloy ralluma son cigare. Yeuse se leva et prit une bouteille de vieil alcool dans un placard.

— À force d'échapper aux dangers il en était logiquement venu à cette semi-certitude... Mais il est mort, dit Yeuse, et Lady Diana a certainement dépecé son corps.

— Comment le savoir ?

Elle remplit les verres, sirota un peu du sien :

— J'ai un espoir mais je ne peux vous en dire plus. Ça fait partie de mon secret professionnel.

Il parut se résigner. Pauvre Zeloy qui ne savait pas comment Yeuse avait obtenu cette promesse de Floa, en partageant sa couche toute une nuit, en ne s'offusquant pas des fantasmes d'un érotisme exacerbé de la déléguée aux Affaires extérieures. Elle ne regrettait rien, avait eu sa grande part des voluptés mais c'était mal inaugurer son poste à GSS. Floa croirait détenir un pouvoir sur elle et chercherait à en abuser.

— Bientôt ? Je veux dire vous aurez une réponse rapide ?

Floa rencontrait régulièrement Lady Diana quelque part sur la banquise atlantique. Tantôt elle s'offrait, tantôt elle jouait les coquettes avec la grosse dirigeante de la Panaméricaine. Sans vergogne, elle avait raconté à Yeuse comment se déroulaient ces entrevues une fois les choses sérieuses examinées.

— Je ne sais pas...

— Il faut que nous retrouvions d'anciens Éboueurs de la Vie Éternelle... Je suis certain qu'il en existe encore disséminés un peu partout.

— Même en Transeuropéenne ?

— Peut-être. Vous avez quelquefois réfléchi à cette histoire de Vie Éternelle ? Ce n'est pas une appellation gratuite à mon avis. Là-dessous se cache un secret et le vieux rédacteur alcool du *Victory* l'avait également flairé...

— Les Éboueurs croyaient qu'il existait après la mort une vie

spirituelle...

— Non, certainement pas... Je pense qu'ils savaient que cette vie pouvait se poursuivre ailleurs mais pas seulement de façon spirituelle... Quelque part ailleurs, mais où ?

## CHAPITRE XVIII

Lorsqu'il embarqua à bord du *Soleil de Liberté* comme aspirant commandant de bord, Liensun ne connaissait plus son bonheur. Il n'en dormait plus depuis des nuits et l'heure cruciale était enfin arrivée. Il avait fallu attendre les informations météo pour prendre l'air dans de bonnes conditions, puisque le but de la mission était à l'extrême nord de la banquise, entre l'ancien continent sibérien et l'Amérique, dans le détroit de Béring.

Il était parmi les rares à connaître le but final de l'expédition. Dans deux jours ils seraient sur place si tout allait bien. Un important matériel avait été embarqué dans les soutes situées dans la grande carcasse en fibres de carbone, recouverte d'une enveloppe étanche, et cinquante gardes de la nouvelle Milice solaire allaient pour la première fois intervenir dans une action de commando. Des parachutistes !

C'était la grande idée de Ma Ker depuis des années, et il avait fallu de longues expérimentations avec des objets, puis des mannequins pour mettre au point un parachute fiable. Mais surtout, le recrutement humain avait été un fiasco pendant deux années consécutives. Si bien que les sauts depuis un dirigeable faisaient, à cette époque, partie des exhibitions sportives. Nul n'avait le courage de rejoindre le petit groupe des parachutistes d'essai. Puis d'un seul coup après l'arrivée massive de jeunes gens, le commando avait pu être constitué, entraîné. Tous avaient sauté des dizaines de fois sans le moindre incident. Ils étaient vêtus d'une combinaison nouvelle, spéciale, légèrement armés. Les plus âgés des Rénovateurs n'en revenaient pas lorsque les corolles des parachutes s'ouvraient sous la masse immobile d'un dirigeable.

Au milieu de la deuxième nuit le commandant de bord fit appeler Liensun dans le poste de pilotage. Liensun prenait son quart comme tout le monde et participait à toutes les manœuvres. Il avait piloté l'appareil, effectué le travail d'officier en second, envoyé des messages radio, fait le point, dirigé les exercices d'entraînement dans la salle de gymnastique, appris les règles de l'intendance.

Le commandant Levica était dans la partie réservée aux cartes, son visage jeune et énergique éclairé par une lampe fluorescente discrète. On naviguait avec très peu de lumière pour ne pas attirer l'attention.

— Liensun, c'est vous qui, demain matin, allez faire le briefing d'information aux paras.

Liensun en fut pétrifié.

— Vous leur expliquerez comment nous avons décidé d'attaquer et pourquoi. Vous ferez un plan au tableau noir et vous distribuerez les tirages de la zone en question. Ensuite le briefing terminé vous passerez une inspection minutieuse et sans pitié. Vous trouverez les lacunes, réconforterez les paras qui en auront besoin. C'est vous le chef de cette action sur le terrain. Merci, terminé.

Liensun salua et fit demi-tour. Au passage il nota que l'objectif serait atteint vers les environs de midi et décida que son briefing commencerait à neuf heures. Il alla se coucher et dormit profondément.

À neuf heures il parut devant ces gardes solaires qui tous avaient vingt ans, mais personne ne connaissait son jeune âge. Il faisait même plus vieux que la plupart. Il rendit son salut et alla directement au tableau noir tandis qu'un aide distribuait les cartes.

— Ceci est le réseau sibérien qui s'interrompt ici. En fait il amorce une courbe et retourne vers l'ouest par un réseau situé plus au nord. Nous allons attaquer un train-bagne sibérien qui doit retenir entre soixante et soixante-dix Rénovateurs du Soleil dans ses geôles-ateliers. Il y a des femmes, des enfants et des hommes. Tous travaillent dans ce train qui est une étable en fait, avec des vaches laitières et des vaches reproductrices. Ces gens-là travaillent dans le fumier mais la chaleur des animaux permet de vivre dans des conditions à peu près acceptables. Nous allons stopper le train ici.

Mais avant il y aura deux lâchers. Un en amont du train, l'autre en aval. Cinq hommes chaque fois avec des explosifs. Le grand lâcher sera pour le moment où le conducteur sera alerté par son indicateur de continuité des rails et stoppera. Les quarante hommes sauteront pour attaquer.

Il les regarda les uns après les autres :

— Nous comptons sur l'effet de terreur. Ce sera la première fois qu'ils verront des hommes tomber du ciel, en fait ils seront déjà terrorisés par le dirigeable. Il n'y a pas d'armes lourdes dans le train-bagne, juste des mitrailleuses et des fusils.

Un garçon au crâne rasé leva le doigt :

— Comment reconnâitrons-nous les Rénos ? Tous les bagnards vont vouloir embarquer ?

Liensun sourit :

— Excellente question, mais seuls les Rénos oseront embarquer dans le *Soleil de Liberté*. Car ils savent tous ce que ça représente. Notre propagande s'insinue partout, même dans les trains-bagnes. Mais en plus ils devront répondre à la question suivante : Qu'est-ce que le Soleil ? Et que répondront-ils ?

— Le Soleil c'est la vie, répliquèrent en chœur les cinquante paras.

L'inspection lui apporta une très grande satisfaction car il n'eut que quelques remarques anodines à faire. Ces jeunes gens étaient si motivés qu'ils possédaient une très grande discipline.

— À midi, premier lâcher de cinq.

On arrivait près du réseau et le dirigeable s'immobilisa malgré un vent assez fort de côté. Les paras sautèrent et les parachutes s'ouvrirent vite. Dès que les charges auraient endommagé les voies ils se mettraient en marche vers une petite station voisine. S'ils le pouvaient, ils s'empareraient d'une draisine et essaieraient de rejoindre le train-bagne stoppé. Sinon ils seraient récupérés au retour.

Les cinq autres sautèrent à l'endroit fixé mais eux, par contre, emportaient une petite draisine légère qui se balançait au bout de trois parachutes.

Le dirigeable s'éloigna et remonta le réseau cette fois, jusqu'à ce



que le train-bagne soit signalé par le radar. Il n'y avait plus qu'à attendre.

— Je l'ai, dit le second qui surveillait la voie avec des jumelles. Il ralentit.

Un train à vapeur composé de nombreux wagons, vieillots, d'où s'échappaient sans arrêt des fumerolles. Pour attirer l'attention le commandant fit tirer quelques fusées éclairantes puis le lâcher des paras commença.

Liensun les regardait descendre vers l'objectif en se demandant comment Ma Ker avait pu avoir cette merveilleuse idée. Cette femme douce, humaine, s'était révélée brusquement lorsqu'il avait trois ans et qu'elle avait dû se défendre contre des chasseurs de phoques, de véritables bandits. Depuis elle pensait que la violence était nécessaire pour atteindre le but que les Rénovateurs s'étaient fixé.

Les paras attaquaient le train-bagne, profitant de l'effet de surprise et les gardiens ne se défendaient pas pour l'instant.

— La draisine d'aval, dit le commandant.

Elle arrivait à toute vitesse vers le train. Ils pouvaient voir un groupe attaquer une porte, la faire sauter et soudain ils sursautèrent avant d'éclater de rire.

Plusieurs vaches et deux veaux venaient de sauter des wagons-étables sur la glace du ballast et s'étaient plus ou moins bien reçus. L'une d'elles fonçait vers un para qui, de surprise, en restait statufié. Il finit par s'écarter mais la vache revint sur lui et il dut l'abattre.

— Ça se passe bien, dit le commandant.

— Nous allons descendre, fit Liensun impatient.

— Attendons la fusée verte comme convenu.

Déjà on apercevait les premiers prisonniers vêtus de loques et qui n'osaient descendre dans le froid. Le commandant parut ennuyé de cette situation et Liensun pensa qu'il aurait pu y penser plus tôt. Des combinaisons auraient été souhaitables pour permettre aux Rénos d'embarquer.

— La fusée verte.

Les ancres chauffantes filèrent toutes en même temps

s'enfoncer dans la banquise et, peu après, le dirigeable perdant volontairement une partie de son hélium commença de descendre vers la glace. À quelques centaines de mètres du train immobilisé.

## CHAPITRE XIX

On dut réquisitionner des couvertures, des combinaisons pour protéger les prisonniers affaiblis par leur séjour dans le bagné et les premiers durent être portés, incapables d'escalader la passerelle conduisant à la grande nacelle où un médecin et deux infirmières les accueillaient. Les plus valides aidaient les autres. Le contrôle était sévère et les paras durent menacer un homme qui voulait à toute force embarquer.

— Je deviendrai Rénovateur... D'ailleurs, ma mère l'était...

Pour le moment il ne s'agissait que de sélectionner ceux qui avaient été condamnés pour cette raison.

Ann Suba disait qu'ensuite ils devenaient les meilleurs collaborateurs de la Fraternité.

— Regardez l'autre commando avec une vieille loco-vapeur.

Ils avaient attaqué la petite station, juste au moment où un train de marchandises était en gare. Détournant la loco ils avaient foncé vers l'est.

— Plus vite, dit le commandant.

Il n'y avait rien à redouter des Sibériens mais la météo devenait alarmante avec des vents du sud qui freineraient le retour. À cause des bagnards délivrés les pleins d'huile n'avaient pu être faits. Mais il y avait sur leur route de retour deux stations phoquières où l'huile abondait certainement.

— La draisine ?

— Quatre hommes restent avec, on la remontera au treuil.

Lorsque le dirigeable prit de la hauteur, déroulant simplement ses câbles d'ancre, les Rénovateurs ne cachèrent plus leurs terreurs.

Mais ils s'efforcèrent de ne pas céder à la panique, même quand le nez du *Soleil de Liberté* pointa vers le ciel avec un angle de trente degrés. Un câble venait de se rompre.

La draisine fut récupérée avec les derniers paras qui tenaient le train sous la menace de leurs mitrailleuses. Depuis le dirigeable les lance-missiles pouvaient aussi intervenir en cas de besoin.

Une femme de cinquante ans environ se détacha du groupe et s'approcha de Liensun :

— Veuillez m'excuser, officier, mais votre visage ne m'est pas inconnu. Je sais que vous êtes très jeune mais pourtant je me souviens d'un autre visage identique.

Liensun la regarda avec perplexité.

— Je suis détenue dans ce train-bagne depuis de très nombreuses années... Avant j'étais dans un autre qui fabriquait des fausses fourrures mais il a brûlé et nous avons été transférées dans celui-là. Il y a vingt ans que je suis détenue. J'étais une scientifique, physicienne...

— Je sais que je ressemble à mon père qui se nommait Lien Rag, dit Liensun.

— Lien Rag, bien sûr... L'homme qui fit délivrer Yeuse.

Liensun réagit à ce nom. Il ne pouvait oublier cette femme rencontrée à Hot Station :

— Vous avez dit Yeuse ?

— Oui, seriez-vous cet enfant dont elle avait eu la responsabilité un temps ?... Non... Ou alors ?

— Vous parlez de mon demi-frère Jdrien, fit Liensun avec un sourire désagréable.

— Mon nom est Ligath... J'ai regretté que Yeuse soit partie si vite. Nous étions amies et pourtant tant mieux si elle a connu la liberté avant moi... Vous savez, je n'ai pas arrêté de travailler, de prendre des notes dans ce train-bagne et je les ai toujours sur moi, cousues dans mes vêtements.

Elle regardait autour d'elle avec ravissement :

— Nous savions que de tels appareils existaient mais nous ne savions comment nous les représenter. On apprend beaucoup dans

les trains-bagnes chaque fois que de nouveaux venus arrivent. J'étais à la comptabilité des litres de lait et je voyais beaucoup de monde. Nous avons appris la création de la Fraternité...

— Vous savez ce qu'est devenue Yeuse ?

— Non, bien sûr. Elle est des nôtres ?

— Oh, pas du tout, au contraire. Elle est devenue un haut personnage de la Compagnie de la Banquise, ambassadrice en Transeuropéenne.

Ligath restait impassible. Elle avait appris à cacher ses sentiments et ce jeune garçon lui faisait un effet bizarre au fur et à mesure qu'elle discutait avec lui.

— La Compagnie de la Banquise est notre principal ennemi. Ils arrêtent nos amis par milliers, les déportent dans des camps de concentration immobiles.

— Yeuse est au courant ?

— Bien sûr, c'est l'amie du président. On dit même qu'elle serait plus que son amie.

Ligath ne disait toujours rien, restait comme indifférente et Liensun s'en agaçait :

— Elle n'a jamais essayé de vous faire délivrer ? Pourtant elle aurait pu intervenir auprès des Sibériens.

— Je suppose qu'elle a dû lutter très dur pour en arriver là où elle est. Ça explique bien des choses, dit-elle doucement.

## CHAPITRE XX

R arriva une nuit après avoir effectué un voyage du double de la normale en kilométrage. On téléphona depuis l'écluse principale pour savoir si la voyageuse ambassadrice se portait garante du voyageur Ruanda, écrivain. Elle se réveilla complètement et répondit avec la fermeté qui convenait, s'habilla pour recevoir décemment son mari. Elle avait commencé sa nuit dans le compartiment de Zelay et n'avait pas voulu rester auprès du journaliste. R se montrait indulgent pour ses frasques mais, après une séparation de trois mois, il aurait peut-être jugé saumâtre qu'elle ne soit pas seule dans sa couchette.

Elle le trouva amaigri, fatigué.

— Je n'ai pas eu droit à un train spécial mais j'ai pu néanmoins prendre le GBUR, le Grand Banquisien Ultra-Rapide jusqu'à la côte ouest d'Africana, mais ensuite sur la Banquise Atlantique j'ai perdu beaucoup de temps et d'argent. Le réseau est en partie désorganisé depuis que tous les convois doivent éviter la zone sud transeuropéenne. Ça ne s'arrange pas... En Africana on dit qu'un pouvoir révolutionnaire est en place.

Il accepta un verre de vodka et un peu de nourriture qu'il trouva assez médiocre.

— J'ai prévu ces difficultés de ravitaillement et dans le wagon des silico-cars il y a des caisses de nourriture.

— Quels silicos ?

— Le Kid fait cadeau de l'un à Floa Sadon et veut que l'autre soit exposé dans une vitrine... Il pense qu'avec les nantis de cette Compagnie le marché pourrait être fructueux.

— Te voilà commis voyageur de la Société du Silice ?

— Pour un chargé culturel c'est assez humiliant, je l'avoue, mais je devais partir vite et j'ai accepté.

— Comment ça va là-bas ?

— On a dû arrêter dans les dix mille personnes. Officiellement. Les gens disent cinquante mille. Mettons vingt mille. Toutes ont été déportées sur le Viaduc dans les fameux camps suspendus sur les branches parallèles. On dit aussi que l'une d'elles s'est effondrée dernièrement et qu'il n'y aurait pas de survivants...

— Des amis à nous sont-ils inquiétés ?

— Les rafles sont journalières dans Kaménépolis et la vie culturelle est complètement paralysée. On n'ose plus monter de nouvelles pièces, exposer de nouvelles toiles ou tourner de nouveaux films. À la télé il y a un feuilleton contre les Rénovateurs, *Les Envahisseurs*. Il connaît un succès fou. La vente des téléviseurs a augmenté de vingt pour cent en un mois.

Il se reversait de la vodka et Yeuse se surprit en train d'espérer qu'il serait trop ivre dans une heure pour tenter de lui faire l'amour. Il ne la dégoûtait pas mais elle ne pourrait pas jouer la comédie de l'épouse qui attend depuis longtemps cet instant-là.

— J'ai passé mon temps à consulter les archives de Lien Rag et j'ai trouvé des renseignements importants sur les Gisements Intellectuels de Documentation de cette Concession. Si seulement je pouvais y avoir accès.

— On se déplace difficilement.

— Tu as voyagé ?

— Ma dernière lettre n'est pas arrivée ? Je t'y racontais mon entrevue avec ce moine crasseux et alcoolique.

— Non...

— Le vicaire apostolique de la Sainte Croix l'avait envoyé chez les Éboueurs de la Vie Éternelle pour...

R se frappa le front :

— J'allais oublier. J'ai découvert que les Éboueurs existaient depuis plus d'un siècle. Ils avaient commencé leur sale boulot ici en Transeuropéenne, avant d'être pourchassés et expulsés par les Néo-Catholiques... Parce qu'ils avaient leur principal siège du côté de la

Nouvelle Rome...

— Tu as trouvé ça dans les archives de Lien Rag ?

— Pas du tout. Un hasard fabuleux. On a arraisonné un voilier du rail pirate voici quelques mois, et la cargaison a été confiée à des experts commerciaux fédéraux. Le but était de restituer à chaque station pillée une part du butin. C'était une tâche énorme et l'administration a décidé de vendre aux enchères les lots de marchandises. Il y avait un lot de journaux d'information des Éboueurs, un bulletin minable si tu préfères, *Éternité*. J'ai poussé la bibliothèque universitaire de Kaménépolis à l'acheter, espérant trouver quelque chose sur ton ami, mais c'étaient de vieux numéros. J'ai appris l'origine de cette secte, son expulsion, sa diaspora vers la Banquise du sud de la Dépression Indienne.

— Dans quelle station ont-ils commencé leurs tristes besoins ?

Il prit ses lunettes, fouilla dans ses poches avant de ramener un petit carnet :

— Scraps Station, c'est bien ça.

Yeuse sourit :

— Non ?... Déchets Station ?

— Oui, oui... Une mine très riche qui descend dans les anciens dépôts d'ordures de la ville de Rome d'autrefois. On dit que les habitants sont à l'aise. Ils fournissent des centaines de produits... Les Éboueurs ont commencé là comme mineurs... Une façon de revaloriser spirituellement leur sale travail en quelque sorte.

— Tu crois que ça peut nous aider pour retrouver le corps de Lien Rag ?

— Pas forcément, mais on dit que suite à l'attaque des Pirates du Rail les Éboueurs qui ont pu s'échapper seraient revenus sur leur lieu de départ, en espérant qu'on les avait oubliés après plus d'un siècle... On peut retrouver des témoins de la mort de ton ami et leur faire raconter ce qu'ils savent.

Il avait bu pas mal de vodka et articulait avec difficulté. Ses yeux se fermaient malgré lui et il lui fit de la peine.

— Viens, dit-elle... On doit dormir maintenant. Nous continuerons demain.



Il la suivit dans la chambre et s'assit sur la grande couchette d'un air intimidé.

— Je vais t'aider.

— Tu sais j'ai besoin d'un bain mais pas ce soir... J'ai voyagé dans des trains ignobles... Dans le froid, la crasse, la faim. Les pieds s'enfonçaient dans une sorte de paille pourrie. Ils répandent ça dans les wagons pour isoler mais les gens font toutes sortes de saletés dessus. La Banquise est un véritable paradis d'hygiène et de santé à côté de cette Transeuropéenne.

Elle commença de défaire sa combinaison poisseuse et il protesta.

— Écoute je suis ta femme, non ?

— Tu sais, je suis dans un état de fatigue extrême et je crains d'être très décevant.

— Je ne te demande rien, dit-elle gaiement.

Elle le déshabilla, alla mettre ses vêtements dans la machine à laver. Lorsqu'elle revint il dormait déjà profondément.

Au petit déjeuner, Zelay arriva en robe de chambre et la première chose qu'il aperçut fut la grosse valise de R.

— Il dort, dit Yeuse. Il était exténué. Un voyage infernal.

Zelay parut avoir été assommé. Il la regarda lui servir le thé, le regard fixe.

— Je t'en prie, dit-elle. C'était juste un plaisir physique partagé.

— Pas pour moi ! gronda-t-il entre ses dents.

— Tu devras t'y faire ! déclara-t-elle sèchement.

Elle lui parla des recherches de R sur les Éboueurs et la conscience professionnelle du journaliste parvint à surmonter ce ridicule dépit amoureux.

— C'est important.

R arriva drapé dans une grande serviette de bain, le cheveu humide.

— Oh ! bonjour, Zelay, je vous croyais en reportage... Tu as du café ?

— Ce qu'on appelle café ici.

— Une caisse voyage avec les silicos, une caisse de vrai...

Il fallut expliquer à Zeloy que le Kid envoyait deux silico-cars...

— J'ai rêvé, dit R, ou bien tu m'as parlé d'un moine qui aurait visité les Éboueurs ?

— Tu m'as interrompue avec ce que tu savais sur Scraps Station.

Elle lui parla du père Ignace, des chaussures en forme de pieds nus :

— Ils essayent de correspondre à une certaine idée vieille de deux mille ans du moine en robe de bure et pieds nus dans des sandales... C'est ridicule.

— Ils auraient dû céder le cadavre de Rag ? À un bâtiment de guerre inconnu ? Je n'y crois pas... On est en train de te manœuvrer, ma pauvre Yeuse. Ce cardinal doit avoir une idée bien précise sur le sort de Lien Rag.

— Non, j'ai négocié en lui disant que tu allais écrire une histoire des papes de la Grande Panique. Comme ils n'ont pas, semble-t-il, eu un comportement très catholique, toute la hiérarchie néo panique...

— Je n'ai jamais eu l'intention d'écrire un livre pareil !

— Je sais mais qu'importe. Si le cardinal m'a trompée je vais le relancer...

— Quand je serai reposé j'irai à Scraps Station. Il doit y avoir un GID important...

Il fallut préciser pour Zeloy : Gisement Intellectuel de Documentation.

— Je peux y aller à votre place ? proposa le garçon.

R secoua la tête :

— Non. Je tiens à y aller.

— Ce sera difficile... Tout le Sud est isolé, même dans la région de Vatican II et de la Nouvelle Rome.

— Le cardinal nous obtiendra bien un permis, fit R en regardant Yeuse.

Elle secoua la tête :

— Il pensera que tu vas te documenter pour ton bouquin sur ces papes mythiques... On amadouera Floa avec le silico-car. Je suis certaine qu'elle appréciera le cadeau.

— D'autant plus que c'est un modèle spécial qui peut atteindre une grande vitesse.

## CHAPITRE XXI

Floa Sadon attendait depuis une heure dans le petit salon rose et blanc capitonné entièrement. Une véritable cellule de silence qui commençait de l'impressionner. Elle avait ôté ses fourrures et, ainsi enfoncée dans ce siège profond, elle paraissait nue à partir de la taille. Ses longues jambes se croisaient et se décroisaient avec énervement. Elle regrettait de se montrer ainsi, si ouvertement provocante.

Son train spécial attendait depuis vingt-quatre heures en pleine banquise, le bon vouloir de Lady Diana retardée, disait-on, par un malaise. Floa détestait la banquise et son train était équipé d'une multitude d'appareils sophistiqués pour vérifier à chaque seconde la stabilité de la glace. Elle n'avait pas fermé l'œil de la nuit pour épier le moindre craquement, avait failli donner l'ordre de rebrousser chemin. Pour soutenir le combat contre Lady Diana elle n'avait pu absorber de calmants mais se promettait de se droguer pour le retour.

La porte s'ouvrit enfin et Lady Diana entra lentement. Elle avait abandonné son fauteuil d'infirme à côté mais Floa put l'apercevoir, tandis qu'un serviteur le poussait rapidement hors de sa vue.

— Ma chère petite, vous êtes magnifique, dit Lady Diana avec ironie.

Lourdement, elle se laissa tomber en face d'elle et sa masse gélatineuse s'enfonça dans le cuir moelleux :

— J'ai été retardée par un malaise cardiaque... Moi non plus je n'aime pas la banquise et chaque fois j'appréhende...

Floa sursauta. Elle n'avait jamais fait part de sa propre angoisse. Cette femme connaissait jusqu'aux sentiments secrets de ses

partenaires.

— Peter Housk m'a fait part de votre regret de ne pas participer au Conseil oligarchique mondial.

— Depuis la mort du vieux Helbon nul ne l'a remplacé chez nous.

— C'est juste, mais il faut un vote des autres membres... Ça ne peut se faire sur-le-champ.

— Je pose ma candidature.

— J'en prends note.

Ses yeux très noirs, du diamant, fixaient les longues jambes de Floa, et celle-ci sentait comme un attouchement indiscret entre ses cuisses, ne pouvait surmonter un certain émoi.

— Je veux avoir les dossiers secrets sur la Voie Oblique par exemple.

— Ma chère enfant !

— Non. Je suis la voyageuse déléguée aux Relations extérieures et même plus que cela, en fait l'apathie des autres actionnaires me donne des pouvoirs de présidente. Je veux bien être votre chère enfant en dehors des discussions politiques mais pas durant celles-ci.

— Je m'en souviendrai, chère voyageuse Sadon.

— La Voie Oblique ?

— N'est-ce pas un livre sans valeur qui expliquerait l'origine des Roux ?

— Non. C'est autre chose de beaucoup plus important. Un mystère dangereux, très dangereux.

— Nous allons d'abord vous faire nommer membre du Conseil oligarchique et ensuite nous envisagerons de répondre à vos préoccupations... Malgré notre aide importante vous n'avez pas réussi à mater la révolte du Sud. Ce n'est pas par incompetence mais parce que votre Conseil d'administration, soi-disant apathique, se révolte à l'idée que vous pourriez bombarder leurs usines, leurs entreprises de toute nature et que la ruine du Sud entraînerait la leur.

Floa encaissa le coup avec une rage secrète.

— Vous êtes bien renseignée.

— C'est mon rôle. Vous allez mettre le Conseil devant le fait accompli. Choisissez une station au hasard et réduisez-la à néant.

— Ils vont hurler.

— S'ils se rebellent trop faites-les arrêter.

— Ce serait contraire aux Accords de NY Station.

— Je m'en charge.

Elle insista avec une violence sourde :

— Vous avez les unités de combat toutes armées de lance-missiles. Je vous en ai fourni douze. Leur puissance de feu est énorme.

— Et si le feu révolutionnaire embrasait les zones qui jusqu'ici sont restées calmes.

— Non. J'ai des rapports précis sur ces zones...

Il y eut un silence et Lady Diana exposa ensuite le plan qu'elle avait établi pour sa jeune amie :

— Convoquez le Conseil à bord d'un train spécial très luxueux et expédiez-le très loin pendant que vos unités attaqueront.

— Une opération identique s'est déroulée voici près de vingt ans et je crains que les actionnaires ne s'en souviennent.

— Pensez-vous, ils sont stupides. Gavés au point que leur opulence leur bouche les yeux et les oreilles. Ils ne savent qu'ouvrir la bouche pour en recevoir plus.

Floa ferma les yeux. Elle y avait songé à ce train de luxe mais la Commission d'application des Accords de NY Station l'inquiétait. Avec la protection de Lady Diana tout devenait possible.

— Cette ambassadrice Yeuse, qu'en pensez-vous ?

— Nous avons de bonnes relations.

— Excellentes, même, fit Lady Diana narquoise.

Floa rougit.

— Deux jolies femmes qui aiment se retrouver de temps en temps dans l'incognito d'un petit train privé... Que faisait-elle en province de Romania ?

— Elle avait un renseignement sur ce Lien Rag... Un moine

qu'elle a rencontré.

— Un moine ! Le cardinal archevêque Pierre ne perd pas son temps. Je le connais. C'est un politique retors. Il vous en fera voir si vous ne prenez garde. Cette Yeuse a donc de l'influence sur lui ? Elle couche avec ?

— Non, dit Floa choquée. Le cardinal est vraiment insoupçonnable côté sexe. Du moins jusqu'à présent nous n'avons jamais eu d'informations contre lui.

— Il a pratiqué les Roux qui sont des animaux libidineux et dont les filles se font culbuter dès le plus jeune âge. Un homme normal ne pouvait pas résister à la vue de ces nudités, même poilues. Même par cinquante degrés en dessous de zéro. Je serais heureuse de savoir ce qu'il y a entre Yeuse et lui.

— Mais déjà du temps de Lien Rag, frère Pierre se montrait disposé à les aider...

C'était le bon moment pour parler du corps de Lien Rag mais Lady Diana l'interrompt :

— Cet écrivain R, condamné chez nous pour avoir appartenu à la Secte des Rénovateurs... Vous l'acceptez comme chargé des Affaires culturelles ? Le Président de la Banquise se moque ouvertement de vous en se débarrassant de cet homme gênant... Il va prendre des contacts, participer à l'effervescence de notre Concession. Vous avez de grandes mesures à prendre... Les Rénovateurs ne connaissent plus de limites et, dernièrement, un de leurs diaboliques appareils s'en est pris à un train-bagne dans le détroit de Béring. Sous les yeux de nos gardes-côtes, à vingt kilomètres de là, qui ont pu suivre l'attaque sur des écrans. Les Réno utilisent une arme nouvelle stupéfiante... Mais c'est un secret militaire chez nous.

Elle prit un ton plus irrité :

— Ne souriez pas. Vous n'êtes pas à l'abri. Par le pôle ils peuvent venir chez vous. Dans toutes les Compagnies sauf peut-être l'Africana. Mais ils planteront des bases secrètes inaccessibles puisqu'ils se déplacent en dehors des rails... Il faut aider à leur extermination et ce R est un de leurs suppôts. Faites-le assassiner.

— Vous n'y songez pas ?

— Nous nous en chargerons.

Floa bondit de son siège et se planta devant la grosse motte de graisse :

— Je vous l'interdis.

— Vous osez me parler ainsi ?

Puis elle comprit que la jeune femme ne baisserait pas les yeux et ne capitulerait pas. Elle se hâta de se montrer moins intransigeante. Elle avait cru posséder sur cette dévergondée un ascendant qui n'existait pas.

— Surveillez-le au moins.

— C'est ce que nous faisons.

— Limitez ses déplacements au maximum.

— Je ne veux risquer aucun incident diplomatique. La Compagnie de la Banquise va nous aider, nous faire des prêts à faible intérêt pour qu'on s'approvisionne chez elle. Ils ne cherchent pas à nous priver de nos matières énergétiques. Nous devons en tenir compte.

— Le Kid a autant de problèmes avec son Viaduc que moi avec mon Tunnel, fit Lady Diana furieuse.

Floa savait qu'il n'en était rien. Des incidents mineurs sur les branches latérales du Viaduc peut-être mais l'artère centrale, cette colonne vertébrale qui enjambait grâce à des arches de deux cents mètres la plus grande banquise du monde, la plus terrifiante aussi, progressait sur un bon rythme annuel vers la Panaméricaine sud.

— Eh bien, fit Lady Diana quand elle reprit son calme, voilà une franche explication. Selon la terminologie diplomatique... Vous ne cédez pas grand-chose, voyageuse déléguée aux Relations extérieures.

— Je négocie, dit Floa. C'est bien la loi du marché telle que vous la concevez ?

Lady Diana daigna sourire.

— J'ai même autre chose à marchander, dit Floa. Cette fois en dehors de la discussion.

Les petits yeux noirs brillèrent dans le visage adipeux :

— Une offre plus personnelle ?



— Oui. Avez-vous envoyé un bâtiment de guerre chez les Éboueurs de la Vie Éternelle, voici dix ans, pour récupérer le cadavre de Lien Rag, votre ennemi personnel ?

## CHAPITRE XXII

Liensun conduisait la draisine vers l'endroit choisi pour l'entraînement des parachutistes. Ma Ker était à côté de lui, chaudement enveloppée dans une fourrure d'ours blanc.

— Liensun, disait-elle, il faudra s'affranchir de ces draisines et autres loco-cars. Nous allons fabriquer des traîneaux à moteur qui se déplaceront en dehors des rails.

— Si nous y parvenons, nous en embarquerons à bord des dirigeables et nous aurons l'armée la plus forte du monde.

— Ne t'excite pas ainsi, dit la physicienne. Nous ne sommes qu'un millier et sur ce millier à peine deux cents en état de combattre.

Ils apercevaient le dirigeable *Soleil de Liberté* immobile à huit cents mètres d'altitude. Tout était en place pour l'exercice et on n'attendait plus que leur arrivée. On avait construit une voie unique jusqu'à ce dispositif.

— On a tracé sur la glace une bande de deux cents mètres de large environ. C'est la largeur moyenne des branches latérales du Viaduc de la Compagnie de la Banquise. Nos paras en sont à leur dix-septième saut. Nous en avons éliminé une dizaine qui ont raté l'objectif dans soixante pour cent des cas.

— Il aurait fallu reconstituer fidèlement cette branche du viaduc, dit Ma Ker. Avec l'océan de chaque côté, les icebergs. De quoi motiver les gens.

— Nous n'avions pas le temps.

Liensun arrêta la draisine et fit signe au chef de l'opération. Ma Ker leva ses yeux usés et assista aux premiers sauts de parachutistes. Se souleva de son siège pour suivre leur prise de

contact avec le sol.

— Celui-là il s'écarte... Il ne voit pas qu'il s'écarte, l'imbécile... Et lui là-bas qui fiche le camp au nord...

— Ils sont trente-quatre pour aujourd'hui.

Trente atterrirent exactement sur la bande étroite de glace. C'était un succès.

— Il y en a plusieurs qui ont fait des sans-faute, expliquait Liensun, il conviendrait de les récompenser.

— On doublera leur ration calorique pendant un mois.

— Il faudrait leur donner des bons pour la taverne.

— Je n'aime pas qu'on boive ! dit Ma sèchement.

Elle le pria de la ramener à son laboratoire. En chemin il lui demanda si elle était satisfaite de sa collaboratrice, la physicienne libérée du train-bagne.

— Oh, c'est une fille très bien... Elle a bâti des théories passionnantes sur le Soleil durant sa captivité. Seulement c'est une idéaliste. Pendant vingt années de prison elle a trop rêvé à une action utopique et je sens qu'elle est déçue par notre façon de faire, nos dirigeables, nos commandos, notre intransigeance.

— Elle t'a fait des remarques ?

— Non, mais ça ne va pas tarder, je le sens... Je crois que nous allons pouvoir attaquer le camp de concentration 5000 S dans peu de temps.

— Pourquoi celui-là qui est au sud et pas les plus proches ?

— Parce que 5000 S ne regroupe que quelques dizaines de Rénovateurs parmi les plus dangereux, les plus scientifiques. Nous avons besoin de ces gens-là. Et nos dirigeables ne peuvent pas transporter plus, sauf *Soleil du Monde* notre futur mastodonte volant qui pourra emporter dans ses installations jusqu'à cinq mille personnes.

Il dut lui faire répéter le chiffre.

— Et il restera encore cinq cents tonnes disponibles pour du matériel... Tu sais, Liensun, il va falloir prendre une décision très grave. Nous ne parvenons pas à créer des moteurs assez puissants pour cet appareil. Nous en sommes réduits à une seule solution.

Liensun rangea la draisine derrière le laboratoire mais ne bougea plus.

— Un moteur nucléaire, dit Ma Ker.

— Les Rénovateurs du Soleil sont contre le nucléaire à quatre-vingts pour cent. Nous aurons des oppositions très violentes contre ce projet.

— Il faut d'abord trouver un tel moteur. Ce sera en Sibérienne ou en Panaméricaine. Celui d'une grosse locomotive. Il va falloir prévoir le rapt d'une telle machine.

— Ce sera très risqué. Qu'en pense Ligath, ta nouvelle collaboratrice ?

— Curieusement elle n'est pas contre l'énergie nucléaire et estime que nous aurions besoin d'un réacteur pour nous fournir l'énergie ici, à Fraternité. Nous gaspillons l'huile animale, l'huile minérale. Il faut y réfléchir sinon *Soleil du Monde* volera à une vitesse ridicule et sera abattu dès sa première sortie.

Liensun descendit de la draisine et alla soutenir Ma Ker jusqu'à ce qu'elle soit dans son laboratoire où Ligath s'exerçait au maniement d'un laser.

— Nous réussirons, dit Ma Ker. Nous délivrerons nos frères Rénovateurs d'ici quinze jours.

— J'ai vu, d'ici, descendre ces hommes... On aurait dit que des fleurs éclosaient sous le ciel lugubre... Mais allons-nous devenir un peuple militariste pour parvenir à nos fins ?

— On emprisonne les nôtres, il faut les secourir.

— Oui, mais nous pourrions discuter avec ce président de la Compagnie de la Banquise pour qu'il nous remette les Rénovateurs emprisonnés.

— Vous êtes naïve. Nous n'avons aucune monnaie d'échange et le Kid ne veut pas que nos rangs grossissent.

La vieille dame pouvait être très sèche et elle tourna les talons pour se diriger vers un autre compartiment. Elle s'approcha d'une carte de la Banquise nord et Liensun aperçut un trait rouge au crayon, d'à peine quelques centimètres.

— Pourquoi avez-vous tracé ça ?

— Les Sibériens construisent un réseau pour nous rechercher. Nous avons le tort, avec nos dirigeables, de rentrer directement dans la Fraternité. Ils n'ont eu qu'à matérialiser nos différentes routes et au croisement ils ont trouvé notre hase.

— Ils sont stupides. Nous la détruirons.

— Ce ne sera pas si facile. Ils font protéger le chantier comme le fait le Kid pour le Viaduc.

— Je peux paralyser leur électronique avec ma seule pensée, fit-il avec orgueil.

— Justement, ils n'utilisent que du matériel très rudimentaire, mais leurs canons pourront être très meurtriers et leurs projecteurs très puissants.

— Et un commando ?

— Il y aurait dix mille ouvriers sur le chantier. Comment veux-tu faire avec cinquante paras, même armés jusqu'aux dents ? Dix mille ouvriers prêts à saisir leurs armes à la moindre alerte.

Il regarda la vieille dame :

— On peut couper leurs arrières.

— Ils ont des stocks énormes en matériel et nourriture. Ils ont tracé une voie unique au départ, qui passait inaperçue, et ont constitué des réserves sur mille kilomètres. Jusqu'ici. Ils travaillaient de nuit et les rails sont de la couleur de la glace.

— Mille kilomètres ?

— Une simple voie. Difficile à emprunter pour une invasion.

— Il faut la détruire.

— C'est trop tard. Les stocks sont cachés, indécélables.

— Nous n'allons pas attendre qu'ils apparaissent à l'horizon un beau matin ?

Ma Ker soupira :

— Nous allons partir.

— Oh non, fit-il avec détresse. Nous avons fondé une cité à peu près confortable et voilà que...

— Nous allons créer une autre base. Ici.

Il sursauta :

— C'est le domaine de l'amibe géante, Jelly. Elle nous phagocytera.

— Non, elle nous protégera. Nous créerons dans son domaine un îlot, une oasis. Nous avons les moyens de la tenir à distance. Aucune voie ferrée ne pourra nous atteindre, et grâce à nos aéronefs nous pourrons aller et venir. Tout autour de notre base Jelly établira les falaises de sa nature gélatineuse.

— Nous serons toujours sous sa menace.

— Oui, mais inattaquables.

— Tu penses aux autres ? Ils vont crever de frousse quand on annoncera cette nouvelle.

Ma traça un cercle sur le territoire de Jelly.

— Nous allons sélectionner les premiers partants. Il faut que Fraternité Un reste animée. Il faut donner le change à nos ennemis.

— Nous sommes donc espionnés de l'intérieur ? Les Sibériens n'ont pas de dirigeables pour nous observer de loin.

— C'est exact. Avec l'afflux de ces réfugiés il est fatal que nous soyons envahis par des espions. Il faut se méfier de tout le monde. Le projet Jelly-Fraternité II ne sera connu que de cinq personnes au départ.

— Nous le débiterons quand ?

— Après l'attaque du camp de concentration 5000 S.

Liensun pointa son doigt sur la carte et parut vouloir la crever de son ongle, juste à l'emplacement du trait rouge matérialisant le réseau sibérien en construction :

— Il faudra l'attaquer quand même, sinon ils deviendraient soupçonneux.

— Risquer un dirigeable là-bas ? J'hésite.

Il la regarda en coin. On disait que c'était Ann Suba la présidente du collectif de direction. Pourquoi Ma Ker parlait-elle avec cette autorité ?

— C'est toi qui diriges les commandos ?

— C'est moi. Ann Suba a démissionné cette nuit du collectif parce qu'elle préfère retourner à son laboratoire. Les Suba misent tout sur la réapparition du Soleil. Moi et les autres nous voulons

d'abord faire connaître notre point de vue, notre force et notre détermination au monde entier. Nous pensons qu'en cinq ans nous pourrons mener cette tâche à terme.

Liensun croyait rêver. Qu'était-il arrivé à sa mère adoptive pour qu'elle fît preuve de tant d'intransigeance ?

## CHAPITRE XXIII

C'est un samedi soir que la nouvelle fut largement répandue dans la capitale par tous les médias officiels. La plus grande cité du sud, Rhodania Station, avait été presque totalement détruite par un bombardement de vingt-quatre heures sans discontinuer.

Une cinquantaine de bâtiments de guerre participaient à l'attaque et notamment dix lance-missiles achetés à la Panaméricaine qui avaient, à eux seuls, fait le plus gros des dégâts. Les dômes, les coupoles, les verrières des quartiers les plus anciens n'existaient plus et la plupart des maisons roulantes avaient été anéanties. Les Rebelles à l'origine de cette contre-attaque du pouvoir central étaient au nombre de quarante mille dans cette station.

Dès le début du bombardement, des gens qui n'avaient rien à se reprocher voulurent sortir de la station, mais les Rebelles les abattirent alors qu'ils marchaient sur les réseaux en direction des forces de répression. Il fut établi plus tard que la Sécurité militaire s'était elle-même chargée de cette besogne. Nul ne devait réchapper de cet enfer.

Yeuse, incapable de réprimer un tremblement de son corps, consulta les dernières *Instructions Ferroviaires* de la Transeuropéenne. Rhodania Station avait compté jusqu'à quatre cent mille personnes et était aussi une star-station, c'est-à-dire un centre ferroviaire important qui desservait une douzaine de directions.

— Quatre cent mille, fit R stupéfait.

Dans la soirée on commença à voir quelques images prises de très loin, surtout de la fumée, des carcasses de verrières, les dômes



ayant été pulvérisés.

Floa Sadon parla le lendemain matin. Un discours très bref. Cette destruction massive n'était qu'un début. Elle donnait quarante-huit heures aux révoltés pour se rendre et quitter les autres stations du Sud.

Il y eut la protestation de l'ambassadeur africain affirmant que les lois avaient été transgressées et qu'il en appelait à la Commission des Accords de NY Station, car le Conseil d'administration transeuropéen était introuvable et Moulah, l'Africain, avait vainement essayé de rencontrer les dix plus gros actionnaires de la Concession.

Les moyens porteurs firent également savoir qu'ils désapprouvaient ce bombardement, car Rhodania Station produisait des équipements électroniques très recherchés et, d'un seul coup, les actionnaires de la Compagnie allaient perdre un revenu considérable. Mais Floa Sadon ne daigna répondre ni aux uns ni aux autres.

Zeloy demanda un permis pour se rendre sur place et l'obtint sans difficulté.

— Je suis plutôt surpris, dit-il à Yeuse. Si j'essayais d'en profiter pour me rendre ensuite à Scraps Station ?

R se fâcha :

— Je veux m'en charger moi-même. Quand les fatigues de mon voyage seront effacées.

En attendant il passait ses journées dans la bibliothèque centrale de la Compagnie, allait boire de l'alcool dans les bars très chics de ce quartier. Il ne supportait pas la présence de Zeloy.

L'ultimatum lancé par Floa Sadon s'achevait le mardi matin vers dix heures, et ils écoutèrent la radio toute la nuit. Une seule cité, la petite Lemman Station, se rendit sans condition.

— Elle n'osera quand même pas recommencer à l'expiration du délai, fit R.

— Elle le fera, affirma Yeuse.

Floa Sadon fit annoncer le soir même que la cité de Motor Station allait être rayée de la carte dans les six prochaines heures. Cette annonce provoqua le soulèvement de la population contre les

Rebelles qui voulaient résister jusqu'au bout, et ce furent les habitants qui livrèrent le Comité Révolutionnaire.

Parmi ce comité de douze membres, on identifia trois Rénovateurs du Soleil et la nouvelle fut répandue sans relâche dans toute la Compagnie. On insistait chaque fois sur le rôle qu'avaient joué ces fanatiques dans les troubles précédents.

— Habilement ils n'utilisent même plus la véritable appellation, ne parlent plus du Soleil, vocable abstrait. Les Rénovateurs uniquement. Des terroristes autrement dit.

R paraissait perplexe :

— Il y a une offensive générale contre eux. Pourquoi précisément maintenant ?

— À cause de ces dirigeables certainement.

— On n'en a pas vu un dans cette Compagnie... Ne trouves-tu pas la coïncidence bizarre ? Nous essayons de savoir ce qu'est devenu le cadavre de Lien Rag et la lutte contre les Rénovateurs du Soleil s'intensifie.

— Je ne vois pas le rapport.

— Moi non plus, mais il pourrait en exister un.

Dans la nuit qui suivit, les stations rebelles se rendirent les unes après les autres. On avait retrouvé les membres du Conseil d'administration dans une station du grand Nord. Ils refusèrent de commenter la destruction de Rhodania Station. La Commission pour l'application des Accords de NY Station avait annoncé qu'elle se réunirait dès que ses membres seraient au complet, mais il manquait le Sibérien et le Panaméricain. Moulah fit une autre déclaration fracassante en exigeant que le droit des Rebelles vaincus soit respecté, mais il se vit menacé d'expulsion.

Zeloy passa trois jours dans la ville de Rhodania Station et revint bouleversé au point qu'il tomba malade. Il ne put écrire le récit de ce qu'il avait vu avant le lendemain.

— Je ne peux pas parler, dit-il à R et à Yeuse. Lisez mon texte et vous comprendrez.

Il semblait que les quatre cent mille habitants aient été tués à soixante et quinze pour cent. Les rescapés portaient tous des plaies affreuses et on en avait amputé des milliers. Les seuls survivants

étaient les techniciens qui travaillaient dans une galerie sous-glaciaire, à hauteur de l'ancien fleuve Rhône qui alimentait la cité en courant électrique. Une cinquantaine de personnes.

— Les Roux accourent pour ramasser les corps par moins soixante-dix degrés. Il n'y a qu'eux qui peuvent le faire. On les entasse dans des wagons plats que l'on bâche ensuite. Il est possible que Floa Sadon les ait vendus à Lady Diana pour la centrale spéciale de la Province de Patagonie.

R décida de partir pour Scraps Station puisque les facilités de voyage allaient être accordées d'ici quelques jours par le Conseil d'administration. Il prétendrait se rendre à Vatican II pour consulter les archives.

## CHAPITRE XXIV

Convoquée dans le fabuleux palais de Floa Sadon, Yeuse attendait dans une pièce immense. Elle dut aller toucher les colonnes pour se persuader que c'était bien du marbre et non du plastique. Comment un tel ensemble pouvait-il encore rouler sur les rails et respecter les prescriptions de la CANYST ?

Le sol était également dallé en rose et vert et il y avait une fontaine qui murmurait dans un coin, avec de la vraie mousse et des poissons de couleurs vives dans le bassin.

— Ma chérie, tu as fait vite.

Yeuse se retourna d'un coup :

— C'est une convocation, pas un rendez-vous d'amour.

Floa sourit mais arrêta de tendre les mains. Elle s'approcha du bassin.

— Ils sont très voraces, belliqueux...

Belle, raffinée, parfumée, comment imaginer que trois cent mille morts lui permettaient encore de dormir dans son beau lit à colonnes.

— Yeuse, je suis désolée de ce que j'ai à t'annoncer. Mais je dois suivre les prescriptions de mon chef de la Sécurité ferroviaire.

— Zeloy ?

— Non.

Yeuse prit peur.

— R ?

— Oui. Un ancien Rénovateur. Il faut qu'il quitte cette Compagnie sous huit jours.

— Mais c'est...

Elle réussit à retenir le mot « impossible » au fond de sa gorge.

— Je sais que c'est cruel, difficile, mais je ne peux aller contre ma Sécurité ferroviaire. Tu connais les Aiguilleurs. On doit constamment composer avec eux. Ils sont complètement, depuis toujours, contre le pouvoir des actionnaires.

— R n'est pas Rénovateur.

— Il l'a été autrefois en Panaméricaine. Il avait des documents accusateurs.

— C'est un écrivain, un historien.

— Il a écrit une pièce en faveur des Rénovateurs.

— Mais non, il a simplement essayé d'expliquer ce qui était arrivé à la Terre, il y a trois siècles, à travers l'histoire d'une petite fille et de sa famille.

R expulsé ? Sans pouvoir retourner à Kaménépolis avant des mois, des années. Elle s'affolait, se demandant ce qu'il allait devenir.

— Si tu devais te plaindre, aller trop loin, je serais obligée de t'expulser toi aussi...

— Mon mari est innocent.

— On l'a vu discuter avec des gens suspects dans la bibliothèque centrale, dans les bars du quartier. Il boit beaucoup et il s'enflamme ensuite. Tu aurais dû lui conseiller la prudence.

— Le Président de la Banquise n'acceptera jamais...

Floa eut un sourire triste :

— Tu sais bien que oui... Il s'est débarrassé de lui en nous l'envoyant et nous pouvons, à juste titre, nous scandaliser d'un choix aussi offensant pour nous.

— R ne pourra aller nulle part.

— Si, en Africa. Moulah est d'accord pour lui signer son visa.

— Tout est donc programmé ?

— Il n'y a rien à faire. Je suis coincée moi aussi. Je sais bien que R est inoffensif, mais dans une semaine les Aiguilleurs auront monté une cabale contre vous et je devrai frapper encore plus fort... C'est-à-dire que toi aussi tu serais obligée de partir et je ne pense pas qu'en ce moment le Kid te verrait revenir avec joie ?

— Je te remercie, dit Yeuse.

Elle se dirigea vers la porte à double battant faite d'un bois précieux rehaussé d'or, se retourna :

— As-tu eu des précisions de Lady Diana sur ce bâtiment de guerre envoyé contre les Éboueurs ?

— Pas encore...

— Pourtant tu l'as rencontrée ? Il n'y a pas si longtemps. Tu es allée sur la banquise dernièrement.

— Tu as un bon service de renseignements, je vois. Elle n'a pas voulu me répondre à ce sujet.

— C'est elle, n'est-ce pas, qui demande l'expulsion de R ?

— Mais non... Nous n'avons même pas parlé de vous.

Yeuse hocha la tête et sortit. Sa draisine l'attendait sur le quai d'en face et elle s'assit à l'arrière, en se demandant comment annoncer cette mesure à son mari. Il lui faudrait voir l'ambassadeur africain, discuter avec lui de l'endroit où R pourrait séjourner.

— À l'ambassade africainne, dit-elle au chauffeur.

Il y avait des Roux sur la verrière qui grattaient la glace. Yeuse pensa à Jdrien, le fils de Lien Rag.

## CHAPITRE XXV

En surface, Scraps Station n'était qu'une immense usine de transformation des ordures, installée sous une demi-sphère de plastique verdâtre. Des groupes d'incinération provoquaient des fumées grasses qu'on ne pouvait pas toujours évacuer et qui tapissaient l'intérieur de la coupole, retombaient parfois en paquets énormes, comme des bouses d'un animal fabuleux. Et les travailleurs en riaient en disant que le ciel avait la colique.

Il reçut un paquet sur son épaule gauche, le temps de pénétrer dans le bureau de l'administration et les secrétaires éclatèrent de rire. Leur visage, leurs mains luisaient comme luisait le visage et le crâne chauve de celui qui le reçut derrière un bureau poisseux. Un petit chef qui prit sa carte de journaliste, son permis, avec des mines dégoûtées, et qui les macula de ses empreintes verdâtres.

— Zelay, journaliste banquisien... Reportage sur le traitement des gisements de déchets antiques. Vous n'avez pas de déchets antiques sous la banquise, juste de l'eau salée, des baleines et des poissons.

— C'est exact, mais nos lecteurs seront passionnés par ce que je pourrai leur raconter.

Zelay se demandait comment nettoyer sa combinaison isotherme. Il avait ôté le plus gros mais il lui aurait fallu de l'eau et un détergent pour faire disparaître la tache.

— Vous ne récupérez pas cette graisse qui sort de vos cheminées.

— Nous avons trop de graisse. Elle alimente nos fours, sert à fabriquer du savon, est exploitée par l'industrie chimique et nous avons des stocks énormes qui sont congelés.

Il tamponna un papier, le lui tendit :

— Vous descendrez en empruntant la chaîne à godets. Pas moyen de faire autrement. Sinon à sept heures du matin, sept heures du soir avec les berlines pour le personnel.

— D'accord pour les godets.

Il s'apprêtait à sortir mais le petit chef le rappela.

— Achetez un autre combi à la coopé.

— C'est dans le coin ?

— Non, en bas. Vous verrez, à côté de la cafète.

La chaîne à godets ne s'interrompait jamais. Elle remontait du sous-sol la tourbe flasque que l'on trouvait dans les gisements d'ordures. En quelques siècles les matières organiques avaient donné ce produit combustible. Au début, on avait commencé par la tourbe compacte, maintenant c'était une sorte de pâte malodorante. Il réussit à attraper un godet, chacun devait contenir un demi-mètre cube, et il s'enfonça dans le noir à vingt à l'heure selon une pente à quarante-cinq degrés.

Un quart d'heure plus tard, il aperçut les lumières très vives du chantier sous la glace. On ne paraissait pas épargner l'électricité dans le coin. Il sauta avant la cafétéria, faillit rouler sur lui-même mais un passant l'aïda à garder son équilibre.

— Merci...

L'autre disparut sans un mot. Zelay leva les yeux et vit le ciel de glace. Qui reflétait les lumières, les renvoyait comme un miroir crasseux. Mais un simple projecteur ainsi multiplié éclairait plusieurs quais. Car il y avait des voies ferrées et même des trains de voyageurs de quelques wagons.

Le ciel de glace avait une forme de nef romane et chaque nef se prolongeait, de chaque côté, par d'énormes stalactites qui ruisselaient dans des canaux creusés dans le sol durci. Une façon habile pour recueillir l'eau de fonte et éviter une pluie permanente sur les installations et les gens. Mais l'humidité était importante et on recevait de grosses gouttes à tout moment.

Il acheta une combinaison en gros plastique jaune et alla boire un thé dans la cafète. D'après ses renseignements plusieurs groupes d'Éboueurs avaient réussi à revenir dans cette station sous-glaciaire



où ils s'efforçaient de ne pas se faire remarquer. Ils travaillaient comme tous les nouveaux venus soit aux tourbières, soit aux trieuses.

Il prit un convoi pour les tourbières et pendant plus d'un quart d'heure ne vit que des maisons roulantes, des magasins, des cafétérias, des établissements de bains. Beaucoup d'établissements de bains. Toujours autant de lumière vive, toujours ces nefs arrondies avec les colonnes de glace qui ne joignaient plus le sol et qui ressemblaient à d'oblongs pis de vache pissant une eau trouble.

De très loin la puanteur des tourbières le saisit à la gorge. Combien de temps pour s'habituer ? Ses compagnons de voyage restaient impassibles.

À perte de vue c'étaient des sortes de rizières luisantes, des champs d'épandage. Et la chaîne à godets qui fonctionnait sans arrêt.

De petits trains circulaient entre les tourbières. Des jouets pour parc d'attractions d'enfants, avec le chauffeur assis sur la loco comme s'il allait l'écraser. Il embarqua comme les autres personnes qui attendaient, descendit avec elles. Un homme en combinaison verte paraissait donner des ordres et il se dirigea vers lui quand il jugea le moment favorable.

— Nouveau, prenez une pelle ou une fourche au choix.

— Non, journaliste... Je fais un reportage.

L'homme parut intéressé.

— Vous venez pour les tourbières ? C'est ce qu'il y a de plus passionnant à voir.

— J'imaginais des collines d'ordures, pas cette platitude.

— Ici, au début, c'étaient les collines. Maintenant elles sont plus vers là-bas, à dix kilomètres.

Le ciel de glace se trouvait à plus de cent mètres et on avait conservé des colonnes puissantes pour le soutenir. Des colonnes pas assez opacifiées pour dissimuler le système grossier de refroidissement interne.

— Vous voulez des renseignements techniques sur la production ?

— Oui et ensuite j'irai poser quelques questions aux ouvriers. Pourquoi ne fait-il pas plus froid ?

— Les tourbières donnent de la chaleur et l'éclairage aussi.

— Mais le plafond de glace ?

— On y fait circuler un air glacé pour empêcher l'air chaud de monter.

Le contremaître lui fournit des chiffres les plus inattendus. Il apprit que certains bassins complètement nettoyés étaient destinés à la production de riz et à la pisciculture, mais c'était dans un autre secteur.

— Ici on a d'abord la bouillie ou la colique, puis c'est la merde plus épaisse et puis en dessous la bonne tourbe qu'on peut débiter en blocs. C'est ce qui fait tout marcher dans le coin. On brûle la tourbe solide, on alimente des digesteurs à méthane avec les autres. Là-haut ils vont plus loin, ils en retirent des dizaines de produits mais surtout de la graisse. Une graisse spéciale, ni animale ni végétale. Je préfère vivre ici que là-haut.

Zeloy le quitta pour suivre les étroites levées en tourbe dure. Ici la CANYST aurait eu des raisons flagrantes de s'émouvoir car aucune voie ferrée, même du plus petit écartement, n'avait été construite. Il n'y avait que la chaîne à godets qui se divisait en plusieurs branches, et que les ouvriers alimentaient à coups de pelle ou de fourche selon la consistance de la tourbe.

On le regardait avec plus que de la curiosité, presque de la crainte. On devait le prendre pour un enquêteur de la Sécurité ferroviaire. L'endroit était le dernier refuge de tous les traqués, de tous ceux qui avaient quelque chose à se reprocher, criminels de droit commun ou contestataires.

Un vieillard travaillait comme si de rien n'était et son coup de fourche manquait de naturel. Zeloy se planta derrière lui et attendit. L'homme finit par poser son outil, s'épongea le front car à cet endroit tombaient de brusques averses d'eau de fonte.

— Je peux vous demander quelque chose ? dit Zeloy.

L'ouvrier se retourna.

— Vous n'avez pas l'habitude de ce travail fatigant. Vous souvenez-vous de Ring Station ?

L'autre ouvrit de grands yeux.

— Je connais pas ça...

— Vous êtes ici depuis quand ?

— Écoutez, voyageur, d'accord... Je suis un survivant de Rhodania Station, la ville bombardée. Je suis arrivé hier... Je me suis échappé...

— Ne craignez rien, murmura Zelay, je suis un journaliste étranger. Avez-vous entendu parler des Éboueurs ?

— Mais il n'y a que ça ici. Nous travaillons dans les ordures de nos aïeux. Ils devaient être bien nourris et gavés de biens matériels. Je n'ai jamais rien vu de tel. Dire qu'on essaye de nous faire croire que notre époque est la meilleure, historiquement, mais ces gens-là devaient bien vivre aussi.

— Méfiez-vous de la personne à qui vous parlerez ainsi dorénavant.

Il retourna vers le contremaître :

— Voilà, je cherche des gens qui ont pu arriver il y a plusieurs années. Par petits groupes ou séparément, mais qui ont fini par se réunir quelque part. Vous êtes ici depuis combien de temps ?

— Vingt ans et je ne remonte qu'une fois par an, ça me suffit. Pour vos gens en question faudra aller plus loin, vers les Collines Vierges. C'est pas aussi civilisé que dans le coin. Y a que deux galeries actuellement et c'est dangereux car le ciel s'écroule par moments. Mais ça rapporte gros. On peut acheter une concession.

— Comment y va-t-on ?

— Chaque jour vers trois heures, à Bog Station on trouve un convoi. Wagons de marchandises mais avec un peu de fric on peut voyager avec le mécanicien dans la loco...

Zelay lui glissa un billet dans la main et l'autre l'accepta sans façon :

— Revenez... J'ai mon wagon là-bas dans le hameau que vous pouvez voir. Avec le riz je fais une bière comme ça. Vous vous en régalez.

Pour rejoindre Bog Station il dut remonter dans un des godets. Il n'avait jamais été aussi dégoûtant mais tout le monde était ainsi

autour de lui, chacun paraissait sortir d'une tombe boueuse, comme un mort-vivant se délabrant en plaques fangeuses.

Il put manger un morceau dans un wagon qui tombait en ruine. On lui tendit un sachet avec du riz coloré en rouge recouvert de petits poissons frits. Ils avaient un goût de vase prononcé mais il avait faim. Le riz, par contre, était excellent.

— Je peux avoir du riz seulement ?

— Il faut prendre les poissons...

— Non, du riz.

Il paya pour les deux mais se gava de riz. Il ne savait pas comment il reviendrait des Collines Vierges.

Le mécanicien n'acceptait que trois personnes à ses côtés et il arriva trop tard, dut voyager dans un wagon rempli d'outils manuels.

On traversa les collines exploitées par une profonde tranchée puis, d'un seul coup, la lumière diminua d'intensité et le ciel de glace se rapprocha. Il frissonna car la température aussi changeait.

La tranchée débouchait sur une plaine étroite mal dégagée de la glace et plongée dans un crépuscule permanent. Puis ce furent les Collines Vierges et le terminus. Pneu Station. Pour suivre les dernières règles linguistiques on aurait dû rebaptiser l'endroit Tire Station, mais partout on continuait à dire Pneu. Plus tard il apprit qu'on avait découvert le plus extraordinaire amoncellement de pneumatiques usés de l'Histoire contemporaine. La plupart des gens ignoraient à quoi pouvaient bien servir ces boudins circulaires, mais cette exploitation rapportait beaucoup d'argent.

Pneu Station se prolongeait par d'autres hameaux, aux appellations fantaisistes. Il y avait même un Vodka Station à cause d'un estaminet. Il arriva au bout de l'unique et très long quai sans découvrir ce qu'il cherchait.

Dans un café lugubre et glauque il but une bière curieuse, essaya d'avoir d'autres précisions. Mais il avait l'impression que personne ne le comprenait.

Les clients parlaient un langage à eux et il pensa que c'était un mélange d'italien archaïque et de mots nouveaux. Il dut remonter le quai jusqu'à Vodka Station et là on lui dit qu'il y avait un hameau

juste derrière, tout au fond d'une tranchée taillée dans les collines d'ordures, à deux kilomètres. Une voie decauville y conduisait.

— Une concession privée. Ils ont trouvé un filon de vieilles bouteilles. Ils vendent les intactes aux antiquaires et le reste est refondu sur place. Ils fabriquent des fibres et de la laine de verre.

— Mais pour y aller ?

— Faut attendre qu'ils viennent avec leur bizarre draisine.

Il était tard. On accepta de lui louer une couchette et de lui donner à manger. Comme il était en train d'avaler du riz au poisson une fois de plus, deux hommes en combinaison spéciale vinrent à sa table.

La police locale. Ils épluchèrent ses papiers.

— Pourquoi allez-vous chez les Verriers ?

— Je fais un grand reportage sur Scraps Station. Il me faut tout voir, je trierai ensuite.

— C'est dangereux car il y a des éboulements d'ordures et de glace. Mais c'est à vous de décider. Demain un certain Floy vient ici pour déclarer une mort accidentelle. Vous pourrez repartir avec lui.

## CHAPITRE XXVI

Zeloy n'avait jamais voyagé dans un convoi aussi étroit. Floy occupait la loco à air comprimé et lui le seul wagon. Et ce wagon était lui-même occupé par un cercueil de verre dans lequel reposait le mort que Floy était allé présenter à la police locale. Zeloy n'avait trouvé qu'une solution, s'asseoir sur le cercueil et Floy n'avait pas protesté.

La tranchée dans les Collines Vierges était vraiment étroite. Au passage Zeloy apercevait des résidus de toute nature, surtout des fonds de boîtes de conserve mais aussi des bouteilles, entre deux coupes de sédiments compactés. Au-dessus commençaient les tourbières mais les sous-couches ne manquaient pas d'intérêt. Il y avait des livres fossilisés et quelle technique aurait pu les rendre feuilletables ? Il voyait également des instruments hétéroclites, des carcasses d'automobiles de jadis, des sacs en plastique durci, des milliers de sacs le plus souvent de couleur bleue.

Mais peu à peu les bouteilles devenaient prépondérantes. Des bouteilles de toutes les formes, pansues, longues. Il les croyait intactes mais dès qu'on les retirait de la gangue congelée elles se fragmentaient. Il fallait de la patience pour récupérer les plus belles qui devenaient objets anciens de prix.

Floy ne lui avait rien demandé. Il avait simplement dit qu'il était journaliste et que son reportage englobait toutes les activités souterraines.

La tranchée s'élargit enfin et déboucha dans un cirque aux gradins symétriques. Il y avait un hameau de quinze wagons pourris. Comment avaient-ils pu les amener là avec cette voie étroite ? Au fond la verrerie, dont la cheminée était reliée à un grand

bac d'eau de fonte pour que les fumées s'y refroidissent et n'aillent pas décongeler le plafond glacé. On utilisait l'énergie produite par des digesteurs pour comprimer de l'air dans des tubes et faire ainsi fonctionner les locos.

Floy l'entraîna vers la verrerie et lui fit suivre les étapes de la fabrication des fibres à partir du verre de récupération. Les fours fournissaient la chaleur pour les wagons d'habitation et l'éclairage général.

— Comment sont-ils venus ici ?

— On les a transportés un à un sur nos plates-formes. Un travail insensé.

— Notre production sera rentable dans deux ans. La matière première est inépuisable pour les quarante années à venir.

Puis Floy le conduisit jusqu'au restaurant collectif et servit de la bière très alcoolisée.

— Vous n'exploitez que la bouteille ?

— Ça nous suffit.

— Vous souvenez-vous de Ring Station ? demanda Zelay sur le ton de la conversation.

Floy s'arrêta de boire et son visage devint pathétique. Zelay eut l'impression que les os de son crâne venaient de se dissoudre.

— Vous n'avez rien à craindre. Je veux un renseignement et je m'en irai. Je ne parlerai même pas de vous dans mon reportage.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

— Vous êtes un ancien Éboueur ainsi que tous vos compagnons. Depuis des années vous cherchez à vous regrouper mais vous n'êtes plus qu'une poignée de survivants. On vous accuse, à tort semble-t-il, de vouloir débarrasser la planète de gens dangereux pour la société ferroviaire, mais personnellement je pense qu'il s'agit d'une façade, d'une couverture et que vous avez, au contraire, œuvré en faveur de certaines personnes que vous jugiez indispensables à l'humanité pour leur valeur morale et intellectuelle. Mais je ne suis pas ici pour cette question-là.

Il but un peu de cette bière très forte.

— Pourtant je suis sûr que tout est lié. Depuis des années je

cherche à savoir ce qu'est devenu un homme, une célébrité. Un personnage qui a connu toutes les grandes Compagnies ferroviaires, qui a lutté à sa façon, avec ses faiblesses et ses exaltations, ses renoncements, et ses engagements, pour plus de justice, plus de démocratie, pour que les Roux soient enfin traités comme des humains et non comme du bétail. Vous savez qui est cet homme ?

Floy regardait la mousse au fond de sa chope.

— Je ne veux pas faire pression sur vous. Ce serait trop facile. Et vous ne pouvez m'empêcher de repartir car évidemment j'ai pris mes précautions, et si je ne reparaissais pas en surface on viendrait immédiatement ici. Le chef de la police m'a vu monter dans votre petit train. Que décidez-vous ?

La verrerie produisait un grondement continu mais il y avait aussi d'autres bruits.

— La glace se détache par paquets plus ou moins gros, surtout du côté de la verrerie, dit Floy voyant qu'il s'inquiétait. Cet homme, c'est le glaciologue Lien Rag.

— Vous vous souvenez de lui ?

— Non. Je n'étais qu'un jeune homme sans importance à cette époque... Je travaillais comme manœuvre dans la centrale de chaleur de Ring Station. Mais j'ai entendu parler de cet homme.

— Que s'est-il passé ensuite, après sa mort ?

— Ils sont venus chercher son corps. Très très vite...

— Combien de temps après ?

— C'est un peu confus dans mon souvenir, mais je pense que ça s'est fait très vite entre deux jours et une semaine. Non, vraiment, il m'est difficile de dater. Je me souviens bien quand ces hommes sont arrivés avec leur énorme machine et qu'ils ont tiré plusieurs coups de sommation.

— Un bâtiment de guerre ?

— Non, pas du tout. C'était une sorte de monstre comme je n'en avais jamais vu... Une locomotive gigantesque avec du cuivre et des coupoles de pilotage. Les gens vivaient à l'intérieur tant elle était énorme. Tout l'équipage. Je ne peux pas vous donner ses dimensions mais elle était terrifiante, et quand elle crachait des jets de vapeur on aurait dit un animal féroce prêt à vous avaler.



— Vous êtes sûr qu'il ne s'agissait pas d'un bâtiment de guerre.

— Oh oui... j'en ai vu par la suite et ça ne ressemblait à rien de tout ça. La machine avait une tête qui rappelait un crâne humain. Oui, c'est ça, un crâne humain qui aurait eu dix mètres de haut, peut-être plus.

— Que s'est-il passé ?

— Nous étions tous terrifiés. Nous pensions que nous allions être tous exterminés.

## CHAPITRE XXVII

L'attaque du camp de concentration 5000 S avait été un relatif succès. Huit parachutistes avaient raté leur atterrissage, manquant la plate-forme étroite souvent de très loin, et périssant dans l'eau glacée de l'endroit où la banquise, bouleversée par un courant sous-marin, laissait la place à l'eau salée. On ne put en sauver que deux. D'autre part il n'y avait qu'une vingtaine de Rénovateurs dans le camp au lieu des cinquante espérés. Enfin le retour fut difficile, une fuite dans un réservoir obligeant le commandant à lancer une attaque contre une station phoquière pour refaire le plein d'huile. Là aussi les choses avaient failli mal tourner puisqu'un aviso de la flotte banquisienne avait surgi, alors que le dirigeable pompait son ravitaillement dans les citernes de la pêcherie.

L'avisso avait tiré avec un canon mitrailleuse, perçant l'enveloppe et détruisant des ballonnets d'hélium mais le dirigeable avait pu regagner sa base.

Ce demi-échec avait alourdi l'atmosphère de Fraternité Un et Liensun enrageait de cette situation. D'autant plus qu'au nord le réseau sibérien progressait rapidement dans leur direction.

Un soir il alla trouver Ma Ker dans son bureau de présidente du collectif administratif :

— Je suis volontaire pour créer la deuxième base au cœur du territoire de Jelly.

— Nous ne sommes pas prêts.

— C'est-à-dire ?

— Nous avons besoin d'une grosse quantité de dérivés iodés et d'antibiotiques pour attaquer Jelly.

— Je ne pourrai pas attendre longtemps.

— Embarque à bord du dirigeable qui va surveiller l'amibe et la photographier. Nous allons même envoyer une sonde pour pratiquer une échographie.

Jelly se trouvait à l'est et en vingt-quatre heures de vol, le *Soleil de Liberté* atteignit son territoire actuel, qui se réduisait à cinquante mille kilomètres carrés ce qui était peu. Elle avait, autrefois, atteint quatre cent mille kilomètres carrés, phagocyté des colonies de phoques et de pingouins, fait disparaître toute trace de vie humaine dans les réseaux et les stations les plus exposés à ses excroissances. Des trains entiers avaient été retrouvés vides d'occupants. On ne savait d'où venait cette monstruosité et on luttait contre elle avec de l'huile minérale qu'elle redoutait. On dépensait des tonnes de ce liquide précieux, mais Ma Ker avait trouvé des produits plus efficaces et moins coûteux.

— Des collines de gélatine à perte de vue. C'est Jelly.

C'était un peu ça. Les premiers contreforts avaient une hauteur de cinquante mètres mais ensuite on atteignait les deux cents mètres.

— Nous allons commencer notre travail scientifique.

On descendit une sonde vers la masse tremblotante de Jelly. Pendant ce temps on tournait plusieurs films et on prenait des photographies.

— Quand je pense qu'on va s'installer au sein de cette abomination, dit le commandant en second. Il va falloir déblayer le terrain sur des kilomètres. Un cercle de cinq kilomètres de rayon au moins.

Pour l'instant on n'avait pas un plan d'attaque très précis. On pensait fabriquer des bombes aux dérivés iodés, et des antibiotiques spéciaux. Mais on pouvait aussi répandre de l'huile au centre de la formation amibienne et créer un vide. Des volontaires descendraient alors du dirigeable pour continuer l'attaque avec des aérosols. Si Jelly acceptait de lâcher du terrain on enverrait d'autres commandos jusqu'à ce que le dirigeable puisse atterrir sur la banquise. Ma Ker et ses techniciens avaient mis au point des bornes aérosols fixes qui maintiendraient l'animal à la distance souhaitée, mais le plus difficile serait de se protéger des pseudopodes qui

pourraient profiter de la moindre faille pour s'infiltrer. Ma Ker avait imaginé un mur d'huile minérale composé de milliers de petits jets d'eau qui projetteraient l'huile à plusieurs mètres. Cette huile effectuerait un cycle continu d'où économie. Mais il fallait l'empêcher de geler et inventer des pompes très particulières.

En attendant on ferait circuler l'huile dans un canal circulaire large de quatre mètres sur trente-deux kilomètres de long. Il suffisait d'une mince couche d'huile réchauffée. Mais la quantité nécessaire était impressionnante. Il fallait aménager un dirigeable en aéronef-citerne pour alimenter ce canal.

Lorsqu'il revint, Liensun ne cachait pas son pessimisme. Durant quatre jours ils avaient sondé, étudié le monstre sur toutes les coutures. Jelly formait une masse si compacte qu'il était inconcevable qu'elle accepte un quelconque parasitage en son sein.

Pour toute réponse, Ma Ker lui montra le trait rouge du Réseau Sibérien sur sa carte :

— Ils progressent chaque jour. Dans six mois ils seront ici.

— Nous nous battons.

— Avec quoi et qui ? Nos paras ne pourront rien contre cette force imposante. Un réseau en ligne droite de quinze voies cela signifie des croiseurs lourds, des cuirassés, des trains blindés. Une armada de cent mille hommes peut-être. Les Sibériens peuvent disposer d'une telle armée.

— Jelly ne se laissera pas faire et ce sera un cauchemar de jour comme de nuit. Le canal d'huile est inconcevable. Il faut le réduire.

— Un pseudopode franchit deux mètres dans le vide, pas plus. Il faut quatre mètres pour la sécurité. Sinon ils franchiront le canal d'huile par-dessus.

— Le rideau d'huile n'existera jamais.

— Pourquoi pas ?

— Jelly peut sacrifier un pseudopode pour passer.

— Cet animal n'a aucune mémoire, aucun instinct. Elle n'a pas l'esprit de sacrifice.

— Nous allons lui consacrer nos forces vives vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

— Oui mais nous serons à l’abri de toute surprise. Les Rénovateurs nous rejoindront. Nous irons les cueillir par milliers avec *Soleil du Monde*. Par milliers.

— Je n’y crois pas.

Pourtant il repartit en expédition vers le monde de l’amibe. Ils la mesurèrent et constatèrent qu’une fois de plus elle était en pleine période d’extension vers le sud.

— Elle a faim.

Depuis quelque temps phoques et énormes pingouins s’installaient à nouveau à proximité, oubliant la menace.

— Il faudrait faire un essai avant d’établir la base définitive.

Deux jours plus tard ils assistèrent à l’attaque d’une importante colonie de phoques. Plusieurs milliers de ces animaux furent soudain encerclés par des pseudopodes et leur trou d’eau bouillonna des heures. Les pinnipèdes plongeaient pour échapper à Jelly, mais lorsqu’ils venaient respirer à la surface se faisaient happer. Le monstrueux festin dura des jours. L’animal abandonnait les os vides de leur moelle, les peaux flasques. Des piles de dépouilles et des montagnes d’ossements.

— Ça suffit, dit Liensun, malade d’avoir vomi à plusieurs reprises. Nous rentrons.

Tout l’équipage poussa un soupir de soulagement.

Personne n’avait pu supporter le spectacle. Il se précipita chez sa mère adoptive qui, fièrement, lui montra une sorte de rampe d’où jaillissait un liquide brillant :

— J’ai mélangé l’huile à l’eau en espérant que l’effet sera le même. On doit pouvoir utiliser ce prototype. Il fonctionne sans interruption depuis une semaine avec très peu d’huile et d’énergie.

— Tu devrais faire un sondage, dit-il en s’asseyant sur le coin d’une paillasse en verre.

— Que veux-tu dire ?

— Les gens ont la trouille. Et ceux qui étudient Jelly encore plus.

— Ils ont peur de la banquise aussi, des Sibériens, des pirates, des chasseurs de phoques, du Kid, de moi, de toi. Ils passent leur vie à claquer des dents. Mais là-bas nous ne risquerons plus rien.

— C'est de la pure folie.

— Tais-toi ! hurla-t-elle.

Il découvrait une vieille femme hystérique et menaçante. Lentement il descendit de la paillasse et se dirigea vers la porte. Elle ne fit rien pour le rappeler. Ligath était encore dans son laboratoire. Elle avait rempli le tableau noir de formules.

— En termes vulgaires je cherche une bombe à implosion qui, d'un seul coup, provoquerait une aimantation des poussières lunaires en gros blocs qui deviendraient autant d'astéroïdes... Ils n'empêcheraient pas le soleil de briller comme avant.

— Êtes-vous au courant du dernier projet de Ma ?

— Depuis peu. Je l'ai aidée pour sa rampe à jets d'huile. J'ai préparé le mélange pour éviter l'émulsion...

— Vous pensez que c'est réalisable ?

— Sur un, dix, trente mètres peut-être. Sur trente-deux kilomètres j'en doute.

— Vous le lui avez dit ?

— Bien entendu. Elle m'a renvoyée à mes chères études utopiques, ce sont ses mots, utopiques. Alors que je pense qu'en quelques années on peut expérimenter une telle bombe. Je n'en suis pas l'inventrice.

Julius Ker et Ma l'avaient déjà imaginée théoriquement, ainsi que d'autres savants.

— Jelly a repris son expansion. Pendant deux jours elle a festoyé avec des milliers de phoques bien gras. Elle a dû absorber cinq à six mille tonnes de nourriture et désormais elle peut se répandre très loin en jeûnant un mois ou deux.

Il essaya de trouver Ann Suba mais elle était déjà rentrée chez elle et, comme il n'aimait pas beaucoup Greog, son mari, il se résigna à rejoindre son compartiment.

## CHAPITRE XXVIII

Zeloy rentrait déçu de son voyage à Scraps Station. Le récit de Floy lui avait paru une belle invention. Il pensait que le verrier n'avait même pas vu l'attaque contre les Éboueurs et qu'il ne rapportait qu'un souvenir exagéré.

Il trouva Yeuse aussi morose que lui. R n'était plus là. Il s'était installé en Africaania et essayait d'écrire une suite à ses romans.

— J'aurais dû l'accompagner, dit-elle. Le Kid et Floa Sadon auraient été bien ennuyés. Je crois que j'ai manqué du plus élémentaire courage. Qu'ai-je à faire d'un poste d'ambassadrice, moi, ancienne artiste de cabaret miteux ?

Il ne l'avait jamais vue ainsi. Elle portait une tenue négligée et devait avoir beaucoup bu depuis le départ de son mari.

— Où se trouve-t-il ?

— En bordure de la banquise dans un petit village, chez des parents de Moulah qui a été extraordinaire.

— Il déteste Floa Sadon, dit Zeloy. Ce n'est pas par amitié pour toi.

— Merci quand même.

— Elle n'a jamais voulu coucher avec lui et il n'a pas pardonné.

— Deviendrais-tu le roi des ragots ?

— Je me fous des coucheries de ces gens-là. Tu veux que je fasse un reportage ?

— *Victory* ne le passera pas.

— Peut-être que si.

Elle remplit deux verres, lui en apporta un. Il crut noter une réticence chez elle :

— Tu trouves que je pue la vieille poubelle ?

— Non... C'est vrai que tu arrives de là-bas... C'était comment ?

— Ignoble, superbement ignoble. De la récupération des ordures de jadis pour nourrir nos populations affamées... C'est vraiment au-dessus de tout ce que j'imaginais.

Elle trempa ses lèvres pâles dans l'alcool et aspira une gorgée comme si elle respirait.

— Les Éboueurs ?

— J'en ai vu... Mais ils se sont fichus de moi, je crois... Un certain Floy, verrier... Enfin il récupère le verre avec ses amis pour en faire des fibres, de la laine... Floy... Il m'a affirmé qu'il n'y a jamais eu de bâtiment de guerre ou de blindé mais une locomotive gigantesque, fabuleuse, comme jamais on n'en a vu et comme jamais on n'en verra.

Yeuse le regarda une dizaine de secondes, posa son verre et disparut. Elle revint avec une série de photographies agrandies.

— Une locomotive géante ? Comme celle-là ?

Il jeta un coup d'œil blasé puis sursauta. Les hommes qui posaient dépassaient de la tête le moyeu des grandes roues. Des roues de trois mètres de diamètre au moins.

— C'est un montage ?

D'une main nerveuse elle lui en tendait une autre. La même machine prise de face.

— Mais c'est une tête de mort... La tête de mort, dont ce Floy m'a parlé... Je croyais qu'il délirait.

— Et ça ?

Le haut de la machine avec les coupoles de pilotage, les sabords cuivrés, le fouillis des tubulures et des rivets énormes.

— Mais d'où sortent ces clichés ?... Ils sont superbes.

— Lien Rag les avait reçus du propriétaire de cette locomotive.

— Le propriétaire ?

— Un certain Kurts.

Zeloy secoua la tête :

— Je n'ai jamais entendu parler de ce type ni de sa monstrueuse machine, c'est qui ?



— Un pirate, un anarchiste qui lutte à sa façon contre la société ferroviaire. Mais il utilise le système. Il a sauvé à plusieurs reprises la vie de Lien Rag. Je te raconterai un jour plus longuement. Il s'est toujours trouvé comme par hasard là où Lien Rag avait besoin de lui.

— C'est lui qui a exigé le cadavre.

— Il n'a pas voulu le laisser aux mains des Éboueurs. Il a devancé Lady Diana certainement pour donner une sépulture décente à son ami.

— Mais comment savait-il que Lien Rag était mort à l'autre bout de la planète ? Il opère si loin d'ici ?

— Je ne sais pas, c'est un être mystérieux et son équipage lui est dévoué corps et âme. Il a des bases secrètes, des passages secrets. Ses meilleurs spécialistes peuvent neutraliser un réseau ferré, saturer les ordinateurs pour qu'il puisse rouler à grande vitesse dans la direction qui lui plaira. Alors les convois prioritaires s'arrêtent, les écluses sont libérées pour lui et les Conseils d'administration enragent.

— Heu, si tu laissais tomber le côté romantique de ce Kurts pour me donner des précisions... On parle toujours de lui dix ans plus tard ?

Elle secoua la tête :

— Je l'ignore... Je ne pensais plus à lui. Je n'aurais jamais imaginé que c'était lui qui avait pris possession du cadavre de Lien Rag.

— Il a franchi vingt mille kilomètres. Même à deux cents à l'heure, ce qui me paraît déjà impossible, cela fait cent heures, quatre jours. Comment pouvait-il se douter que Lien Rag avait besoin de lui ?

Elle ne répondit pas et il s'énerva de la voir s'asseoir, rêveuse, ne plus faire attention à sa présence comme si l'image de ce Kurts la remplissait. Il éprouva une soudaine et violente jalousie.

— Tu as une photo de ce pirate bien-aimé ?

C'était la dernière photographie. Un homme de taille moyenne métissé de Noir et d'Asiatique, avec un regard insoutenable.

— Pas mal ; tu es amoureuse de lui ?

— Non, mais je suis heureuse qu'il soit allé chercher le corps de Lien. Un tel geste de tendresse envers son ami mort me remplit d'émotion. Tu ne comprends pas ça ?

— Excuse-moi, dit-il confus.

Il reprit les photographies de la machine et comprit qu'elle ait à jamais marqué l'esprit des Éboueurs comme Floy. On ne pouvait oublier un tel engin, même quand on ne l'avait vu qu'une seule fois.

— Il a eu les plus belles femmes qu'il a voulues, y compris Floa Sadon.

— C'est vrai ?

— Il l'a enlevée, l'a mise dans son lit puis l'a restituée contre une rançon fabuleuse.

## CHAPITRE XXIX

Le président fit attendre le grand maître Aiguilleur une bonne demi-heure, et le chef de la Sécurité et de la lutte anti-Rénovateurs du Soleil comprenait bien l'état d'esprit du Kid. L'attaque du camp 5000 S par un dirigeable avait dû le mettre dans une colère silencieuse.

Enfin il fut introduit auprès du patron de la Compagnie de la Banquise qui l'attendait au fond de son compartiment, sur son étrange fauteuil électrique. Non qu'il fût impotent mais ainsi il se mettait à la bonne hauteur avec les gens non handicapés comme lui.

— Satisfait, Lichten ? On enlève vingt Rénovateurs sous votre nez...

— En Sibérienne ils ont fait mieux contre un train-bagne.

— Je me moque de la Sibérienne. Ils ont lâché des... ces hommes avec une sorte de tissu en étoile.

— On appelle cette toile un parachute et les hommes des parachutistes. Six se sont noyés.

— Une arme terrible, Lichten. Dans quelques années si on les laisse faire ils envahiront nos stations de la sorte, Titanpolis ma ville.

Il regarda par la fenêtre les coupoles cristallines avec des yeux d'amoureux. Sa ville, la plus belle du monde. Même chez Lady Diana on n'en trouvait pas d'aussi prestigieuses.

— Les Sibériens construisent un réseau d'invasion. Ils ont localisé le camp de base. Dans six mois ils attaqueront et les anéantiront. Mais nous, que faisons-nous ?

— Voyageur président, je suis très satisfait de cette attaque

contre le camp 5000 S.

— Vous devenez fou ?

— Parmi les vingt Rénovateurs il y avait trois hommes à moi. Internés depuis des mois. Comme les autres.

Le Kid pour une fois parut estomaqué.

— J'avais préparé cette affaire de longue haleine. C'est à partir du moment où nous avons commencé d'évacuer ce camp que j'ai pensé à saisir cette occasion. Un dirigeable ne peut emporter trop de monde à son bord. Les Rénovateurs n'attaqueront les autres camps que lorsqu'ils posséderont un dirigeable capable d'enlever dans les airs cinq cents ou mille personnes.

— Utopie, dit le Kid. Ne dites pas dirigeable.

— Les machines diaboliques, excusez-moi. Je savais que 5000 S allait devenir une cible idéale. Et mes vœux se sont réalisés.

— Trois hommes ? Avec quels moyens ?

— Aucun. Ils se débrouilleront sur place. Il y a un spécialiste radio parmi eux. Les deux autres ne sont pas mal non plus, l'un s'intéresse à la mécanique des fluides et le troisième aux moteurs diesel. Ils seront indispensables là-haut chez les Rénos.

Le Président restait figé mais d'un seul coup il éclata d'un rire tonitruant :

— Bien joué, Lichten. Cette fois nous allons enfin avoir d'autres informations sur eux.

— Pas avant des semaines.

— Bien sûr... Vous êtes quand même un grand cachottier.

— L'opération aurait pu échouer.

Le Kid roula vers son bureau et y prit un message :

— Lisez.

Le grand maître Aiguilleur lut, reposa le message sans commentaires.

— Pas surpris ?

— Non, voyageur Président. La Transeuropéenne ne plaisante pas avec les Rénos. R a été l'un d'eux. Qu'il soit expulsé ne me surprend pas.

— Il s'est réfugié en Africaania et je n'aime pas cette perte de

prestige pour nous. On va s'étonner que nous refusions de le recevoir ici.

— On oubliera vite.

— Ça ne me plaît pas. Vous avez récupéré ces... Comment dites-vous, para ?...

— Parachutes. Oui, bien sûr. De même que les corps de ces soldats qui étaient armés jusqu'aux dents. Fusils lance-mini-missiles, grenades, explosifs à rayon limité et l'un d'eux portait un lance-roquettes pouvant pulvériser une loco de moyen tonnage.

— Cent bonshommes ainsi équipés peuvent remplacer mille soldats ordinaires, n'est-ce pas ?

— Certainement. Ils peuvent descendre du ciel de nuit également, investir une station en quelques instants. C'est très préoccupant.

— Il y a les Sibériens avec ce réseau qui progresse vers la base de Rénos mais aussi vers notre 160°. D'ici deux ans ils pourraient faire la jonction. Si vraiment ils expédient cent mille hommes contre les Rénos, ils peuvent plus tard les masser à notre frontière. Il faut anéantir les Rénos avant eux. Ainsi ils n'auront plus de mobiles pour continuer les travaux.

## CHAPITRE XXX

Le train spécial de Floa Sadon emportait tous les ambassadeurs des grandes Compagnies vers le sud de la Concession. Il devait faire escale dans les différentes stations où la paix sociale avait été rétablie. Dans toutes les stations, sauf à Rhodania Station détruite en presque totalité. Cette tournée officielle s'annonçait comme triomphale pour la véritable maîtresse de la Transeuropéenne. Dans ces stations, la ration calorique minimum avait été augmentée et le chauffage sous verrière ou dôme également. Dix-huit cents calories pour la première mesure, douze degrés pour la seconde. Des trains de charbon venant du Grand Nord et même de Sibérienne circulaient chaque jour sur les voies prioritaires. On exploitait avec méthode les forêts sous-glaciaires et la Panaméricaine avait fait un effort pour fournir des protéines animales et végétales.

La première cité fut Hot Spring Station où des captages d'eau chaude dans une ancienne station thermale permettaient de chauffer une partie de la ville. Les quais étaient décorés et la musique locale jouait des airs joyeux. On avait prévu un banquet énorme pour deux mille personnes. La plupart des chefs de stations de la Province y étaient conviés et Floa fit un discours très apprécié.

Assise en face d'elle, avec Sernine à sa gauche et Buguey l'Américain à sa droite, Yeuse admirait l'aisance de cette fille, sa façon habile de faire passer des avertissements menaçants sous des paroles enrobées de miel. L'immense tablée dressée sur le quai d'honneur, à l'abri d'une immense toile de tente, observait un silence pesant.

Yeuse avait failli ne pas venir et pendant huit jours elle s'était butée dans sa décision, malgré les envoyés spéciaux de Floa Sadon

qui faisait alterner les promesses et les menaces.

À la fin, un soir très tard, elle était venue en personne, rendre visite à la Banquisienne :

— Que t'ai-je fait ? C'est à cause de R ? Une ambassadrice devrait garder son sang-froid et ne pas mélanger les affaires intimes avec la politique.

— R était mon chargé d'Affaires culturelles.

— Soit, mais ce n'est pas une raison. Si tu persistes, je demande ton rappel. Le Kid ne veut pas de toi en ce moment dans sa Compagnie. Où iras-tu ?

— En Africa. Je n'ai jamais souhaité occuper ce poste et je serais très heureuse dans la petite station où mon mari s'est installé. Il s'y est fait déjà des amis et la vie culturelle y est active. Je ne demande pas autre chose.

— Tu bluffes ! hurla Floa Sadon.

— Eh bien, demande mon rappel.

La Transeuropéenne se trouvait le dos au mur.

Elle ne pouvait le faire en un pareil moment. La pacification n'était pas acquise en profondeur et cette expulsion nouvelle risquait de remettre le feu aux poudres. Les Révoltés demandaient que la Compagnie soit dirigée aussi démocratiquement que celle de la Banquise. Bien sûr, ils se laissaient influencer par l'image officielle que le Président Kid donnait de sa Concession, mais un certain nombre de gens s'étaient rendus à l'autre bout de la Terre, avaient découvert l'abondance de la nourriture, les stations bien chauffées, les serres de toute nature, le haut niveau de vie, les silico-cars. Surtout les silico-cars, ces loco-cars construits en silicium, de forme ovoïde et possédant un petit moteur diesel autonome. On avait largement répandu les photographies des deux modèles visibles à GSS, l'un dans une vitrine d'exposition, l'autre dans le parc locomobile de Floa Sadon. Jamais les Rénovateurs n'avaient vraiment inspiré les émeutes et l'établissement d'un pouvoir révolutionnaire. Certes, on en trouvait dans les comités, les commissions, mais en petit nombre. Dès les événements ils avaient vu là une occasion de proclamer leurs idées, mais même les rebelles les tenaient en suspicion.

— Écoute, dit Floa, si tu m'accompagnes dans cette tournée je t'apprendrai une chose très importante pour toi... Cette chose qui te préoccupe tant depuis dix ans.

— Lien Rag ?

— Exactement. J'ai interrogé Lady Diana lors de ma dernière entrevue.

Yeuse eut un petit sourire goguenard qui déplut à sa visiteuse.

— Tu doutes de mes paroles ?

— Lady Diana t'a répondu qu'elle n'avait jamais envoyé de bâtiment de guerre pour récupérer le cadavre de Lien Rag.

Floa Sadon avait sursauté :

— Mais comment sais-tu cela ?

— Je le sais, c'est tout.

— C'était oui ou non, tu as joué et gagné mais tu aurais pu perdre. Moi seule peux confirmer qu'elle n'a pas le cadavre de ton ami.

— Ça ne m'intéresse plus.

— Alors quel est ton prix ?

Yeuse alluma un de ces cigares blancs que l'on trouvait depuis peu. Ils étaient importés de Sibérienne et sentaient bon. Floa comprit qu'elle ne pourrait fléchir la Banquisienne tant qu'elle ne trouverait pas une monnaie d'échange.

— D'ici un an R pourra revenir à condition qu'il soit effacé. Je ne veux pas de lui comme personnage officiel.

— Dans un an je ne serai peut-être plus ici.

— Que veux-tu dire ?

— Tu seras obligée de m'expulser si je refuse catégoriquement d'assister aux rencontres officielles.

Les mains de Floa griffèrent le cuir de phoque de la banquette.

— Tu peux y aller, il est très résistant, très épais. Peut-être pas très raffiné mais de bonne qualité.

— Je te briserai.

— Bien sûr... Et si je le souhaitais ? Si je désavouais ta politique en partant ? Quel scandale ! Même Lady Diana désapprouverait. Ici



à GSS elle peut me faire espionner, ailleurs ce sera plus difficile. Elle aussi cherche le cadavre de Lien Rag pour le faire autopsier. Quant à Sernine, il boirait du petit-lait. Les pétroles de l'ex-Moyen-Orient seront pour lui.

Floa se leva, marcha vers la porte mais fut capable de reprendre son self-control en quelques secondes et de tourner vers Yeuse un visage souriant :

— Bon d'accord, discutons. Que veux-tu à l'exception du retour de R ?

— Que tu acceptes une représentation de la Zone Occidentale. Il faut que les Roux soient admis.

— Le Kid n'a pas d'ambassadeur Roux chez lui.

— Parce que le Peuple Roux fait partie de notre population. Jdrien, le fils de Lien Rag, habite près de Kaménépolis et discute avec le Kid au nom de ses frères.

— Peuh, tu veux parler du Dépotoir, une réserve, un ghetto où les Roux sont étroitement surveillés. Belle autonomie, hein ? Que veux-tu que je fasse des Roux civilisés de la Zone Occidentale. Ils restent différents, pleins de morgue.

— Je veux aller négocier chez eux. Pour toi et pour le Kid.

— Je ne comprends pas.

— J'ai besoin d'agir. Ici nous avons l'impression de faire partie de la cour. Tu te conduis en souveraine et tu exiges que nous trottinions à ta suite. Cette tournée n'est qu'une parade stérile. Nous visiterons des stations où la population terrorisée se croira obligée de t'applaudir, pour conserver quelques calories et quelques degrés de chaleur en plus. Personne n'est dupe. Zelay d'ailleurs a déjà envoyé des articles en ce sens dans les principales agences de presse. Toutes ne les publieront pas mais déjà *True*, le magazine confidentiel très spécial, réservé aux riches actionnaires panaméricains, a acheté sa prose. Donc ils veulent savoir si cette pacification est véritable. *Africana* va aussi publier ce reportage. La Banquise, la plupart des petites Compagnies de la Fédération Australasienne. Et en Sibérienne peut-être.

— C'est une preuve que la presse étrangère est libre d'aller et venir chez nous.

— Oui, mais ici il n’y aura que des louanges, de la flagornerie écoeurante. Au lieu de t’accompagner j’irai en Z.O. et ainsi tu sauveras la face.

— Non. Jamais ! Tu feras la tournée dans mon train spécial et ensuite tu iras en Z.O. rencontrer tes chers amis Roux. Vas-tu chercher des émotions fortes là-bas ? La vue de ces beaux pénis là-haut sur la verrière t’empêche-t-elle de dormir ?

## CHAPITRE XXXI

Un soir, alors que le train spécial roulait vers une autre station du Sud, Zelay, non sans difficulté, réussit à rejoindre Yeuse dans son compartiment salon.

— Bigre ! c'est luxueux ici. Nous ne sommes pas trop mal logés dans le wagon du délégué à l'Information mais rien de tel. Ça sent bon le luxe. Ces fleurs... Oh ! véritables ? Et c'est du champagne dans le compartiment réfrigérant ?

— Tu en veux ?

— Non... Je voulais te dire...

Elle mit un doigt sur sa bouche.

— Un instant.

Elle passa dans la salle de bains aussi grande que le compartiment qu'il partageait avec trois confrères. Il n'y avait que deux douches W.C. pour leur wagon. Yeuse apparut en culotte de dentelle. Il eut tout le loisir de s'exciter sur ses fesses en se demandant si elle accepterait qu'il la plaque contre la baignoire pour la pénétrer. Mais elle passa un pantalon et un gros chandail blancs.

— Viens dans le salon panoramique au-dessus. Le barman fait des boissons stupéfiantes.

Ils purent parler dans le brouhaha. Une vingtaine de diplomates se retrouvaient là avant le dîner.

— J'ai posé des questions discrètes sur Kurts et sa monstrueuse machine. Personne ne se souvenait de cette histoire, sauf un vieux journaliste...

— Tu as la cote auprès des vieux. C'est pourquoi tu me

fréquentes ? demanda-t-elle.

— Bien sûr... Il se souvenait de bien des détails sur l'attaque d'un train spécial comme celui-ci avec des actionnaires à bord, de l'enlèvement de Floa qui n'était alors que la fille à son papa, gouverneur de Province, mais riche héritière par sa mère...

— Il a entendu parler de Kurts dernièrement ?

— Pas depuis des années... Autrefois il ravageait la Concession, surtout dans le Nord, mais il semble avoir totalement disparu depuis dix ans.

— Dix ans, répéta-t-elle.

Elle avait l'impression d'entendre un glas.

— Ce vieux rédacteur pense qu'il a pris sa retraite en Z.O. Je ne sais pas pourquoi il fait cette supposition.

— Kurts collaborait avec les Roux. Ce sont eux qui l'ont aidé à encaisser la rançon de Floa... Mais il avait des attaches mystérieuses avec eux. Chaque fois que Lien Rag a été sauvé, les Roux ont dû intervenir. Depuis les verrières ils voient beaucoup de choses et on ne se méfie pas d'eux. En les prenant pour des animaux domestiques la Sécurité ferroviaire commet une erreur...

— La piste est donc interrompue.

— Non. En fait de tournée je vais aller en Z.O. J'ai une mission à remplir pour le Kid d'un côté et pour Floa Sadon.

— Comment as-tu fait avec elle ?

— Comme ça, fit Yeuse en faisant claquer ses doigts.

Ils burent un mélange étonnant. Malgré ses voyages, Zeloy n'avait jamais rien dégusté de tel.

— On a du mal à t'atteindre.

— C'est normal, je ne suis pas n'importe qui, fit-elle goguenarde.

— Si on retournait dans ton compartiment ? Je ne pense pas être autorisé une seconde fois par le chef de la Sécurité.

Yeuse consulta sa montre d'un air grave :

— Le dîner sera servi dans une demi-heure. Je dois m'habiller avant.

— C'est-à-dire te déshabiller aussi, murmura-t-il doucement.

— C'est l'évidence même.

Elle se leva la première et il remarqua que ses hanches étaient terriblement provocantes alors qu'elle descendait devant lui l'escalier.

La porte refermée elle se retourna d'un coup et se colla à lui. Sous la violence de cet élan il se sentit plaqué contre la porte. Deux mains pressées caressaient son ventre à travers le tissu spécial de la combinaison.

— Vite, haleta-t-elle, vite !

C'est ce soir-là, au cours du dîner que Sernine, qui s'arrangeait toujours pour s'asseoir à ses côtés, lui parla d'un éventuel voyage en Sibérienne.

— Vous devriez visiter notre nouvelle capitale, Moscova Station, qui est une réalisation éblouissante. Nous aimerions que vous serviez d'intermédiaire avec le président Kid.

— Mais il y a déjà un ambassadeur chez vous.

— Oui, mais nous pensons que vous arrangeriez les relations entre nos deux Compagnies.

— Oubliez-vous que j'ai été emprisonnée dans un train-bagne et que Lien Rag m'a rachetée contre des milliers de pelisses en fourrure synthétique ? Une somme fabuleuse...

— Que Lady Diana a dû régler entièrement, précisa-t-il en riant aux éclats.

Intriguée par leur gaieté, Floa Sadon les observait avec agacement.

— J'ai votre dossier sur ce train-bagne où vous fabriquez ces pelisses...

— Ce train-bagne existe toujours ?

— Non, il a brûlé voici quelques années.

Brusquement un visage apparut dans sa mémoire et elle se mit à chercher un nom.

— Vous paraissent peinée, remarqua le Sibérien.

— J'avais des amies à bord.

— On a compté quelques victimes mais le train a pu être évacué. Des amies ?

— Oui, l'une d'elles surtout.

Il y avait seize années. La jeune femme d'alors devait approcher de la cinquantaine mais son nom ne lui revenait toujours pas en tête.

— Une physicienne.

Sernine se pencha :

— Une Rénovatrice ?

Elle sursauta. Oui, c'était ça. Accusée d'appartenir à la Secte.

— Ligath, ajouta Sernine, elle s'appelait Ligath, n'est-ce pas ?

— C'est ça, Ligath... Vous parlez d'elle au passé ? Serait-elle parmi les victimes ? Ou morte dans le train-bagne ?

— Elle fut transférée dans un train-bagne-étables. On y élevait des vaches laitières, on y produisait du beurre, des fromages. Enfin c'est toujours la même chose en ce moment.

Pourquoi une étable roulante ? Sinon pour fabriquer des produits rares destinés aux dirigeants de la Sibérienne. Un train échappait à tous les regards indiscrets des affamés. La même chose existait en Transeuropéenne, en Panaméricaine et hypocritement correspondait aux impératifs de la CANYST.

— Ligath s'est évadée dernièrement.

— Évadée, en pleine banquise ?

L'ambassadeur paraissait ennuyé et regardait autour de lui avec inquiétude.

— Disons qu'on l'a aidée. Un commando de Rénovateurs venus à bord de l'une de ces machines sacrilèges... Ligath a été une des premières à monter à bord.

— Mais alors elle se trouve dans cette base secrète de Fraternité ?

Sernine découvrit ses dents fines et très blanches :

— Secrète ? Le croyez-vous ?

— L'auriez-vous repérée ?

— Nous pensons savoir où elle se trouve et un jour nous fondrons sur ces fous comme le goéland géant sur le poussin de pingouin.

— Pourquoi me dites-vous tout ça ?

— Oh ! par pure amitié...

Il y avait une intention cachée. Qu'attendaient-ils de Ligath ou d'elle-même ?

— Viendrez-vous à Moscova Station ?

— Si mon président est d'accord.

— Je pense qu'il le sera... Nous devons coordonner notre lutte contre ces réactionnaires impudents qui bafouent les Accords de NYST. Il faudra en finir bientôt avec eux. Détruire leur base, afin que les Rénovateurs du reste du monde ne rêvent plus de les rejoindre un jour.

Dans la soirée, pendant qu'un quatuor à cordes ravivait une musique très ancienne, Floa essaya de savoir pourquoi Sernine et elle paraissaient si gais.

— Oh, pour des bêtises, répondit Yeuse.

## CHAPITRE XXXII

C'était toujours un curieux spectacle que de voir, à la frontière entre les deux Concessions, des Roux en armes qui vérifiaient les passeports des voyageurs. Zelayo voulut photographier les Hommes du Froid bardés de cartouchières et d'armes sophistiquées, mais il n'en reçut pas l'autorisation.

— Comme nos Roux du Dépotoir me paraissent plus humains, dit-il... Mais c'est ceux-là qui désormais impressionnent le plus les gens de nos Compagnies. Du moment qu'on saisit une arme et qu'on s'en sert on devient vraiment digne du nom d'homme.

— Ils ont fait échec à la flotte transeuropéenne en coulant des unités importantes.

— Ils cachent désormais leur sexe sous ces caleçons ridicules.

— Ça fait des années.

Ils roulèrent à petite vitesse sur une voie non prioritaire jusqu'à Glass Station, sans avoir l'autorisation de s'arrêter. Yeuse n'avait pas voulu de son train spécial et avait loué une draisine qui, bien qu'ancienne, était confortable. On pouvait y vivre à deux sans trop souffrir de la promiscuité.

— On dirait une pierre précieuse, dit Zelayo en découvrant le dôme à facettes de Glass Station dans le lointain.

— Ne t'y fie pas. Les Roux ne chauffent pas. Il y a un quartier réservé pour les métis, avec quinze degrés, et un autre pour nous, les Hommes et Femmes du Chaud, avec dix-huit degrés. Les dirigeants sont très susceptibles mais Lien Rag a laissé un excellent souvenir. Pourvu que Skoll soit toujours en fonction.

— Qui était Skoll ?



— Un ancien lieutenant de la Sécurité transeuropéenne.

— Un métis de Roux ?

— Il a réussi à cacher son origine durant des années. Avec Lien Rag ils sont partis à la recherche de la « Voie Oblique », ont cru avoir réussi quand on leur a remis un livre portant ce titre mais ce n'était qu'un faux. La Voie Oblique serait tout autre chose. Skoll doit avoir un très haut grade désormais. Il est à l'origine de cette Z.O.

Dès que le sas, qui n'était plus thermique mais de contrôle, fut passé, ils furent automatiquement dirigés vers le quartier des Hommes du Chaud. Une hôtesse les attendait sur le quai pour leur souhaiter la bienvenue et leur désigner leur traintel.

— J'ai demandé à rencontrer le colonel Skoll...

— Je suis désolée. Je ne me charge que de ce quartier. Je suis du Chaud moi aussi et sans réels pouvoirs.

Zeloy secouait la tête, complètement désorienté.

— On est du Chaud ou du Froid, bon ou mauvais, c'est inimaginable.

— Une telle expérience fait du bien, ramène à des proportions relatives notre pauvre humanité sous cloche, dit-elle. On apprend l'humilité et on en vient à envier ceux qui peuvent vivre, aimer, rire par moins soixante et jusqu'à moins cent.

Le traintel était correct mais leur double compartiment plutôt étroit. Il n'y avait qu'une salle de bains pour huit compartiments.

— Vous n'avez qu'à attendre. C'est la meilleure solution.

— On ne peut pas aller dans la zone froide ?

— Pas sans un laissez-passer magnétique. Vous ne pourriez franchir les sas.

Elle leur donna des bons pour le restaurant avant de se retirer.

Le lendemain matin, très tôt, un chauffeur Roux vint les chercher et les conduisit dans le Centre Froid de la station. Il pilotait à l'extérieur tandis que Yeuse et Zeloy se trouvaient au chaud dans une cellule étanche.

Une Rousse sculpturale, qui portait une robe légère mais très opaque, les reçut dans la section des Étrangers.

— Je suis la colonelle Houja. Chargée des relations avec les

Hommes du Chaud non intégrés à la Z.O. Nous allons étudier le principe de contacts réguliers avec la Compagnie de la Banquise si votre président accepte de libérer les Roux détenus chez lui.

— Ils ne sont pas détenus. Ils ont un territoire autonome.

— Nous voulons aussi que ce Jdrien perde toute représentativité. Ce n'est qu'un usurpateur rétrograde qui empêche l'évolution de nos frères.

Yeuse faillit se lever. Cette colonelle les recevait dans une pièce spéciale partagée en deux par une épaisse cloison vitrée. D'un côté il devait faire entre moins vingt et plus et, pour eux, un chauffage trop puissant engourdissait presque l'esprit.

— Pour la Transeuropéenne nous vous remercions de votre intercession mais nous devons étudier le dossier... Je vous remercie de votre visite.

— J'ai demandé à voir le colonel Skoll et je ne sortirai que lorsque j'aurai une réponse ferme.

Houja fronça les sourcils plus clairs que le reste de ses poils de visage. Elle n'était pas habituée à ce qu'on lui tienne tête.

— On va vous y conduire.

Ils retrouvèrent la même draisine, le même chauffeur.

— Un accueil plutôt réfrigérant, non ? fit Zelay.

— J'apprécie ton humour, fit-elle sèchement.

On les conduisit chez les métis, dans la zone tempérée. Le chauffeur dit qu'il devait attendre dans le sas et ils quittèrent la draisine. Le colonel Skoll était simplement le gérant de cette zone. Une déchéance professionnelle inexplicable, sinon par la volonté des Roux d'éliminer les métis.

— Yeuse, fit-il, enchanté.

Il ne portait qu'un caleçon à fleurs et avait grossi.

— J'ai appris l'horrible chose... Lien, mon cher Lien Rag... Ça fait combien ?

— Dix ans. Que se passe-t-il ici ?

— Mais rien, fit-il en se raidissant. Désormais les Roux de pure race peuvent diriger les affaires de la Z.O. Il fallait que les métis ou les gens du Chaud le comprennent et se retirent. Je suis un peu le

patron ici et c'est bien. Nous avons la bonne température, de la nourriture de qualité et rien à faire. Merveilleux, non ?

C'était d'une tristesse affreuse. On voyait des métis des deux sexes errer sur les quais.

— Les enfants ? Où sont-ils ?

— Il n'y a pas d'enfants ici. Nous sommes tous stérilisés. Il faut que la race reste pure.

Yeuse ne put continuer et Skoll leur offrit du thé et des gâteaux.

— Tu es gentille de m'avoir rendu visite. Ça illuminera mes journées.

— Skoll, sais-tu où est Kurts ?

— Le pirate ?

— Votre allié depuis toujours.

Skoll parut embarrassé.

— Kurts est un métis.

— De Noir et d'Asiatique.

— De Roux également, ce n'est un secret pour personne. Il n'a pas sa place chez nous. Il a rendu de grands services mais depuis dix ans il ne s'est plus manifesté et je pense que le pouvoir central ne l'accepte plus en Z.O. Je ne sais où il se trouve. Peut-être est-il mort.

— Skoll, c'est lui qui est allé chercher le corps de Lien Rag chez ces fanatiques Éboueurs de la Vie Éternelle et depuis il n'a plus reparu nulle part.

Skoll parut très intrigué par cette nouvelle.

— Il avait des bases secrètes ?

— Oui. J'en connais même une en Transeuropéenne. Je m'y suis rendu autrefois.

— Est-ce que nous avons des chances de la découvrir ?

— Oui, si vous avez un bon électronicien pour démêler l'écheveau informatique à travers lequel il faut se glisser sans donner l'alarme, sans bouleverser les schémas de circulation, sans laisser sa trace dans les mémoires des aiguillages. Oui c'est possible et je vais vous donner un plan qui vous aidera à la retrouver. Mais il a certainement d'autres bases ailleurs, très loin, dans d'autres Compagnies. On parlait aussi d'une région d'Africana où il n'y

aurait pas de glace.

— Serait-ce Roofless Station ? demanda Yeuse, stupéfaite.

— Je ne connais pas le nom.

— On nous a parlé d'un endroit mystérieux où de grands personnages ayant échappé aux Éboueurs vivraient un nouveau paradis terrestre.

## CHAPITRE XXXIII

La première bombe fut engloutie par la masse visqueuse de Jelly comme c'était prévu. La bombe était enduite de plusieurs couches de graisse animale et l'amibe géante était tombée dans le piège.

Liensun et ses compagnons purent suivre la trajectoire de l'engin dans la masse translucide, avec la graisse qui disparaissait absorbée par phagocytose. Jelly se rendit compte qu'un corps non comestible se trouvait en elle. L'expulsion allait commencer lorsque la bombe explosa. La charge modérée déchiqueta le cytoplasme et la membrane sur une longueur de dix mètres et un peu moins en largeur.

— L'élasticité a amorti le choc, dit un des physiciens présents.

— Regardez...

La bombe contenait de l'huile minérale et des dérivés iodés. Sous leurs yeux fascinés il se créa un cratère en forme de cône renversé. Une plaie gigantesque sans le sang. Comme si un géant avait prélevé une cuillerée de beurre dans une motte en faisant tourner l'ustensile.

— C'est prodigieux.

— Deuxième bombe.

Elle faillit manquer son but, le dirigeable ayant légèrement dérapé malgré ses hélices inversées. Mais la bombe explosa très vite. Deux fois plus grosse que l'autre et remplie d'huile minérale. Cette fois, la masse vitreuse se rétracta de toutes parts. Le trou s'agrandissait surtout en largeur et longueur mais guère en profondeur.

— Pilonnez.

Une trentaine de bombes avaient été prévues. On avait choisi une zone de moyenne épaisseur, quarante mètres environ, une dépression dans le corps de l'animal qui à certains endroits atteignait plus de cent mètres. Ma Ker pensait que la base occuperait la dépression et qu'elle serait bordée par des collines bien plus hautes qui la protégeraient, non seulement des envahisseurs, mais aussi des vents de quatre cents kilomètres qui soufflaient dans ces régions.

Les bombes se succédèrent, une dizaine, et soudain l'on vit un jaillissement de cristaux de glace.

— Nous avons atteint la banquise, hurla le commandant et on applaudit, on s'embrassa et on attendit la réaction de cette monstruosité vivante.

L'huile éclaboussait les parois de la gelée animale et c'était un spectacle sans précédent pour les observateurs. La base se créait sous eux, du moins l'espace vital nécessaire. La banquise apparaissait nue, brillante, propre.

— Au moins mille mètres carrés maintenant.

— Moi je penche plutôt pour les deux mille.

Le dirigeable commença de se déplacer pour que les autres bombes puissent continuer à repousser ces sortes de falaises blanchâtres.

— Nous sommes comme des gosses qui à coups de cuillère font un puits dans leur purée.

— C'est un cratère maintenant.

— Il y a bien plus d'un hectare.

— Si on essayait les aérosols d'huile ?

— Pas tout de suite. Les dérivés iodés sont absorbés et ont un effet prolongé.

C'était le médecin-chef qui parlait :

— L'huile est un amoebicide de contact qui provoque un effet brutal mais momentané. L'huile peut être absorbée par la banquise, il y a des trous provoqués par les bombes. Regardez d'ailleurs.

Visiblement, Jelly luttait contre le mal qui rongait son organisme. Elle se contractait, se révulsait et les bords de la

dépression fuyaient ce qui était devenu un enfer de douleur, du moins d'agressivité pour elle. C'était désormais très spectaculaire et en quelques minutes plus d'un kilomètre carré se trouva débarrassé. C'était un vague rond dans cette masse de plusieurs dizaines de milliers de kilomètres carrés.

— Il faudrait descendre, dit le commandant.

Un silence de mort s'abattit sur les observateurs. Mais dans les soutes les hommes du commando ne devaient pas être plus joyeux.

— On va utiliser les treuils et les harnais. Nous aurons besoin de dix volontaires au début pour aller pulvériser des substances amoebicides sur les flancs de l'animal.

C'était le moment le plus dangereux de l'opération car on ignorait si Jelly ne réagirait pas. Elle pouvait engloutir les volontaires, les phagocyter. Elle ne rendrait que les combinaisons aplaties avec, à l'intérieur, des ossements parfaitement récurés.

— Je descends, dit Liensun. C'était entendu avec Ma Ker depuis quelques jours. Donnez-moi un aérosol.

Il se dirigea vers le treuil de descente dans le compartiment voisin. On fixa un gros réservoir sur ses épaules, et il prit une sorte de lance à incendie-pistolet dans ses mains.

## CHAPITRE XXXIV

Le chef de poste transeuropéen parut surpris de voir que Yeuse était seule dans la cabine de pilotage de la draisine.

— Voyageuse ambassadrice, qu'avez-vous fait de votre compagnon le journaliste ?

— Il est resté à Glass Station pour une série de reportages. Il repassera dans quelques jours.

Elle était certaine que Floa Sadon saurait très vite que Zelay n'était pas rentré avec elle, mais personne ne soupçonnerait la vérité.

Cette nuit-là, elle coucha dans un traintel de Transit Station, le même où dix-huit ans auparavant elle avait également passé la nuit. Dans les bras de Lien Rag. Elle préférait que Zelay ne soit pas avec elle.

Le patron était le même, vieilli. La station était paisible. Autrefois, elle était envahie par les soldats qui se préparaient à une guerre contre la Panaméricaine mais, brusquement, les Roux s'étaient interposés, créant la Zone Occidentale et l'armée transeuropéenne, déjà mal engagée à l'est, contre les Sibériens, avait été stoppée. Le cabaret *Miki* avait stationné quelques jours dans le quartier le plus mal famé de la station, entre deux bordels et la cantine des hommes de troupe. Le Gnome, qui devait devenir le Kid puis le président de la Compagnie de la Banquise, faisait la parade, l'aboyeur chaque soir, promettant un spectacle hautement pornographique.

Elle rêva de Lien Rag mais aussi de Zelay. Ils se retrouvaient dans une sorte de feu d'artifice de couleurs criardes.

Le lendemain, elle repartit vers Grand Star Station, la capitale.



Par petites étapes. Elle n'avait aucune hâte de retrouver ses préoccupations diplomatiques, Floa Sadon et les autres. Elle redécouvrait son pays d'origine, les petites stations où, malgré la rigueur de la température et les restrictions, il faisait encore bon vivre. Elle faillit séjourner longtemps dans un petit hôtel d'une station de deux cents habitants où on se livrait à la polyculture. Il y avait des poules qui sautaient par la fenêtre dans sa chambre, un coq qui chantait très tôt le matin sur un tas de fumier, et des vaches qui sortaient en file des étables, pour aller paître dans le pré communal installé sous une immense serre plus ou moins rafistolée avec les moyens du bord.

Mais comme elle avait hâte d'avoir des nouvelles de Zelay elle repartit. Il lui avait promis d'envoyer un message, juste avant d'entreprendre cette folle expédition avec Lienty Ragus, là-bas dans le petit cercle polaire. Tous les deux allaient explorer le fameux gouffre aux Garous. Skoll avait aidé Zelay à rejoindre la ferme Ragus de façon clandestine pour ne pas donner l'alarme.

Elle arriva à Grand Star Station un soir. Le message était là, codé. Zelay était dans le gouffre depuis déjà trois jours.

*Fin du tome 23*